

C  
LE

# PIGEON VOYAGEUR BELGE

PAR

H. CHAPUIS,

docteur en médecine et en sciences naturelles, etc.



**VERVIERS.**

**IMPRIMERIE DE CH. VINCHE, RUE SPINTAY.**

1865

## PRÉFACE.

---

C'est une chose digne de remarque et qui a souvent étonné les étrangers qui arrivent dans nos pays, que de constater combien nos populations portent d'intérêt à certaines races d'animaux domestiques. Cet intérêt n'a pas pour mobile l'utilité qu'on peut en retirer, mais simplement l'agrément. En parcourant les diverses classes de la société et prenant jusqu'à certain point, en considération les goûts individuels, on trouve dans chacune des amateurs de chevaux, des amateurs de pigeons, de poules ou de coqs de

combat, des amateurs de pinsons, de linottes, de serins, etc.

Il y a partout de ces personnes bien douées, qui savent apprécier l'excellence d'un cheval et qui sont à même de faire des sacrifices d'argent pour satisfaire leurs désirs, mais nulle part encore, au moins en Belgique, ce goût n'avait été aussi vif et n'avait pris une extension aussi grande que chez nous. Il y a quelques années, ce goût s'est prononcé d'une façon tout-à-fait remarquable et a amené un résultat inattendu. Une société hippique a été fondée et des sommes importantes ont été consacrées à la construction d'un cirque monumental. C'est en même temps une école d'équitation pour les jeunes et un champ de manœuvre pour les cavaliers consommés; de temps à autre, des représentations sont offertes au public, où les sociétaires montrent aux yeux de tous les résultats auxquels ils sont parvenus: des chevaux, pleins de feu et d'ardeur, sont mis en liberté dans l'arène et obéissent en esclaves soumis à la voix qui les commande; les manœuvres les plus compliquées, sont exécutées avec une adresse qu'on rencontre à peine chez les écuyers de profession; enfin, des simulacres de chasse à courre où les chevaux surexcités franchissent des obstacles élevés, démontrent aux spectateurs

remplis d'émotion, l'assurance et l'intrépidité des cavaliers.

Aux jeunes gens fortunés, le cheval de luxe et les riches équipages, à l'humble prolétaire le gai pinson et la cage aux vives couleurs. Aussitôt que le printemps arrive, on voit partout circuler des ouvriers endimanchés portant précieusement à la main leur pinson favori; tous se dirigent vers le même endroit, ils vont prendre part au concours. On sait que les pinsons luttent par le chant; la palme est à celui qui, dans un temps donné, reprendra sa chanson le plus grand nombre de fois. A une certaine heure du jour, fixée d'avance dans les conditions de la lutte, les cages sont rapprochées autant que possible et des juges expérimentés inscrivent par un trait chaque coup de chant, pour se servir de l'expression consacrée, de chacun des lutteurs. On a vu de ces champions infatigables, redire, pendant la durée d'une heure, jusqu'à quatre cent et vingt-cinq fois leur chanson éclatante.

D'autres préfèrent le chant plus modulé de la linotte; d'autres encore se passionnent pour l'élève des canaris; la meilleure chambre de l'habitation, celle qui regarde vers le midi, leur est consacrée, les serins y jouissent de toute leur liberté, ils chantent à l'envi, en voltigeant dans les

arbustes verdoyants qui garnissent leur demeure; lorsque la belle saison arrive, ils y construisent leurs nids et élèvent de nombreux petits.

Les combats de coqs ont beaucoup perdu de leur vogue depuis que la loi les a interdits; il est vrai qu'ils n'ont jamais cessé complètement, mais les entraves, les difficultés suscitées par cette interdiction, ont considérablement diminué le nombre des amateurs. Aujourd'hui que la défense est levée, il est douteux qu'ils reprennent la faveur dont ils ont joui. Cet amusement avait une teinte de cruauté et de barbarie, qui n'est plus de notre temps; en outre, ils devenaient parfois le point de départ de querelles très-vives, qui avaient paru aux législateurs un motif suffisant pour les interdire.

Un plaisir plus pacifique a pris le dessus et de nos jours on compterait facilement vingt amateurs de pigeons voyageurs pour un amateur de coqs. A différentes époques de l'histoire, les pigeons ont joui d'une faveur marquée, mais jamais cette faveur n'a pris une extension aussi grande que de nos jours; elle a envahi la Belgique entière, au point que l'on trouverait difficilement quelque village important qui n'ait sa société colombophile. Les sociétés de la capitale, organisent annuellement un grand concours pour quelque

ville du midi de la France ; il a lieu sous le patronage de l'administration communale de la ville de Bruxelles, qui accorde un subside important pour la formation de divers prix d'honneur et tous les amateurs du royaume sont généreusement invités à y prendre part.

Cette vogue extraordinaire des pigeons voyageurs irradie de la Belgique comme centre vers les contrées voisines : les provinces rhénanes comptent aujourd'hui beaucoup d'amateurs ; il se forme des sociétés colombiphiles dans le nord de la France et les Anglais nous offrent leurs belles poules en échange de nos pigeons voyageurs.

A divers égards, le moment m'a paru favorable pour offrir ces recherches aux colombiphiles. Il est déjà bien difficile aujourd'hui de savoir quelle race entre toutes fut choisie pour les voyages, et si cette race fut gagnée par des croisements, quels en sont les ancêtres. Primitivement les amateurs n'étaient pas réunis en sociétés constituées, il n'existe pas d'archives ; il faut s'en rapporter à la tradition, et au XIX siècle, c'est une source trompeuse : la vie est si agitée, si remplie d'événements importants que le souvenir des petits faits s'efface et se perd pour toujours. J'ai pu cependant recueillir quelques renseignements positifs sur les premiers concours de pigeons, j'ai pu voir les

portraits de plusieurs voyageurs distingués, des objets donnés en prix aux vainqueurs, témoignages palpables de la véracité des faits révélés par la tradition.

D'un autre côté, on n'improvise pas la science du pigeon, c'est à la suite d'une foule d'observations et d'expériences réitérées que l'on parvient à se rendre compte de sa nature. Les sociétés, les réunions d'amateurs ont cet avantage incontesté d'initier les jeunes aux pratiques des anciens, de les faire profiter des résultats acquis. Placé dans une localité renommée par l'excellence de ses voyageurs ailés, en communication fréquente avec des amateurs expérimentés, j'ai pu de bonne heure acquérir la connaissance du pigeon, connaître les méthodes qui ont été jugées les plus utiles, comprendre ces pratiques raisonnées dont dépendent souvent les succès. Les jeunes amateurs trouveront dans ce livre des règles et des principes pour les guider dans la conduite de leur pigeonnier ; les anciens y découvriront çà et là des questions d'histoire naturelle à résoudre et sur lesquelles leur attention sera éveillée.

Considérées sous un point de vue plus général, ces sortes de monographies peuvent amener des conséquences utiles. Ainsi, sous le rapport de l'économie domestique, l'élève des produits de

basse-cour trouvera des indications sûres dans les principes exposés à propos de l'incubation, des soins à donner aux petits, de l'influence des croisements. Au point de vue scientifique même, de pareils ouvrages présentent leur côté utile ; quand on considère que les phénomènes de la vie du pigeon sont étudiés dans toutes leurs phases, qu'il ne tombe pas une plume de son aile sans que l'amateur attentif n'en recherche la cause ou n'en suive les conséquences, on comprend sans peine qu'un phénomène spécial observé chez cet oiseau puisse devenir par analogie le point de départ de principes généraux, applicables à la classe entière. Toutes les questions d'histoire naturelle, sont loin d'être résolues ; des études sérieuses sont encore à faire sur l'influence du père, sur celle de la mère dans l'acte de la génération, les causes probables des naissances mâles ou femelles sont à rechercher, les principes des croisements de race sont encore à poser, etc. Les amateurs de poules, de pigeons ou de serins sont dans les conditions voulues pour faire ces observations ; il suffit quelquefois d'un seul fait bien observé pour donner le jour à une solution satisfaisante.

Avant de terminer cette préface, je n'oublierai pas d'adresser mes remerciemens à M. J. Voos,

pour tous les renseignemens utiles dont je lui suis redevable; on reconnaît en lui un talent d'observation remarquable, auquel les amateurs de pigeons, de poules ou de chevaux se plaisent à rendre justice. M. Al. Lejeune a publié dans le journal *le Pigeon*, d'excellents articles sur le sujet que nous avons à traiter, je me plais à déclarer que ce recueil m'a fourni, à diverses reprises, des indications précieuses.

Verviers, le 7 Mars 1865.

F. CHAPUIS.

# PREMIÈRE PARTIE.

---

## CHAPITRE I.

### ORIGINE DU PIGEON VOYAGEUR BELGE

Tous les auteurs qui se sont occupés de rechercher les origines de certaines variétés de quadrupèdes ou d'oiseaux réduits en domesticité, ont toujours rencontré ces origines environnées de ténèbres et il est bien rare qu'ils aient pu arriver à un résultat satisfaisant. L'origine du pigeon voyageur belge n'est pas ancienne, tout au plus remonte-t-elle à une cinquantaine d'années, et cependant il n'est pas facile de reconnaître les élémens qui ont pu concourir à sa création.

Il sera bon d'exposer d'abord les caractères de cette race intéressante et de rechercher ensuite s'il peut rentrer dans telle ou telle variété admise par les auteurs.

Le pigeon voyageur belge est de taille moyenne, à peu près intermédiaire entre la tourterelle et le ramier; ses formes sont courtes et robustes, la poitrine bien ouverte, fréquemment ornée de plumes retroussées et disposées en forme de jabot;

son plumage est dense et bien fourni, ce qui tient à la longueur des barbes qui garnissent les tiges des plumes, remarquables surtout aux pennes des ailes et de la queue. La tête vue de côté, est régulièrement convexe ; la courbure de cette convexité s'étend jusqu'à la base du bec, de sorte qu'il n'existe aucun creux, aucun étranglement entre le front et les caroncules nasales, comme on le voit, d'une manière si prononcée dans les pigeons messagers anglais : la tête est large entre les yeux, qui sont saillants, bien ouverts, et entourés d'une petite membrane nue ; le bec est très-court, un peu plus large que long, sa mandibule supérieure est voûtée, convexe, l'inférieure est entièrement cachée par la précédente ; à la base, les caroncules sont généralement saillantes, disposées à peu près transversalement, au lieu d'être obliques comme dans la plupart des autres races, elles sont séparées sur la ligne médiane. On rencontre quelquefois de ces types fortement caractérisés dont la tête rappelle d'une manière frappante, celle du bouvreuil ordinaire. Le cou est en général court, bien rempli ; au repos, les ailes sont fortement serrées contre le corps, les épaules cachées sous les plumes de la poitrine ; l'extrémité des rémiges atteint aux trois quarts de la longueur de la queue et quelquefois davantage, elle croise

assez souvent celle du côté opposé, ce qui résulte de l'ampleur de la poitrine; la queue est resserrée, les penes se recouvrant complètement les unes les autres; les pattes sont nues, courtes, et peu développées.

La coloration est très-variable : les nuances uniformes comme le blanc, le noir, le rouge sont peu communes; la couleur dominante est le bleu maillé de noir, à taches plus ou moins nombreuses; les rouges maillés sont assez fréquents.

Voyons maintenant quelles races diverses se trouvaient dans nos contrées il ya un demi-siècle, lorsque se développa le goût des voyages de pigeons. Sans parler des pigeons de volière, de ces variétés d'agrément qui étaient recherchées par quelques amateurs seulement, il existait alors dans ce pays quatre races assez distinctes: les pigeons fuyards, le pigeon anversoïis, le cravate français et le pigeon camus.

Les pigeons fuyards, appelés en langue wallonne *chesturlets* (dérivé du mot *chestai*, château), sont plus rares aujourd'hui qu'ils ne l'étaient à l'époque où nous devons nous reporter; on en trouve encore dans les anciens châteaux, dans les grandes fermes, où ils vivent dans une demi-domesticité; à peine leur donne-t-on quelque nourriture dans les grands froids de l'hiver ou lorsque les

campagnes sont couvertes de neige. C'est de toutes les variétés de nos pays, celle qui se rapproche le plus du type sauvage, le pigeon biset ; sa taille est inférieure à celle de nos pigeons voyageurs, sa tête allongée est comprimée latéralement, son bec grêle et droit est recouvert à sa base de deux membranes blanches très-peu développées, plus petites que celles du ramier ; ses yeux sont de couleur foncée, totalement dépourvus de membranes nues, petits et non saillants ; leurs pattes sont courtes et l'habitude qu'ont ces pigeons de se tenir baissés, les fait paraître plus courtes encore. Leur naturel est extrêmement farouche et une longue captivité peut à peine l'adoucir ; leurs mouvements sont brusques et leur vol très-rapide.

Il arrive souvent que ce pigeon se mêle à la bande de nos voyageurs et rentre avec eux au colombier ; le propriétaire s'aperçoit bientôt de la présence de cet étranger turbulent et farouche, qui pour s'échapper, se brise la tête contre les vitres ou plus souvent les traverse en les faisant voler en éclats.

Le pigeon anversois est une élégante variété du pigeon volant des auteurs ; il est de taille un peu plus forte que nos pigeons voyageurs actuels et notablement plus allongé ; son bec est effilé et

presque droit, ses morilles un peu plus développées que celles du pigeon fuyard; son caractère le plus saillant réside dans la couleur de l'iris qui est tout-à-fait blanc, ou à peine parcouru d'un cercle étroit de couleur orangée. Sa pose est élevée, et sa puissance de vol paraît remarquable. — Une autre variété de cette même race est le pigeon volant à cou rouge originaire de la ville de Liège, et qui paraît avoir été très-recherché il y a une quinzaine d'années; c'est ce que les amateurs de cette ville appelaient le pigeon *hirondelle*, non par suite de sa ressemblance avec cet oiseau, mais à cause de son vol rapide, qu'il porte à une très-grande hauteur.

Le pigeon cravate français est trop connu de tous les colombiphiles pour qu'il soit besoin de tracer sa description; il est surtout caractérisé par les plumes retroussées et relevées en jabot, partant de la mandibule inférieure du bec et s'étendant plus ou moins loin sur la poitrine. Sa tête, remarquable par sa forme arrondie, est terminée en avant par un bec court, très-voûté et portant latéralement de grands yeux, assez saillants.

Enfin, il reste à dire un mot de cette variété appelée dans nos pays, pigeon *camus*; je n'ai jamais vu cette race, qui paraît bien rare aujourd'hui, si elle n'est entièrement perdue. On

distinguaient les grands et les petits camus; au dire des anciens amateurs, cette race au vol rapide, à formes allongées, avait une petite tête arrondie, le bec large à la base, surmonté de morilles assez développées et déprimées, disposition qui leur avait fait donner le nom sous lequel ils étaient connus dans le pays; leurs yeux étaient entourés d'une large membrane circulaire; leur iris très vif et d'un jaune rougeâtre.

L'ensemble des caractères de ces différentes races, porte à croire que le pigeon voyageur résulte du croisement du pigeon cravate français avec le pigeon camus; la forme de son bec court et voûté empêche de supposer que le pigeon fuyard et le pigeon anversois aient contribué à former ce produit. Par contre, la présence du jabot, qui était beaucoup plus fréquente autrefois que de nos jours, la forme de la tête et du bec prouvent à l'évidence que le pigeon cravate français est la souche principale de nos pigeons voyageurs. Cependant ce n'est pas la souche unique, le pigeon voyageur, comparé au cravate français, est de constitution plus robuste, son vol est plus rapide et plus puissant, les morilles du bec sont plus développées, les yeux, plus vifs et plus brillants, sont presque toujours entourés d'une membrane blanchâtre bien distincte. De sorte qu'on arrive

à cette conclusion, conforme du reste à la tradition, que le pigeon voyageur belge descend du pigeon cravate français croisé avec cette variété perdue que l'on désigne dans le pays sous le nom de pigeon camus.

Ce type spécial du pigeon voyageur, si remarquable par son intelligence, si bien constitué pour le vol, est sur le point de disparaître devant l'invasion d'une race bâtarde, moins intelligente mais plus féconde et plus robuste. Les formes typiques, que l'on peut admirer dans les portraits des pigeons peints il y a cinquante ans, sont déjà bien rares aujourd'hui ; dans un panier de cinquante pigeons voyageurs, pris au hasard, il pourra ne s'en trouver aucun, ou bien tout au plus deux ou trois ; beaucoup de jeunes amateurs ne connaissent plus cette race primitive, et lui rapportent indistinctement tous les pigeons à bec plus ou moins court ; ils se trouvent absolument dans le cas où nous nous trouvons pour la plupart par rapport au pigeon camus ; les anciens seuls en ont un souvenir précis.

Depuis une quinzaine d'années, une fièvre de croisements s'est emparée de tous les amateurs ; chacun a voulu avoir sa variété à part, comme si cela suffisait pour obtenir du succès dans les concours ; on a même été, prétendument pour

régénérer nos bons voyageurs, jusqu'à s'adresser aux pigeons fuyards, à cette race demi sauvage, dont l'instinct à peine dégrossi, diffère peu de celui des ramiers. On doit approuver les croisements, mais dans de certaines conditions et d'après des principes raisonnés.

---

## CHAPITRE II.

### DU COLOMBIER.

Dans les villes, on n'a guère le choix de l'emplacement du colombier ; on le place où l'on peut, et les pigeons ne s'en portent pas plus mal ; de sorte qu'en réalité cet emplacement n'a qu'une importance tout-à-fait secondaire. Il y a d'autres règles d'hygiène à observer à leur égard et dont l'exécution ou l'oubli ont des conséquences bien plus appréciables.

On doit placer le pigeonnier dans un endroit assez élevé ; l'air s'y renouvelle mieux, il se tient plus sec, les pigeons volent davantage, prennent plus d'exercice, et sont, si je puis m'exprimer ainsi, plus aériens. Une chose essentielle à considérer, c'est que les chats du voisinage ne puissent y avoir d'accès ; par sa hardiesse et son agilité, cet ennemi redoutable trompe les personnes les plus prudentes et lorsqu'il a pu s'emparer et croquer un pigeon, il devient doublement à craindre ; nul danger ne l'arrête, nul châtement

ne le corrige; on peut se trouver dans l'alternative de sacrifier ses pigeons ou le chat de la maison : s'il vient du voisinage, la difficulté est moins grande.

La capacité du colombier dépend du nombre de pigeons que l'on veut y renfermer; l'encombrement leur est nuisible par suite des disputes journalières qu'il amène, et, en second lieu, l'humidité gagne très-vite un colombier trop peuplé; il me paraît qu'en moyenne un mètre cube suffit pour deux couples de pigeons; ainsi dans un espace de 4 mètres de long sur deux de large et deux de hauteur, cinquante à soixante pigeons peuvent aisément se caser.

Le pigeonnier doit être bien aéré; beaucoup d'amateurs y établissent un courant d'air; il doit être éclairé, mais sans excès, les femelles recherchant de préférence les parties obscures pour y construire leurs nids. L'intérieur sera blanchi à la chaux, et les boiseries peintes en gris.

Autant que possible, le plancher sera bien uni, afin que la colombine s'enlève facilement par le racloir. Le centre du colombier, où les pigeons prennent leurs repas, est tenu le plus propre possible; dans ce but, un espace de deux ou trois mètres carrés est circonscrit par des raies en bois d'un pouce de hauteur et fixées au plancher;

cet espace est nettoyé plus souvent que le reste ; quelques minutes suffisent à cette besogne. Comme les nids et les perchoirs sont disposés à une certaine hauteur, le long des murailles, c'est en dessous de ces derniers que les excréments s'accumulent le plus tôt, c'est-à-dire entre les murailles et les raies qui circonscrivent le centre du colombier. Beaucoup d'amateurs disposent du gros sable, du menu gravier ou même des cendres de foyer dans cet espace, le long des murs ; ce soin a le double avantage de tenir le colombier plus sec et de faciliter l'enlèvement de la colombine ; quelques coups de râteau la rassemblent en un instant.

Avant d'aborder la disposition des nids et des perchoirs, je dirai un mot de la porte d'entrée du colombier et de la fenêtre de sortie des pigeons. La porte doit le moins possible rester ouverte ; c'est une précaution utile de la disposer de manière qu'elle puisse se refermer d'elle-même par un contrepoids ou par un ressort. Au pied et en dedans de la porte, on dispose de champ une planche de 10 à 15 centimètres de hauteur, que l'on fixe contre les montants de la porte ; elle est destinée à empêcher les plumes, les poussières de s'échapper du colombier. Un amateur racontait qu'à défaut de cette planche, un chat insinuant ses

griffes sous une porte mal jointe, était parvenu à attirer la patte d'un pigeon et la lui avait rongée jusqu'à l'articulation.

Si, faute d'espace, on ne peut choisir l'emplacement du colombier, il n'en est pas de même de celui de la lucarne qui doit servir de sortie et d'entrée aux pigeons. Autant que faire se peut, on la dispose vers le midi ou le sud-est ; l'exposition au nord est mauvaise à cause du froid, celle qui regarde directement vers l'ouest n'est pas meilleure parce que les vents qui soufflent de ce point cardinal, amènent souvent la pluie et la porteraient dans le colombier. Cette lucarne, environnée d'un bon chassis en bois, aura de 50 à 60 centimètres de largeur sur un peu moins de hauteur ; le chassis sert, en hiver, à soutenir une fenêtre que l'on ferme pendant les froids rigoureux, et en été elle soutient l'une des faces de la cage dont il sera parlé tantôt. Une planche carrée, de la largeur de la lucarne, fait saillie à l'extérieur, elle facilite aux pigeons la rentrée du colombier et permet aux jeunes de venir reconnaître les alentours de leur demeure ; elle forme en même temps le plancher de cet appareil spécial, appelé vulgairement *happeau* (\*) qui ferme et qui ouvre

---

(\*) Ce mot *happeau*, dérivé de *happer*, prendre à

le passage de la lucarne. Cet appareil se compose d'un treillis en fil d'archal, à mailles de deux à trois centimètres carrés, et de fortes tringles en fer; il présente trois faces, deux latérales planes, une troisième convexe réunissant les deux premières. Chacune des faces latérales est formée de deux tringles soudées à angle droit et réunies à leurs extrémités par une troisième tringle arquée et formant le quart de cercle. Ces deux faces latérales étant placées à une distance mesurant un peu plus de la largeur de la planche saillante, sont assujetties l'une à l'autre par deux nouvelles tringles réunissant leurs extrémités correspondantes. Nous avons ainsi deux faces latérales planes, et une troisième convexe, toutes trois recouvertes par le treillis en fil de fer. Au point des faces latérales où les tringles se réunissent à angle droit et formé par les tringles mêmes, se trouve un anneau où s'engage un pivot fixé à la base de la planche de la lucarne. L'appareil, au moyen d'une corde marchant sur une poulie, se relève ou s'abaisse au gré du propriétaire pour faciliter la fermeture ou

---

l'improviste, se saisir, parce qu'il sert à retenir prisonnier un pigeon qui s'aventure dans un colombier qui n'est pas le sien. En langue wallonne, *happer* est synonyme de voler.

L'ouverture de la lucarne, il reste en place toute l'année.

Il n'en est pas de même de l'appareil que je vais tâcher de décrire et qui ne s'emploie qu'à l'époque des concours.

L'esprit des amateurs s'est ingénié à trouver le moyen le plus expéditif pour s'emparer d'un pigeon qui arrive de voyage ; la raison en est que les concurrents se suivent souvent de près et qu'un retard de deux ou trois minutes dans la remise du pigeon à la Société, peut faire perdre à l'amateur le rang qu'il aurait dû obtenir.

On a inventé dans ce but une foule d'appareils, tous plus ingénieux les uns que les autres ; la plupart sont abandonnés aujourd'hui et leur description ne serait d'aucune utilité, parce que le dernier système, atteignant mieux le résultat que l'on se propose, les a condamnés à l'oubli.

Cet appareil se compose d'une cage que l'on place en dedans de la lucarne du colombier. Cette cage s'adapte parfaitement au châssis qui entoure cette dernière ; sa paroi extérieure emboîtée dans le châssis, présente une ouverture de deux à trois décimètres de largeur sur un et demi de hauteur ; le plancher de la cage se trouve au niveau de la planche qui fait saillie à la lucarne ; il est soutenu de chaque côté par son milieu, de

manière à éprouver un léger mouvement de bascule lorsque le pigeon s'avance et a mis la patte sur son bord. Ce mouvement de bascule a pour effet de fermer l'ouverture par lequel il est entré, de sorte que le pigeon est retenu prisonnier dans la cage.

Voici comment l'ouverture se ferme. Une baguette de fer dépassant légèrement la largeur de l'ouverture, soutient deux ou trois fils de fer assez épais, disposés comme les dents d'un rateau ; les extrémités de ces dents sont engagées dans des anneaux fixés au bord supérieur de l'ouverture : on conçoit que cet appareil en s'engageant de toute la longueur des dents dans les anneaux, ferme la cage et empêche le pigeon de s'échapper. Il est facile de retenir cette barrière soulevée au moyen d'un fil terminé par un anneau de laiton, et retenu en place par un crochet. Ce crochet lui-même est fixé de manière à pouvoir basculer et à laisser échapper l'anneau dès que la planche de la cage exécute un mouvement vers l'ouverture.

Ainsi, le pigeon arrive sur la planche de la lucarne; il s'avance pour rentrer au colombier par l'ouverture qui s'ouvre devant lui ; il pose la patte sur le plancher de la cage, qui s'abaisse quelque peu sous son poids ; ce mouvement d'abais-

sement relève le crochet qui laisse échapper l'anneau et la ficelle, la barrière de l'ouverture tombe, le pigeon est prisonnier et il est facile de s'en saisir par une petite porte pratiquée à cet effet.

Voilà l'appareil aussi simple que possible ; cependant sa bonne construction demande quelques détails indispensables.

Elle ne doit pas être trop grande, parce que le pigeon dont on veut s'emparer, vole, se brise les plumes et fait perdre un temps précieux. Elle est construite en fils de fer, assez forts, et disposés verticalement ; le treillis est mauvais, parce que le pigeon s'y accroche par les pattes et grimpe le long des parois. Il faut aussi noter que la barrière de l'ouverture en retombant, doit faire le moins de bruit possible, afin de ne pas effrayer le voyageur ; aussi il est bon d'amortir le choc en recouvrant les anneaux de gros fil bien serré.

Enfin, on doit habituer les pigeons à voir cette cage, autrement ils pourraient s'en effrayer et ne pas rentrer du tout. Il est d'habitude pendant la saison des concours, de placer dans le châssis de la lucarne, une cloison, en tous points semblable à la face de la cage qui s'emboîte dans ce même châssis. Le pigeon, à son arrivée, ne se trouve pas surpris et s'avance sans balancer sur le plancher de la cage.

Par expérience, il est facile à l'amateur de calculer le moment d'arrivée de ses voyageurs, mais souvent ce moment se passe et rien ne paraît; l'impatience le gagne ou ses occupations le réclament; il lui importe cependant d'être averti du retour des pigeons. Son esprit inventif a levé la difficulté, et le tintement prolongé d'une sonnette lui annonce l'arrivée d'un concurrent. Pour cela, il a suffi de suspendre un poids à un fil noué au même anneau de laiton qui tient suspendue la barrière de la cage; cet anneau en s'échappant du crochet laisse descendre le poids qui tombe sur une planchette à charnière. Le ressort de la sonnette est tendu et retenu par un crochet ou par une entaille du bord de la planchette; celle-ci entraînée par le poids rend la liberté au ressort; un son éclatant et bien connu annonce au propriétaire l'heureuse arrivée d'un vainqueur. Il bondit de son siège, bouscule tout sur son passage, franchit les marches quatre par quatre; palpitant, hors d'haleine il arrive au colombier. Rien dans la cage, le souffle du vent a décroché l'anneau. Déception ! Heureux encore si son empressement n'a pas de suite, ainsi qu'il arrive. Un amateur était occupé à remplir un cruchon de bière; la clochette tinte, il abandonne tout, et cruchon et robinet, qu'il oublie de re-

fermer; un pigeon était arrivé, mais d'autres plus heureux l'avaient précédé, les prix étaient enlevés. Deux heures après, l'idée de son cruchon se présente à son esprit, il descend à la cave, le contenu de la tonne recouvrait le pavé.

Il reste à parler de l'ameublement du colombier. Ce mobilier se compose descases, des nids, des perchoirs et de l'abreuvoir.

Il doit y avoir au moins autant de cases qu'il y a de couples de pigeons; elles sont en quelque sorte le vrai domicile de l'oiseau, c'est sa demeure, sa propriété, il ne l'abandonne pas et ne s'en laisse pas déloger. Chaque case doit avoir de 60 à 80 centimètres de largeur sur un peu moins de hauteur, la profondeur a d'ordinaire des dimensions moindres encore; autant que possible, on les place contre jour, le pigeon couve plus tranquillement dans une demi-obscurité; on les élève à une certaine distance du sol, pour gagner de l'espace et nettoyer le plancher avec plus de facilité.

Pour construire ces cases, on fixe d'abord contre les murailles les cloisons verticales à la distance voulue l'une de l'autre; ces cloisons d'une seule pièce sont garnies de chaque côté de petites raies formant relief et sur lesquelles s'appuient les cloisons transversales; ces dernières

sont naturellement divisées en autant de pièces qu'il y a de cases ; elles en forment les planchers. Ceux-ci, soutenus par les raies saillantes des cloisons, sont ou complètement mobiles ou pivotent sur des charnières ; parce que quand elles ne sont pas occupées, il vaut mieux les relever contre la muraille, afin que le couple de la case voisine ne s'en empare point ; sans cette précaution, le couple qu'on voudrait y loger par la suite, serait l'objet d'attaques incessantes. Il est préférable que ces planchers soient complètement mobiles ; on peut les enlever du pigeonier pour les faire nettoyer et, en second lieu, il est plus facile de blanchir à la chaux dans tous les coins et recoins, lorsque cette opération devient nécessaire.

Plusieurs amateurs ont fermé chacune des cases par une devanture en fil de fer, percée seulement d'une petite ouverture pour le passage du pigeon. Cette ouverture est accompagnée d'une petite planche en saillie qui se relève ou s'abaisse au moyen d'une charnière ; elle facilite l'entrée du pigeon dans sa cage et sert à l'y retenir lorsque la chose est nécessaire. Ce système présente plusieurs avantages : il permet d'y renfermer les pigeons que l'on veut accoupler, on peut même les y retenir jusqu'à ce que la ponte ait eu lieu ; en-

suite le pigeon est réellement chez lui, les autres ne viennent pas contrarier la couveuse, les querelles de voisinage sont plus rares ; en troisième lieu, lorsqu'un couple est en voyage, absent quelquefois pour plusieurs jours, on ferme sa case afin que d'autres ne viennent pas s'en emparer ; si elle restait libre, un autre couple pourrait y élire domicile et au retour des premiers occupants des batailles dangereuses s'en suivraient infailliblement.

Mais à côté de ces avantages, ces cases fermées ont un grand inconvénient : les pigeons semblent s'y plaire à tel point qu'ils ne les quittent pas ou seulement par nécessité, soit pour boire, soit pour manger ; ils ne sortent plus du colombier. Il en résulte qu'il y règne fort peu d'animation, que le pigeon prend peu d'exercice. Les amateurs n'aiment pas ce calme, ils préfèrent voir leurs pigeons vifs et alertes, agaçant l'un, faisant la cour à l'autre, sortant à chaque instant du colombier, prenant leurs ébats dans les airs.

On peut combiner les deux systèmes, c'est-à-dire avoir seulement quelques cases fermées ; elles serviront d'appareilloirs et pourront être données à ces couples que l'on conserve d'ordinaire pour l'élève de jeunes privilégiés et aux-

quels on fournit une plus grande quantité de nourriture.

Les cases contiennent les nids ou boulines. Les nids sont différemment façonnés, fabriqués de terre cuite ou d'un bois dur, non poreux, qui ne se fendille pas, comme par exemple le frêne ou le poirier, parce que les trous ou les fissures servent de retraite à la vermine, qu'il est difficile de déloger de ces profondeurs. La forme des nids est celle d'un plateau creusé, de 20 à 22 centimètres de diamètre sur 6 à 7 de hauteur ; la profondeur ne sera pas trop considérable et ne dépassera pas 3 à 4 centimètres. Il faut que leur base soit bien assise et d'une largeur suffisante, afin que le nid ne se soulève pas lorsque le pigeon vient à se poser sur le bord.

On place d'ordinaire deux nids dans chaque case ; la raison en est que dans la bonne saison, surtout au printemps, les pigeons ont souvent en même temps des œufs et des jeunes ; ces derniers ont à peine de 18 à 20 jours, que déjà la femelle se prépare à une nouvelle ponte. Lorsqu'un couple n'a qu'un nid, la femelle est obligée de pondre près des pigeonceaux, et alors il arrive fréquemment ou que les jeunes recouvrent les œufs d'excréments et les altèrent ; ou bien, si la femelle veut couvrir, elle fait si bien que le

jeune est expulsé du nid ; il se refroidit, ses digestions se font mal, et il finit par succomber, ou au moins s'élève mal. Si par malheur, il tombe de sa case, il est poursuivi par les autres pigeons qui le frappent à coup redoublés, et le tuent en peu de temps.

Une autre dépendance de la case est le perchoir ; c'est un bâton arrondi, de 3 à 4 centimètres de diamètre, plus ou moins long, placé à hauteur du plancher de la case et à la distance de 15 à 25 centimètres. Lorsque plusieurs rangs de cases sont superposés, il faut avoir soin que les perchoirs ne soient pas placés directement les uns au-dessus des autres, les inférieurs seront plus éloignés des cases que les supérieurs, dans le but de conserver aux pigeons la propreté et la fraîcheur du plumage. De même que les cases sont séparées les unes des autres par des cloisons verticales, il faut aussi diviser les perchoirs sur leur longueur ; la partie qui correspond à une case est séparée de celle de la case voisine par une petite planchette de 20 à 25 centimètres de longueur et terminée en pointe ; on évite ainsi les querelles entre les habitants des deux cases voisines, qui peuvent bien se lancer quelques coups de bec inoffensifs, mais qui bientôt s'habituent à se voir et à se supporter mutuellement.

Ces perchoirs sont le siège habituel du mâle, lorsque la femelle couve; ils servent encore pendant une quinzaine de jours aux jeunes qui quittent le nid; mais après, le mâle les éloigne de leur berceau et on doit leur offrir d'autres places; des perchoirs, à leur intention, également divisés sur la longueur, seront disposés loin des cases, dans un endroit quelconque du pigeonier.

A propos de la nourriture du pigeon, il sera question de cette auge en bois où l'on met à leur disposition du menu gravier ou du gros sable mélangé d'écaillés d'œufs. L'abreuvoir, le plus en usage en ce moment, consiste en un cylindre métallique, de fer-blanc ou de zinc, d'un rayon de 12 à 15 centimètres, d'une hauteur de 30 à 40, et terminé en cône. Ce cylindre est hermétiquement fermé partout vers le haut et percé seulement sur la paroi latérale contre le bord inférieur d'une ouverture transversale de 5 à 6 centimètres sur 2 de hauteur; celle-ci déverse l'eau du réservoir dans un auget soudé au cylindre; le bord de l'auget mesure 3 centimètres de hauteur, c'est-à-dire qu'il dépasse de tous côtés les dimensions de l'ouverture, afin que l'eau du cylindre ne déborde pas; à mesure que le pigeon boit, l'air pénètre dans le cylindre et permet à l'eau de descendre

dans l'auge. La partie supérieure de l'abreuvoir se termine en pointe mousse afin que les pigeons ne puissent s'y fixer; cependant, quoique l'on fasse, ils s'y accrochent par moments; dans le but d'empêcher que les excréments ne tombent dans l'auge, celui-ci est surmonté d'une petite voûte ou pavillon qui surplombe, de manière à conserver l'eau parfaitement pure.

L'abreuvoir est supporté par trois ou quatre pieds très-courts, fixés à sa base et afin de le remplir avec plus de facilité on fixe quatre supports semblables sur la paroi du cylindre opposée à l'ouverture; posé sur ces derniers supports il peut se remplir au moyen d'un seau ou sous la bouche d'une pompe.

Les ustensiles du colombier ne sont pas bien variés : un râcloir, analogue à celui dont sont armés les jardiniers pour enlever les mauvaises herbes des sentiers; mais on s'en sert différemment : au lieu d'appuyer le plat sur le sol on appuie le tranchant et l'on repousse la colombine devant soi en grattant le plancher : un petit rateau en bois armé d'une seule rangée de dents pour passer légèrement sur le sable qui longe les murailles du colombier : une petite palette semblable à celle dont se servent les maçons pour le récrépissage; on l'emploie pour nettoyer les nids, les

perchoirs, les recoins où ne peut pas atteindre le râcloir; enfin un balai, à la main, pour passer dans les cases et le long des cloisons.

L'épuisette usitée dans plusieurs contrées pour prendre les pigeons au colombier, n'est pas employée chez nous, c'est une poche formée d'un filet à mailles serrées, soutenu par un cerceau en fer de quarante centimètres de diamètre et monté sur un manche long d'un à deux mètres. Cet appareil doit être manié avec adresse, sinon il peut blesser les pigeons. Quoique disposé à adopter les pratiques usitées ailleurs, lorsqu'elles paraissent avantageuses, je crois cependant que cette manière un peu brutale de s'emparer des pigeons, est moins recommandable que celle qui est en usage dans nos alentours et dont il sera question à l'occasion des voyages.

On a vu les conditions générales de l'emplacement du colombier, les différentes pièces de son ameublement, les ustensiles qui en dépendent; avant de clore ce chapitre, il reste à dire quelques mots des soins qu'on doit lui donner.

L'intérieur est ordinairement blanchi à la chaux, c'est plus propre et c'est une opération qui se fait facilement; pour être utile, le blanchissage devrait se faire deux fois par an, dans le mois de mars et au mois de septembre; non pas tout-à-fait

comme luxe, mais en vue de détruire la vermine.

Les soins de propreté comptent au nombre des conditions les plus nécessaires à la santé du pigeon. Le nettoyage doit être d'autant plus souvent renouvelé que le colombier est moins sec ; l'humidité, pernicieuse à tous les animaux domestiques en général, l'est à un très-haut degré aux pigeons ; sous son influence nuisible, leur plumage devient terne, il est moins serré, cette poussière épidermique, qui l'empêche de se mouiller sous la pluie, se crasse, s'accumule à ce point, qu'un amateur expérimenté peut dire en tenant un pigeon, s'il provient d'un pigeonnier bien tenu ; l'oiseau doit en quelque sorte lui glisser entre les mains. Le nettoyage sera donc bien surveillé ; ce n'est pas un excès de zèle que de le nettoyer à fond une fois par mois ; par là, on entend non-seulement que le plancher soit ratissé, mais toutes les cases, les perchoirs, les nids passés en revue. Et même, lorsque l'on élève des pigeonneaux, au bout de trois ou quatre jours, il faut enlever les déjections qui se trouvent dans leur voisinage, et ne pas laisser s'accumuler autour des nids, ces pyramides qui fourmillent de vers, qui ternissent le plumage des parents et empestent l'air du nourrisson.

Dans de telles conditions, la vermine n'a pas le temps, ni le lieu de se multiplier, et il ne sera pas nécessaire de recourir à ces moyens destructeurs tant vantés et dont l'emploi est si difficile : comme les lavages au sel de soude, les fumigations résineuses avec le benjoin ou l'encens. Si cependant la vermine se montrait, comme cela arrive dans les étés très-chauds, on ferait bien d'en garantir les jeunes autant que possible, en semant dans les nids un peu de chaux éteinte ou même encore de la poussière de tabac à fumer.

Les soins et les peines que l'on se donne en vue d'un objet d'agrément, doublent le mérite des résultats obtenus.

---

## CHAPITRE III.

### DE LA NOURRITURE.

Quelle est la meilleure nourriture à donner aux pigeons et comment faut-il en régler la distribution? Ces deux questions ont à peu près une égale importance, pas pour tout le monde, il est vrai, car beaucoup d'amateurs s'imaginent qu'il suffit de calculer la quantité de nourriture pour un nombre déterminé de pigeons, et de la leur donner en deux ou trois fois ou même de la mettre à leur disposition pour toute la journée, quelquefois pour une semaine et davantage. Telle n'est pas la coutume des vrais amateurs et les règles qu'ils suivent à cet égard seront exposées avec exactitude.

Le fond de la nourriture des pigeons voyageurs est constitué dans nos pays par la vesce (*Vicia sativa*, L.). Tout le monde connaît les qualités de cette légumineuse : elle doit être pesante, bien arrondie, son enveloppe noire, luisante ; autant que possible ses grains doivent être de même

grosseur. Lorsque la récolte a été trop hâtive ou faite par des temps pluvieux ou bien si la vesce n'a pas été bien desséchée, elle reste d'un vert terne, se laisse entamer par l'ongle, exhale une odeur de moisi, son enveloppe présente des inégalités. Elle est souvent mélangée de pois chiches, de grains de seigle ou d'avoine; ce dernier mélange est le plus désavantageux parce qu'il a l'inconvénient d'attirer les souris, qui se mettent à ronger la vesce lorsqu'elles ont consommé l'avoine. Autant que possible, il faut qu'elle soit vieille d'un an et mieux encore de deux; elle paraît plus saine et, en second lieu, si la graine s'est conservée sans altération pendant cet espace de temps, c'est une garantie qu'elle a été récoltée dans de bonnes conditions. Donner à ses pigeons une vesce trop jeune, c'est s'exposer à beaucoup de désagréments; elle leur occasionne des dévoiements qui les affaiblissent à tel point qu'il est impossible de les exposer à de longs voyages, ou bien si l'amateur se fait illusion sur l'état de santé de son colombier, le résultat négatif qu'il obtiendra dans les concours le rendra plus prudent à l'avenir. Il se peut que cette nourriture défectueuse n'ait pas ce premier inconvénient, mais elle aura certainement celui d'agir d'une manière marquée sur les pigeonceaux; ils en souffriront d'au-

tant plus qu'ils seront plus jeunes, et s'ils ne succombent à la maladie qu'ils auront contractée de leurs parents, ils resteront trop chétifs pour pouvoir être conservés par la suite.

Quoique la vesce soit la nourriture par excellence, l'expérience a cependant démontré que l'on pouvait sans inconvénient la mélanger de fèves, et surtout de la petite espèce que nos pigeons avalent avec facilité.

Au printemps et en été, on donne en général la vesce seule, et au lieu de fèves, on y ajoute parfois quelques poignées de froment, de chènevis ou de navette. Il faut être très-sobre de ces diverses graines ; il vaudrait mieux en supprimer complètement l'usage que d'en distribuer une trop grande quantité. En hiver, le froment, donné comme base d'alimentation, a pour premier résultat de relâcher les pigeons ; cet effet, cesse au bout de quelques jours, l'habitude le fait mieux supporter ; par son usage longtemps continué, on assure que le pigeon gagne de la graisse, ce qui n'est pas à désirer pour des oiseaux destinés à lutter de vitesse. Le mieux paraît être de donner le froment au printemps et en été ; et encore, voici ce que font quelques amateurs : tous les deux ou trois jours, après la distribution de vesce, ils ajoutent quelques poi-

gnées de froment, qui disparaissent avec rapidité, parce que les pigeons l'aiment beaucoup et que jamais ils n'en ont à satiété. Le chènevis et la navette sont des graines trop échauffantes, on doit en être très-avare. Lorsqu'il s'agit de stimuler leur ardeur et de les préparer à la lutte, c'est-à-dire pendant les mois de juin et de juillet, on peut avec avantage leur donner une petite quantité de navette ou de chènevis, un jour l'une, un jour l'autre ; une poignée pour dix pigeons suffit ; c'est comme appoint et après le repas de vesce qu'il convient de faire cette distribution apéritive.

Je ne parlerai pas des autres graines, comme l'alpiste, le sarrasin, le riz dont le pigeon peut se nourrir, mais dont l'usage est peu ou point répandu dans nos pays. Il n'en est pas de même du sel que le pigeon, comme tous les animaux en général, affectionne beaucoup et dont l'usage lui est sinon indispensable, au moins d'une très-grande utilité. Les auteurs qui ont traité des pigeons de volière indiquent plusieurs manières de leur distribuer le sel, soit en imprégnant fortement de ce condiment les chairs d'un renard ou d'un chat écorché, soit en se procurant des queues de morue ou de maquereaux salées et desséchées. On peut aussi placer dans le colombier

un bloc de sel gemme; comme ce sel est déliquescent, c'est-à-dire qu'il attire fortement l'humidité, les pigeons savent fort bien insinuer leur bec dans les anfractuosités du bloc et attirer le liquide salé qu'elles contiennent. Il est une autre méthode plus usitée et plus utile, parce qu'elle atteint plusieurs buts en même temps : c'est un mélange complexe dont voici la composition la plus usitée :

On prend une demi-manne de gros sable; autant d'argile bien desséchée, que l'on se procure lors de démolitions d'anciennes bâtisses; on la concasse en petits fragments, tout au plus de la grosseur de la vesce; on commence par mélanger ces deux substances; on y ajoute trois à quatre kilogrammes d'écaillés d'œufs réduites en menus morceaux; quelques poignées d'anis verts, deux kilogrammes de navette et un kilogramme de sel pilé; on mélange parfaitement ces diverses substances à sec, sans y ajouter de l'eau. On en verse une partie plus ou moins considérable dans une auge en bois, fermée par un couvercle incliné d'au moins 45 degrés et percé de cinq à six trous de trois et demi à quatre centimètres de large sur six de long; il faut avoir soin que les ouvertures du couvercle ne soient pas à trop grande hauteur du sol afin que les pigeons puissent facilement

y passer la tête et prendre le mélange qui s'y trouve renfermé.

Quelques amateurs remplacent la navette par le chènevis, ce dernier atteint le même but, mais il a l'inconvénient d'attirer les souris ; de temps à autre, surtout au printemps, lors de la ponte, il est bon de donner quelques poignées de ce mélange dans un vase que l'on place dans un endroit quelconque du colombier, afin que les femelles puissent y chercher plus facilement ce qui leur convient.

Les amateurs reconnaîtront facilement l'utilité de ce mélange : le gros sable leur fournit les petits graviers que recherchent si avidement tous les gallinacés, et dont l'action leur est si utile dans l'acte de la digestion : les écailles d'œufs remplissent le même but et en outre fournissent aux femelles le calcaire dont elles ont besoin pour former la coquille de leurs œufs ; aussi est-il extrêmement rare de trouver des œufs sans coquille ou à coquille trop fragile. Enfin la navette, les anis, le sel sont des condiments, des apéritifs que le pigeon recherche avec avidité.

Du reste, cet oiseau essentiellement granivore, peut devenir omnivore, il se nourrira très-bien de pain, de pomme de terre, de viande bouillie, etc. : on peut l'habituer à manger le

riz, l'orge, etc. Mais toutes ces choses sont inutiles lorsque l'on peut se procurer une bonne qualité de vesce.

J'arrive maintenant à l'examen de la seconde question : comment faut-il régler la distribution de la nourriture ?

A partir de la seconde moitié du mois de mars, on doit donner au pigeon tout ce qu'il peut consommer, parce que la ponte, l'incubation, l'élève des jeunes commencent à cette époque. Ce n'est pas à dire qu'il faille leur donner une nourriture surabondante, leur jeter tant de vesces qu'il en reste sur le plancher ; en règle générale, il ne faut pas que les pigeons soient assez rassasiés pour délaissier des graines ; avec un peu d'habitude, on s'aperçoit très-vite lorsqu'ils sont repus ; on peut si l'on veut, leur jeter à ce moment quelques poignées de froment qu'ils mangeront encore avec plaisir. On doit leur faire deux distributions par jour, et si possible, il vaut encore mieux en faire trois : pour avoir de beaux jeunes, on doit faire très-tôt la première distribution, vers cinq ou six heures du matin ; cela se conçoit, observez à ce moment le jabot des jeunes pigeons, il est ordinairement vide ; si les parents n'ont rien à leur donner et s'ils les abandonnent pour chercher quelque vesce oubliée, le nourrisson va souffrir de la

faim et du froid ; une nourriture tardive lui fera difficilement regagner ce qu'il aura perdu. La seconde distribution peut se faire de midi à deux heures ; la troisième vers le crépuscule.

Lorsque les concours sont terminés, c'est-à-dire d'ordinaire dans le courant du mois d'août, jusqu'à la fin d'octobre, on doit continuer à donner une nourriture, si pas aussi abondante au moins suffisante, afin que le pigeon sans s'échauffer puisse effectuer une bonne mue.

Mais lorsque cette époque critique de la mue est terminée, il faut diminuer l'abondance de la nourriture et la restreindre au strict nécessaire, c'est-à-dire, que le pigeon conserve ses forces, qu'il soit gai, sans être trop ardent. D'après l'estimation des amateurs expérimentés on doit, en moyenne donner chaque jour quarante grammes de nourriture par pigeon : si le temps est chaud, il faut même un peu diminuer cette quantité ; par contre, s'il est très-froid, il faut l'augmenter et même quelquefois la doubler ; car pendant les froids secs et continus le pigeon a besoin d'une nourriture assez abondante pour lutter contre le froid. Si l'amateur non prévoyant, jette sans discernement la nourriture au colombier, pendant les mois d'hiver, les femelles vont pondre et couvrir ; si l'amateur ne veut pas élever de jeunes,

il enlèvera les œufs, les femelles pondront de nouveau et lorsque la bonne saison arrivera, elles seront déjà fatiguées. Quant aux mâles, ils reprendront du feu immédiatement après la mue, et dès le mois de février les grandes penes des ailes commenceront à tomber; de la sorte, au mois de juillet, au moment des luttes, on observe souvent que les femelles et les mâles, pour avoir pris trop d'ardeur en temps inopportun, sont tellement dépouillés par la mue, que l'amateur doit renoncer à les engager aux concours.

A propos de la nourriture des pigeons, il importe d'examiner l'utilité et les inconvénients de cette coutume, assez généralement suivie dans nos pays et qui consiste à faire, selon l'expression usitée, battre les champs par ses pigeons, c'est-à-dire à les forcer de chercher leur nourriture à la campagne, lors de la récolte des moissons. Dès la fin juillet, pendant les mois d'août, de septembre, d'octobre et quelquefois de novembre, les amateurs suppriment absolument toute nourriture au colombier; le pigeon, reprenant des allures plus indépendantes, pourvoit lui-même à ses besoins. Il n'est pas toujours facile d'amener ce changement de vie; quelques pigeons se montrent d'une obstination telle qu'ils préfèrent se laisser mourir de faim que de suivre leurs

compagnons ; d'autres poussés par le besoin, se rendent dans un colombier voisin et peuvent au mépris du droit, être retenus prisonniers ; d'autres enfin ont recours à la ruse ; on a rapporté l'exemple d'une femelle obstinée, qui pendant tout un automne, se fit nourrir par son mâle ; celui-ci lui dégorgeait, comme il l'aurait fait à un nourrisson, la nourriture qu'il avait butinée dans les champs.

Un autre cas non moins surprenant s'est présenté : un jeune pigeon, qui avait cependant quitté le nid depuis trois semaines ou un mois, qui partait pour la campagne avec ses compagnons et revenait avec eux, commençait à dépérir et serait mort de faim, si son maître n'avait eu l'intelligence de découvrir la cause de ce dépérissement ; le propriétaire soupçonna que son pigeon ne connaissait pas le froment ; en effet, cette graine fut mise sous les yeux de ce jeune pigeon et malgré la faim qui le creusait, il n'y toucha pas. Il est évident, qu'il ne connaissait pas le froment, qu'il n'en avait pas l'idée. Le fait ne peut s'interpréter autrement ; aussi lorsqu'on lui eut appris le parti qu'il pouvait en tirer, en usa-t-il largement. La chose n'était pas bien difficile : le propriétaire mit un autre pigeon dans le même panier ; celui-ci commença à manger ; ce que voyant,

son innocent compagnon fit de même et à partir de ce jour ne réclama plus aucun soin ; la seule leçon qu'il avait reçue lui suffit.

Lorsque les pigeons ont toujours trouvé leur nourriture au colombier, il est difficile et quelquefois dangereux de la leur supprimer brusquement ; il est préférable d'user de ménagements : pendant trois à quatre jours, on ne leur fera, vers la soirée, qu'une seule distribution journalière et encore sera-t-elle insuffisante : si l'on s'aperçoit que les pigeons ne partent pas encore pour les champs, on peut les y faire porter, au moins en partie ; ils seront renfermés dans un panier, dont les barreaux soient assez espacés pour permettre aux pigeons d'y passer la tête, et muni d'une ouverture fermée par une cloison que l'on peut ouvrir à volonté. Arrivée dans un champ de froment, dont la récolte est terminée, la personne chargée du transport sème autour du panier des graines ou des vesces, elle en fait des trainées. En même temps, une ficelle est attachée à la cloison mobile et la personne se retire à trente ou quarante pas de distance : les pigeons affamés, commencent à manger ; on tire tout doucement la cloison qui ferme l'entrée du panier, les oiseaux sortent et s'aventurent dans la campagne. Cette expérience leur indique où ils peuvent trouver de la nourri-

ture, il y reviendront et amèneront les autres. Parmi ces derniers, il s'en trouvera peut-être quelques-uns de moins intelligents ; si l'on tient à leur conservation, on les soumettra à la même expérience, et bientôt le propriétaire n'aura plus à s'en embarrasser. Les pigeons ont bonne mémoire et il est probable que l'année suivante, il ne sera pas nécessaire de les faire porter aux champs, ils en prendront d'eux-mêmes la route connue.

Quelle est l'utilité de cette coutume et quels en sont les inconvénients ?

L'utilité, au point de vue économique, est incontestable ; pendant trois mois, le propriétaire n'a aucune dépense à faire pour la nourriture de son colombier ; cependant, si l'on n'avait en vue que l'économie réalisée, on ne pourrait pas balancer à la condamner ; parce que les inconvénients, les dangers, sont, d'un avis unanime, d'une importance plus grande qu'une économie réalisée sur un objet de luxe, sur un plaisir. Mais cette manière de faire a d'autres avantages, d'une valeur réelle. D'abord, lorsque le pigeon pendant un voyage se trouve fourvoyé, ou que le trajet à parcourir est trop long, s'il a l'habitude de chercher sa nourriture pendant deux ou trois mois de l'année, il ne sera pas embarrassé de la découvrir. Un autre avantage, est de forcer le

pigeon à prendre beaucoup d'exercice et surtout dans une saison où il est enclin à l'inaction, pendant la saison de la mue; cet exercice leur est éminemment salubre et pour s'en convaincre, il suffit d'inspecter le colombier au mois d'octobre; les pigeons ont terminé leur mue, par leur genre de vie presque indépendante, ils ont gagné de la vivacité, un air un peu farouche qui leur sied très-bien, leurs plumes sont plus lisses, plus propres, plus serrées, et ressemblent davantage aux oiseaux sauvages et libres.

Cependant, à côté de ces avantages, se trouvent plusieurs inconvénients, qui se résument dans la perte de pigeons. On a déjà vu qu'ils pouvaient se rendre dans un pigeonnier voisin, et malheureusement, lorsqu'un seul commet cette faute, il en entraîne d'autres et occasionne ainsi des pertes irréparables. A la campagne même, ils sont exposés à des dangers nombreux. Si dans nos pays, les chasseurs et les oiseleurs respectent habituellement nos pigeons, il n'en est pas de même des chats et des éperviers. Au mois d'août, lorsque les grains sont coupés et disposés en gerbes, le chat se cache dans l'interstice de ces dernières et lorsqu'un pigeon se présente à sa portée, il est infailliblement perdu : cela explique pourquoi l'on perd tant de pigeons, lorsqu'ils

commencent à battre la campagne. Vers la fin septembre et tout le mois d'octobre, s'effectue le passage des oiseaux de proie; le faucon pèlerin, l'autour des pigeons apparaissent dans nos pays; ils semblent même y séjourner assez longtemps, comme si l'abondante nourriture qu'il y rencontrent, leur faisait à regret quitter nos contrées. De même que les pigeons doivent chaque jour chercher leur nourriture, de même l'oiseau de proie leur donne chaque jour une chasse acharnée; qu'un amateur vienne à perdre par ce fait un pigeon, il arrive d'ordinaire que cette perte est suivie de plusieurs autres, parce que le faucon, comme le pigeon, revient d'instinct à cet endroit qui fournit à ses besoins.

---

## CHAPITRE IV.

### DE L'ACCOUPEMENT DES PIGEONS ET DU CROISEMENT DES RACES.

Rien n'est plus facile que de peupler son colombier, au moins dans nos environs; par suite d'un esprit de libéralité, devenu en quelque sorte une coutume, l'amateur ne refuse jamais une demande de jeunes pigeons; celui qui en agirait autrement, d'une manière systématique, serait mal noté dans l'opinion des colombiphiles et pourrait devenir le point de mire des railleries. Du reste, comme chacun sait qu'une demande est rarement rejetée, on n'en abuse pas et il arrive bien plus souvent qu'un amateur réputé pour avoir de bons pigeons, engage ses amis, moins heureux, à tenter le croisement de son espèce; ce n'est pas que l'amateur ne tienne à ses pigeons; au contraire, il les estime plus haut que ceux de son voisin, car c'est sa race, c'est lui qui l'a formée et de belles offres d'argent pourraient être rejetées.

Lorsqu'un colombophile de nouvelle date veut peupler son colombier, on le voit, le plus souvent, en quête chez tous les amateurs pour obtenir des pigeonceaux ; l'impatience qui le domine, ne lui laisse pas de répit qu'il n'ait au moins autant de couples qu'il a fait bâtir de cases prêtes à les recevoir. Déjà, il se promet monts et merveilles dans les concours ; les hasards sont si grands, la fortune peut lui sourire, comme à tout autre. Cet enchantement ne sera pas de longue durée, le système qu'il a suivi est mauvais et il doit s'estimer heureux, s'il lui reste quelques pigeons à la fin de la campagne. Il serait beaucoup plus sage de modérer son impatience, et de renoncer à tout espèce de voyage pendant la première année ; il tâchera d'obtenir trois ou quatre couples d'un amateur, tout autant d'un autre ; au moyen de ces six couples, qu'il aura soin de ne pas croiser entr'eux, c'est-à-dire qu'il accouplera ensemble les pigeons de même provenance, il pourra peupler son colombier ; le plaisir d'élever de beaux et d'excellents produits sera une compensation pour la privation qu'il s'impose en renonçant aux luttes.

Il doit conserver intactes les deux races qu'il a reçues ; d'abord, parce que les amateurs qui les lui ont données, en ont probablement fait l'essai, et en second lieu, le jeune colombophile pourra

la seconde année, par quelques voyages de 40 à 50 lieues, essayer les produits de chacune de ces races et se décidera en faveur de l'une ou de l'autre si les résultats qu'il obtient, lui commandent de faire un choix. La seconde année, si cela lui convient, il peut mélanger les deux races et en essayer concurremment les produits.

Cette méthode est sans doute un peu plus longue, mais elle est plus certaine de conduire à une bonne fin.

D'autres, lorsque l'occasion se présente, achètent bien cher tout un colombier. La réussite dans ces conditions est encore l'exception. On n'improvise pas une bonne race, il faut du temps, on doit choisir, élaguer; les pigeons doivent en quelque sorte s'habituer à la manière du maître comme celui-ci doit essayer de discerner dans ses élèves, ceux qui promettent et ceux qu'il doit mettre à la réforme.

Non-seulement il faut avoir le talent d'observation, mais encore il faut posséder le tact, le discernement pour bien conduire un pigeonnier; les vrais amateurs sont presque aussi rares que les bons pigeons. Dans le nombre, le hasard peut bien produire un voyageur hors ligne et si le propriétaire sait le ménager, il pourra réussir pendant plusieurs années; mais que l'âge ou un accident

le mettent hors de service, les succès et les réussites disparaissent quelquefois pendant longtemps.

Lorsqu'un couple donne de bons produits, il devrait être conservé uniquement dans le but de la reproduction ; mais souvent le mâle ou la femelle s'est distingué dans les concours et au moment de la lutte, l'espoir d'un nouveau succès séduit l'amateur ; il l'expose, prétendument, pour une dernière fois encore ; cette dernière fois se renouvelle, le pigeon finit par se perdre, et avec lui, la source de bons produits. On devrait être plus prudent et savoir sacrifier le présent à l'espoir de l'avenir.

Il arrive fréquemment qu'un mâle donne d'excellents jeunes avec telle femelle et qu'il n'en est plus de même avec une autre ; il ne faut pas tarder, il vaut mieux lui donner de suite une nouvelle compagne. Ces changements ne doivent cependant pas être trop fréquents, un pigeon que l'on contrarie souvent soit en le changeant de case, soit en lui donnant une autre femelle, de bon peut devenir mauvais ; cet oiseau plus que tout autre tient à ses habitudes, c'est un instinct que nous avons en quelque sorte développé chez lui, c'est dans le but de conserver son colombier et sa case habituels qu'il exécute de longs trajets ; lorsque, sans motif suffisant, on

contrarie cet instinct, soit en forçant le pigeon à adopter une autre case, soit en lui imposant une autre femelle, ou un autre mâle, si c'est une femelle, on comprend sans peine que l'on agit sur ses facultés d'une manière désavantageuse ; à cette tendance innée de conserver les mêmes habitudes, on substitue en quelque sorte un instinct de changement. Dans ces conditions, un pigeon perd sa fidélité, il peut se rendre dans un pigeonnier voisin, ou bien en voyage lorsqu'il sera pressé par la faim ou la soif, il ne fera nulle difficulté de se mêler à d'autres pigeons, d'aller boire à un abreuvoir qui n'est pas le sien. En principe, respectons les habitudes du pigeon, et donnons-lui le moins possible l'idée du changement, toujours le même colombier, la même case, la même compagne.

Il paraîtrait, d'après le dire de quelques observateurs, que la femelle au point de vue de la reproduction perdrait plus vite ses qualités que le mâle ; par suite de cette observation, est résultée la coutume de donner au mâle une femelle plus jeune que lui. Quoiqu'il en soit de l'opinion énoncée, la pratique est bonne et on pourrait la généraliser en disant qu'il ne faut pas tirer des produits d'un couple de pigeons trop vieux ; si l'on veut avoir des descendants d'un mâle déjà

âgé, il faut lui donner une jeune femelle ; et *vice versa*, si l'on se propose de perpétuer les qualités d'une femelle, on doit lui donner un jeune mâle.

L'accouplement se fait avec facilité pendant toute la belle saison ; au mois d'avril et de mai, trois ou quatre jours suffisent ordinairement. Il est cependant certaines observations dont il est bon de tenir compte ; une femelle qui a des œufs ou de petits jeunes, sera très-rebelle à un nouvel accouplement ; avant de la renfermer avec le mâle qu'on lui destine, il faut lui enlever ses œufs ou ses jeunes et lui donner le temps de les oublier, ou bien attendre que ces derniers aient dix-huit à vingt jours, époque où d'ordinaire la femelle se prépare à une nouvelle ponte.

Les pigeons que l'on veut accoupler, seront enlevés du pigeonnier et renfermés dans une loge ou un appareilloir déposé dans une autre place ; si le moment a été bien choisi, on s'aperçoit bientôt que l'accouplement a lieu et les pigeons peuvent être transportés dans la case qu'il leur est préparée et autant que possible, dans la case occupée d'abord par l'un des deux. Il sera prudent, si le mâle a été accouplé précédemment, d'enlever du pigeonnier pendant quelques jours son ancienne compagne ; autrement celle-ci reviendrait à son époux et chasserait sa rivale.

Comme ces découpléments et ces accouplement nouveaux contrarient les pigeons, qu'on est obligé quelquefois de les cloître pendant plusieurs jours, il serait peut-être préférable de les exécuter lorsque la saison des luttes est passée, c'est-à-dire dans le courant du mois d'août. A cette époque, le pigeon conserve encore assez d'ardeur pour rendre l'accouplement facile et en second lieu, si la privation de la liberté lui causait quelque préjudice, il aurait toute l'arrière-saison pour le réparer.

Si le but de cet ouvrage n'était uniquement limité à l'étude du pigeon voyageur et si, par suite, le plumage ne pouvait obtenir qu'une importance tout-à-fait secondaire, ce serait le moment d'exposer le résultat des observations qui ont été faites sur le mélange des couleurs et d'indiquer comment on doit procéder dans les accouplements, pour obtenir telle ou telle nuance ; mais ces recherches, accessoires au sujet, entraîneraient beaucoup trop loin et dépasseraient les limites que je me suis prescrites. Il est une autre question plus importante à traiter, c'est celle du croisement des races.

Il se présente des circonstances, où la population d'un colombier doit être régénérée ; soit que les maladies s'y montrent trop fréquemment

et enlèvent annuellement des pigeons de mérite, soit que la race ne soit pas de bon choix et se laisse constamment distancer dans les luttes.

Dans de telles circonstances, il faut ou changer de race ou recourir à un croisement.

Le premier moyen est radical, mais rarement appliqué, parce qu'il faut sacrifier tous les pigeons que l'on a et se condamner pendant plusieurs années, à ne pas prendre part aux luttes. La plupart des amateurs préféreront le second mode, le croisement.

Deux manières se présentent pour opérer cette régénération : au moyen d'une race connue et estimée ou bien par une variété dont la valeur, comme race de pigeons voyageurs, n'a pu être appréciée. Si, par l'entremise d'un ami, on peut se procurer quelques couples de jeunes pigeons, la chose devient facile et ne présente aucune difficulté ; la confiance que l'on accorde à la personne qui a cédé les jeunes pigeons est un garant de leur mérite et il ne sera pas nécessaire de les soumettre à l'épreuve.

Il n'en sera plus de même si l'amateur préfère croiser avec une race qui lui est inconnue. Malgré cette circonstance défavorable, c'est ainsi que la chose se pratique le plus souvent ; soit que le premier moyen ait été essayé, soit que l'amateur

désire se créer une race spéciale; on ne doit pas, néanmoins, s'engager au hasard dans la voie des croisements; pour avoir quelque chance de succès, pour ne pas perdre un temps précieux, il faut y mettre de la prudence. On tâchera de se procurer un ou deux couples de la variété que l'on a choisie, et pendant la belle saison, on mettra tous ses soins, afin d'en avoir quelques produits de la meilleure venue. Ces derniers seront l'objet d'un examen attentif et souvent réitéré; ensuite on les soumettra à l'épreuve de quelques voyages.

On pourra, de cette manière, apprécier leur bonne conformation, voir si le plumage est bien serré et lisse; si les ailes, bien constituées, permettent au pigeon de voler avec aisance et facilité. Par quelques voyages d'entraînement de trente à quarante lieues, on reconnaîtra s'ils ont l'instinct du domicile, on jugera les plus rapides et les plus vigoureux. A la suite de ces observations et de ces épreuves, on sera à même de faire un bon choix, et, selon toute probabilité, le résultat répondra à l'attente de l'amateur.

Les circonstances relatées plus haut ne sont pas les seules où l'on opère des croisements. Nul amateur ne se trouve satisfait d'une demi-réussite, il lui faut une victoire complète et il n'épargne

aucun soin pour l'obtenir. Il est admis que le croisement, considéré d'une manière générale, est avantageux à l'espèce; de là, à le regarder comme un moyen d'amélioration, le trajet n'est pas long et il est tout naturel que les amateurs y aient recours pour améliorer leur race. Mais ici, il n'est pas question d'une régénération complète, il s'agit seulement pour l'amateur, d'obtenir d'un croisement, un nombre limité de produits, qu'il soumettra à l'épreuve concurremment avec sa race primitive.

En vue de réaliser cette amélioration, l'amateur se demande s'il doit choisir un pigeon mâle ou une femelle comme élément de croisement. Une question subsidiaire serait de savoir quelle est la part du mâle dans l'acte de la génération et quelle est celle de la femelle.

La question n'est pas résolue, et dans l'état actuel de nos connaissances, elle ne peut l'être d'une manière absolue; trop de circonstances de tempérament, de constitution, d'âge, de puissance, trop de dispositions accidentelles de vigueur, de maladie, d'irritabilité nerveuse influent dans l'acte de la génération sur le produit futur, pour qu'il soit possible de poser une règle générale.

Les personnes qui se sont occupées des pigeons

de volière, c'est-à-dire de toutes ces belles races et variétés, qui, peu à peu, ont disparu de nos pays par l'invasion du pigeon voyageur, ont beaucoup mieux étudié l'influence des croisements sur les produits ; elles ont tâché de discerner quelle part devait être attribuée au mâle, laquelle appartenait à la femelle. Par une longue série d'observations soigneusement consignées, d'expériences réitérées, elles ont pu tracer des règles fixes dans l'accouplement des pigeons, selon que l'on veut obtenir tel ou tel résultat ; ces règles ont non-seulement pour objet de montrer comment on arrive à ces innombrables variétés de plumage, mais encore, au moins dans certaines mesures, comment ces formes bizarres ont été gagnées par le mélange d'une race avec une autre. Les études attentives des amateurs de pigeons de volière les ont conduit à cette conclusion qu'il n'y a que le mâle qui race, c'est-à-dire qui transmette à sa postérité les formes générales, les caractères qui le distinguent. Ainsi, pour mieux expliquer la chose, j'emprunterai un exemple à la monographie de Boitard et Corbié et je suppose que l'on veuille établir une race de pigeon-paon dont on n'aurait qu'un seul mâle. On choisirait une femelle qui, sans porter la queue en éventail, ait avec lui quelque analogie de taille et de forme.

Les produits qui en naîtront ne seront pas tous semblables : les uns auront pris en partie les caractères du père, d'autres auront plus de ressemblance avec la mère. Parmi ces produits, on choisira la femelle qui se rapproche le plus du mâle et on les accouplera ; les jeunes de cette seconde union ressembleront déjà beaucoup plus au mâle ; on usera du même procédé l'année suivante, c'est-à-dire que parmi les jeunes femelles on choisira celle qui aura pris les caractères distinctifs du mâle. D'ordinaire, au bout de trois générations, la métamorphose est complète et les produits issus de la dernière seront, à part quelques rares exceptions, des pigeons-paons parfaitement conformés.

Cette théorie de l'influence exclusive du mâle, a lieu de surprendre, et l'esprit s'y rallie difficilement. Il faudrait faire en quelque sorte la contrepartie et tenter la même expérience pour la femelle de race, c'est-à-dire l'accoupler d'année en année avec les produits mâles de générations successives. A quoi ressembleront les produits de la quatrième génération, qui auront les quinze seizièmes du sang femelle et un seizième seulement du sang mâle ? Je ne puis croire que les caractères distinctifs de la race de la femelle seront anéantis ; au contraire, il est à supposer que les

derniers rejetons, les reproduiront assez exactement. Qu'il soit concédé pour le moment qu'il faille une génération de plus pour établir la constance de transmission ; mais on ne peut affirmer d'une manière catégorique, qu'il n'y ait que le mâle qui transmette les caractères de race. On verra même plus loin que certains faits sont en opposition à cette conclusion.

L'illustre Linné admettait que le mâle donne les parties extérieures et la femelle les organes internes ; ainsi, les béliers mérinos d'Espagne accouplés avec des brebis à laine courte et grossière, donnaient des produits à laine longue et soyeuse ; tandis que les béliers de Suède, à poil rude le transmettaient à leurs descendants malgré leur croisement avec des brebis mérinos. De même, on a vu des béliers d'Angleterre, sans cornes, avec des brebis de Suède à cornes, produire des agneaux écornés ; tandis que le contraire arrive, si l'on remet des brebis anglaises sans cornes avec des béliers à cornes. Dans ces exemples, évidemment c'est le mâle qui donne les parties extérieures. Columelle et Buffon ont confirmé cette manière de voir par leurs observations sur les lapins, les pigeons, les tourterelles.

Frisch affirme, de son côté, que les oiseaux métis tiennent ordinairement du père par la tête

et la queue. En effet, le métis provenant d'un mâle bouvreuil avec une femelle canari, présente, comme son père, un bec très-fort et une tête volumineuse.

La conclusion à déduire de ces diverses opinions et des exemples qui les appuient, c'est que le mâle, toutes circonstances de vigueur et d'âge se trouvant égales, possède une influence marquée sur le plumage, sur la taille, sur la forme générale et en particulier sur celle de la tête. Mais, ainsi qu'on l'a vu, cette influence n'est pas exclusive; pour l'admettre telle, il faudrait dénier toute participation à la femelle; que son influence soit moins palpable pour le cas spécial dont il est question, c'est-à-dire pour la transmission des caractères de race, qui sont des notes distinctives externes, la chose paraît probable, et comme il a été dit, une génération de plus sera nécessaire pour établir la permanence d'un type.

Si, par rapport à l'organisation physique, on est encore si peu renseigné sur le rôle dévolu au mâle dans l'acte de la génération et sur celui qui appartient à la femelle, l'obscurité devient plus grande encore, si l'on considère le côté moral, c'est-à-dire les facultés instinctives ou intellectuelles. Rappelons cependant un exemple connu de tout le monde : le mulet procède de l'union de

l'âne avec la jument, il possède la voix, les oreilles, la queue et le caractère opiniâtre de son père, il hérite de sa mère la force, la taille, le poil et la couleur. Ce fait pourrait nous faire avancer d'un pas vers la solution cherchée, à savoir que le père donne les faculté instinctives, si le bardeau, produit hybride de l'union de l'ânesse avec l'entier, ne présentait lui-même plus de ressemblance avec sa mère dont il conserve l'entêtement. D'où vient cette prépondérance de l'espèce âne sur celle du cheval ? on doit se borner à la constater ; toujours est-il que dans l'un et l'autre cas le caractère paraît avoir baissé.

Si le but désiré n'est pas atteint, on peut néanmoins de ce fait, tirer la conséquence qu'il est dangereux de vouloir améliorer une race intelligente par son croisement avec une autre moins perfectionnée ; on court le risque de faire baisser le niveau instinctif ou intellectuel de la race que l'on veut améliorer. Je crois que la chose s'est réalisée. On a beaucoup croisé dans ces derniers temps, nos petits pigeons voyageurs avec les pigeons messagers anglais ; les produits surpassent pour la force et la vigueur la race de nos pays, mais au dire presque unanime des amateurs, ils reviennent moins bien de voyages lointains, ils perdent plus vite courage et s'égarer plus facilement en

route. Il paraîtrait même qu'au lieu de gagner par l'âge, ils dégénèrent rapidement. Le pigeon voyageur belge, qui se distingue jeune, conserve ordinairement sa supériorité pendant plusieurs années, et fournit avec succès, dix à douze campagnes successives et même un plus grand nombre.

Un amateur, dont la véracité ne peut être révoquée en doute, a vu revenir de Bilbao, en Espagne, à l'âge de vingt-deux ans, l'un de ses meilleurs pigeons. Les produits croisés ont cependant un avantage : dès qu'ils ont deux ou trois ans, ils peuvent exécuter d'assez longs voyages et si le temps est favorable, ils remportent la victoire; mais s'ils doivent lutter contre un vent contraire, ils sont moins constants et renoncent à la lutte.

Lorsqu'une race de pigeons, sans être tout-à-fait supérieure, produit néanmoins de bons voyageurs, le propriétaire ferait chose sage de tâcher de l'améliorer sans recourir à des croisements incertains; mais pour beaucoup d'amateurs, il en est des pigeons comme des modes : il faut constamment des changements, l'impatience d'obtenir des succès éclatants leur fait toujours envier ce qu'ils n'ont pas.

Qu'un revers les atteigne, ils s'irritent et renoncent aux pigeons. Dans la plupart des cas, ils ne

doivent cependant s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur insuccès et s'ils veulent s'en donner la peine, ils découvriront les fautes qu'ils ont commises.

Ainsi, pour faire voir comment l'on se trompe, il suffira de citer un fait : on apprend souvent, après les luttes de l'année, que deux amateurs à qui la fortune a été favorable, réunissent les pigeons qui leur ont donné la victoire, afin de les accoupler et d'en obtenir des produits. L'idée qui les guide est certainement très-naturelle, mais on ne réfléchit pasque, pour en agir de la sorte, il faut découpler le pigeon mâle et le pigeon femelle, chacun de son côté, pour ensuite les accoupler ensemble ; il faut les priver de leur liberté, les tenir longtemps dans un espace étroit où ils ne peuvent prendre aucun exercice ; à ces conditions défavorables, ajoutez l'ennui d'être éloignés de leur colombier et il ne paraîtra pas étonnant que les fonctions viennent à languir et que les produits qui naissent de cette union forcée n'aient pas les qualités qu'on en attendait. En pareille occurrence, il serait plus utile de rechercher quels sont les parents de ces pigeons victorieux et tâcher d'en obtenir encore quelques rejetons ; il y aurait plus de chance de rencontrer ce que l'on recherche.

L'atavisme, c'est-à-dire cette tendance qu'ont

les descendants à ressembler à leur aïeul paternel ou maternel, est fréquemment observé chez les pigeons. C'est encore une ressource que les amateurs peuvent mettre à profit, lorsqu'ils veulent reproduire un type perdu ; par suite de cette tendance, la troisième génération ressemble souvent à la première, et en accouplant ensemble les produits de cette troisième génération, ils parviendront à fixer d'une manière plus durable le type qu'ils affectionnent.

Avant de terminer ce chapitre, il me reste encore à signaler une observation très-curieuse et importante au point de vue des produits. La nécessité se présente parfois pour un amateur de changer les accouplements de ses pigeons ; s'il est observateur, il aura remarqué que les pigeon-neaux, nés d'un accouplement nouveau, ne reproduisent pas les nuances et la forme de leur père nourricier, mais bien plus souvent du premier mâle de la femelle ; l'influence de ce dernier, pourra se faire sentir même sur la génération suivante, et elle sera d'autant plus manifeste que la couleur sera plus dominante, comme, par exemple, la couleur noire. Ce fait n'est pas spécial au pigeon ; je tiens de M. J. Voos, amateur très-distingué de poules et de pigeons, que cette disposition est surtout évidente chez les premières. Ainsi, en ren-

fermant dans une volière un coq et une poule, dont on veut obtenir des produits de race; on ne doit nullement espérer d'en retirer immédiatement de tels descendants, si avant d'être renfermés, la poule a reçu les approches d'un autre coq. Il faut attendre de dix-huit à vingt jours, pendant lesquels la poule aura pondu un certain nombre d'œufs, huit à dix probablement; ce délai passé, les nouveaux œufs auront été fécondés par le compagnon de captivité de la poule et donneront les produits désirés. Une expérience tout aussi concluante peut être faite avec facilité: si l'on enlève de la basse-cour une poule qui y a vécu dans la société du coq et qu'on la renferme, les premiers œufs qu'elle pondra seront féconds. On sait que les poules pondent un certain nombre d'œufs et puis se reposent quelques jours; il est probable que les œufs d'une série, quoiqu'à des degrés divers de développement, sont fécondés en même temps; ou bien que la substance prolifique du mâle séjourne dans les oviductes, y conserve ses propriétés et féconde les œufs au fur et à mesure de leur passage. Cette dernière manière de voir est plus probable, parce qu'elle est appuyée par les faits analogues, que l'on observe chez les animaux inférieurs et notamment chez les insectes.

## CHAPITRE V.

### DE LA PONTE ET DE L'INCUBATION.

Comme les mondains, les pigeons voyageurs sont très-abondants et peuvent faire de huit à neuf couvées par an. Cette grande production les affaiblit beaucoup, aussi bien le mâle que la femelle, et comme elle n'est pas le but que se proposent les amateurs, on a tenté de la limiter et de la réduire au strict nécessaire, qui consiste à réparer les pertes que les voyages occasionnent au colombier.

Il n'est pas hors de propos de rappeler, que les amateurs de pigeons voyageurs doivent surtout veiller à ce que la mue se passe dans de bonnes conditions et à ce qu'elle arrive le plus tard possible. On peut bien laisser couvrir les pigeons pendant la mue, mais ceux destinés aux concours n'élèveront pas de jeunes pendant cette période, autrement, la mue s'arrête et ne recommence plus tard, que pour se faire dans de moins bonnes conditions. On parviendra à retarder la mue, en em-

pêchant les pigeons de pondre et de couvrir trop tôt, le feu de l'amour a une durée limitée; s'il commence de bonne heure, il finit tôt, et le pigeon qui perd son ardeur commence immédiatement sa mue. Il faut donc essayer que l'amour se développe au printemps le plus tard possible; nous avons vu comment on pouvait y arriver par une distribution très-régulière et mesurée de la nourriture.

Il arrive cependant que le mois de février est d'une température très-douce et malgré tous les soins les pigeons en ressentent les effets. Il n'y a d'autre moyen dans cette circonstance que de séparer les mâles des femelles; c'est ce que font plusieurs amateurs; comme les uns ou les autres doivent être séquestrés, c'est toujours les femelles que l'on retient captives. D'abord, parce qu'en général elles voyagent moins que les mâles, et en second lieu, parce qu'elles sont moins fidèles ou plutôt le feu de l'amour s'allume si vite chez elles, qu'elles s'oublient au point de suivre un mâle dans un pigeonnier qui n'est pas le leur. C'est ce qui n'arrive pas avec les mâles; ils s'amuse à roucouler entr'eux et ne pensent pas à désertier leur domicile.

La captivité, du reste, ne sera pas de longue durée; la mi-mars arrive bientôt et on relâche les prisonnières.

Avant de leur rendre la liberté, on aura soin de disposer le colombier pour les recevoir : les cases seront remises en place et garnies de nids. C'est un moment très-amusant pour l'amateur que celui où les mâles retrouvent leurs compagnes : une animation extraordinaire règne au colombier, ce ne sont que battements d'ailes, joyeux roucoulements, interrompus seulement par les caresses les plus tendres et les plus passionnées. Chaque mâle a repris sa femelle, il la poursuit sans cesse et ne la laisse en repos que lorsqu'elle se trouve retirée dans sa case. On peut mettre alors, à leur portée, quelques poignées de menus morceaux de paille, que les mâles enlèvent rapidement et que les femelles disposent tant bien que mal dans les nids.

Au bout de sept à huit jours, les pontes commencent. Quoique nous n'ayons pas à faire l'histoire naturelle générale du pigeon, nous rappellerons cependant que la ponte du premier œuf a lieu de midi à deux heures et celle du second, le surlendemain entre quatre et six heures du soir, e'est-à-dire cinquante-deux à cinquante-quatre heures après. Deux à trois jours à l'avance, on s'aperçoit que la femelle se prépare à pondre, elle est plus calme, vole moins, se tient souvent sur le nid, ses ailes sont légèrement pendantes et laissent le croupion à découvert.

Il arrive qu'une femelle ne ponde habituellement qu'un seul œuf; le fait est rare, on l'observe plus fréquemment chez une jeune femelle à sa première ponte; mais plus tard elle se conforme à la règle.

J'aurai par la suite, à propos des maladies des pigeons, l'occasion de signaler certaines anomalies dans la ponte; on verra dans quelles circonstances une femelle pond des œufs hardés, c'est-à-dire sans coquille et ce qu'il faut faire pour obvier à ce défaut; pour le moment, si la femelle doit prendre part aux concours, on glissera dans son nid des œufs bien conformés, afin qu'elle puisse couvrir et qu'elle ne s'affaiblisse pas par une nouvelle ponte; ce qui arriverait en peu de jours, parce que les œufs sans coquille ne peuvent être couvés et se brisent sous la moindre pression. Il sera question aussi de ce cas plus grave où les viscères abdominaux enflammés empêchent la ponte, maladie que l'on désigne sous le nom d'avalure.

L'incubation commence immédiatement après la ponte du second œuf; elle est partagée, mais d'une manière très-inégale entre le mâle et la femelle; le premier couve seulement pendant trois ou quatre heures de l'après-midi; tandis que la femelle, avec une assiduité digne d'intérêt, ne quitte pas le nid pendant toute la nuit et la

plus grande partie de la matinée. Si pendant ce temps, elle éprouve le besoin de boire ou de manger, c'est à la hâte qu'elle vient ramasser quelques graines ou qu'elle se dirige vers l'abreuvoir, pour regagner son nid avec le plus vif empressement. Vers la fin de l'incubation, la femelle a beaucoup maigri ; aussi les amateurs soigneux ont-ils la précaution, si c'est un pigeon d'espoir, de mettre un peu de nourriture à sa portée.

Lorsque l'on tient à multiplier les descendants d'un bon couple de pigeons, il sera quelquefois utile de savoir si les œufs sont féconds : pour s'en assurer, on tient l'œuf entre l'indicateur et le pouce et on l'interpose entre l'œil et la lumière d'une bougie. S'il a été fécondé, on aperçoit dans l'un ou l'autre point une petite tache plus obscure que le reste ; après trois ou quatre jours d'incubation, cette tache s'est agrandie, elle est devenue le centre de quelques traits fins et déliés, qui ne sont autre chose que des vaisseaux sanguins. Vers le même temps, l'œuf commence à perdre sa transparence, la coquille devient d'un blanc mât ; cette nuance se prononce davantage au bout de cinq à six jours, et finit par acquérir une teinte légèrement grisâtre ou plombée. Au contraire, si les œufs sont clairs,

c'est-à-dire inféconds, ils conservent un certain degré de transparence, mais inégale, leur surface ne reste pas uniforme et se marque de macules blanchâtres ; en le secouant légèrement, on perçoit un bruit de liquide, ce qui ne laisse aucun doute.

On rencontre parfois des couples qui font constamment des œufs clairs ; si l'on tient à savoir duquel des deux dépend cette infécondité, il n'y a d'autre moyen que de les dépareiller ; on donnera un autre mâle à la femelle et une autre femelle au mâle ; le résultat de l'expérience ne se fera pas attendre longtemps. Il existe cependant des exemples où l'un et l'autre sexe d'un couple infécond, ont donné des produits après avoir été accouplés avec d'autres pigeons ; il existait alors chez eux une incompatibilité d'organisation dont il est difficile de se rendre compte.

Quoique le pigeon puisse vivre jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, sa fécondité se perd relativement assez tôt et ne se conserve guère que jusqu'à l'âge de douze à quinze ans. Il paraîtrait, d'après Boitard, que la femelle s'épuise moins que le mâle ; c'est possible pour les pigeons de volière, mais cette opinion, appliquée à nos pigeons voyageurs, est très-problématique ; ce qui est avéré, c'est qu'elle commence plus tôt à se reproduire, elle

est plus précoce et il arrive fréquemment qu'une femelle née au commencement de l'année, donne ses premiers œufs au mois de septembre suivant. Du reste, il est très-difficile de faire des observations sur la durée de la fécondité chez les pigeons voyageurs, on les soumet à tant d'épreuves et de fatigues, qu'ils finissent par se perdre ou qu'ils deviennent invalides. D'un autre côté, comme il s'agit, en vue des luttes futures, de produire des pigeonceaux forts et vigoureux, on préfère conserver les descendants de pigeons âgés tout au plus de six à sept ans ; ceux qui naissent de parents âgés de trois ou quatre seulement, sont réputés les meilleurs. Il peut se faire cependant que l'on aime à reproduire la race d'un pigeon déjà avancé en âge ; dans cette circonstance, on a coutume, ainsi qu'il est dit précédemment, de lui donner un jeune mâle si c'est une femelle ou *vice-versâ*.

Dans un colombier, on affectionne tel ou tel pigeon plutôt que tel autre, et on désire en multiplier la race. De jeunes amateurs, toujours impatients, enlèvent à diverses reprises les œufs du couple préféré, et obligent ainsi la femelle à des surpontes. Cette coutume, peu raisonnée, a le double inconvénient d'affaiblir de bons pigeons, et d'obtenir à la fin des produits qui laissent beau-

coup à désirer. Il faut savoir user de ménagements; tout au plus, peut-on, une seule fois pendant la bonne saison, enlever les œufs et forcer la femelle à une ponte nouvelle; on fera bien, dans ce cas, de tâcher, par une nourriture variée, qu'elle ne s'épuise pas.

Il sera question, en son lieu, des conditions dans lesquelles doit se trouver un pigeon pour prendre part aux luttes avec quelque chance de succès : la femelle qui se dispose à pondre ne peut pas, sans danger, être éloignée du colombier; il y aurait de grands inconvénients pour le mâle et pour la femelle, à être renfermés dans les loges de voyage, lorsque l'éclosion des œufs est sur le point de se faire ou qu'elle a eu lieu récemment. Mais outre ces circonstances capitales, dont je traiterai plus longuement dans un chapitre suivant, il est certaines précautions à prendre en vue de l'incubation, lorsqu'on se dispose à entraîner les voyageurs.

Pendant ces voyages peu lointains, où les pigeons ne sont absents qu'un jour ou deux, il faut, autant que faire se peut, disposer ses batteries de manière, que les deux sexes du même couple ne soient pas éloignés en même temps; l'un couve en l'absence de l'autre, et le développement du petit continue régulièrement.

Si cependant, on devait les entraîner tous deux pour les mêmes voyages, il vaudrait mieux, si l'on tient à conserver les descendants, confier les œufs à une autre couple. Quelques amateurs mettent parfois trois ou quatre œufs dans le même nid, c'est le moyen de tout perdre, car la couveuse les remue souvent, les change de place, de manière que tantôt l'un tantôt l'autre se trouve à découvert, et se refroidit; ou bien, l'éclosion d'un œuf ayant lieu, le pigeonneau se trouve écrasé entre les œufs qui restent. Il faut remarquer que dans cette substitution, la ponte doit avoir eu lieu à peu près à la même époque, une différence de 48 heures en plus ou en moins peut entraîner la perte des pigeonneaux lors de l'éclosion. On a cependant remarqué qu'une absence de vingt-quatre ou de trente heures n'entravait pas toujours le développement du petit, surtout si cette absence avait lieu au commencement ou à la fin de l'incubation.

Il est d'autres précautions à prendre lorsque les voyages deviennent plus longs, et que les pigeons restent dans les loges pendant trois ou quatre jours. Quoique l'on ait vu, après des absences pareilles, deux pigeons reprendre leur incubation, on ne peut pas espérer de voir l'éclosion; le plus souvent même, ils abandonnent leurs œufs

et le mâle ne tarde pas à pourchasser sa femelle, afin qu'elle procède à une nouvelle ponte.

Lorsque l'un des sexes est resté au colombier pendant que l'autre voyage, ordinairement il continue à couvrir assidûment pendant le premier et le second jour, mais, au troisième, la besogne lui semble trop rude, il abandonne les œufs à diverses reprises et bientôt cesse complètement d'y revenir. Cet abandon aura lieu plus tôt, si c'est une femelle et qu'elle soit courtisée par un autre mâle ; celui-ci l'aura bientôt séduite, il prendra pied dans la case de l'absent et lorsque le propriétaire légitime reparaitra, des batailles s'en suivront, batailles d'autant plus acharnées que l'absence aura été plus longue. Il faut les éviter, aussi, dès que l'on s'aperçoit que la couveuse délaisse ses œufs, mieux vaut enlever le nid et fermer la case.

On peut remettre les choses en place, à la première apparition du voyageur ; il est possible qu'il vienne couvrir et que la femelle suive son exemple. L'essai peut être infructueux, mais il ne tire pas à conséquence.

Une autre mesure, à laquelle il est bon de s'habituer, c'est d'inscrire, n'importe par quel moyen, le jour où l'incubation a commencé. Elle a pour but de rendre les substitutions d'œufs

plus certaines et surtout de faire prévoir le moment de l'éclosion; ce qui est très-important lorsqu'il s'agit de faire entreprendre un long voyage à des pigeons en train de couver. Chacun sait que l'incubation dure dix-sept jours et douze à quinze heures.

Lorsque cette inscription a été négligée, on peut encore, en examinant la surface de l'œuf, reconnaître si le pigeonneau est vivant et si l'éclosion va se faire; un jour ou deux à l'avance, la coquille, dans l'un ou l'autre point, présente un éclat, une petite voussure avec des fissures rayonnantes; elle est produite par le bec du petit, qui a poussé de dedans en dehors; par cette fente, l'air arrive au jeune pigeon, ses poumons se dilatent et l'œuf finit par se diviser en deux parties, qui se séparent pour laisser sortir le pigeonneau.

Pendant l'été de l'année 1857, remarquable par sa température élevée et la sécheresse qui en résulta, j'ai observé à diverses reprises que l'éclosion ne pouvait se faire, et que le petit périsait dans sa coque. Ce fait ne peut-être attribué qu'à la ténacité de la membrane qui entoure le blanc de l'œuf; cette membrane desséchée outre mesure, présentait une résistance qu'elle n'a pas dans les temps ordinaires. Une observation que

l'on a occasion de faire très-souvent appuie cette manière de voir : on sait que dans les fermes, les poules pondent fréquemment dans les haies, sur la terre nue ; si elles viennent à couvrir, d'ordinaire l'incubation fait éclore autant de poussins qu'il y a d'œufs ; on doit admettre que l'humidité de la terre est favorable au succès de l'éclosion ; la tranquillité de la couveuse n'est pas la seule cause de la bonne réussite, puisque dans les poulailliers, cette condition ne fait pas défaut.

Quoique les œufs du pigeon soient pondus à plus de deux jours d'intervalle, la naissance des petits est à peu près simultanée ; il paraîtrait même que le dernier œuf, éclate un peu plus tôt que le premier. La chose dépend, selon toute probabilité, de ce que le premier œuf pondu a le temps de se refroidir, vu que la femelle ne le couve pas assidûment ; tandis que le second ne subissant pas de refroidissement se trouve en avance sur le premier. Et pour emprunter un nouvel exemple à la poule, le premier œuf d'une couvée peut être pondu quinze jours avant le dernier et cependant l'éclosion de tous les poulets aura lieu en vingt-quatre heures de temps.

Du même fait, résulte cette conséquence, qu'un œuf peut-être conservé intact et propre à être

couvé après un certain nombre de jours, pourvu qu'il n'ai pas subi un commencement d'incubation. Il faut néanmoins avoir soin de le placer dans un endroit bien frais et où la température reste la même. Boitard conseille, pour arriver au même but, de disposer les œufs dans une boîte sur une couche épaisse de cendres tamisées, de les recouvrir d'une autre couche de même nature et de fermer hermétiquement la boîte. Cette remarque, quel que soit le moyen employé, peut trouver son application en maintes circonstances. On a même tenté de conserver des œufs pondus à l'arrière-saison par un couple préféré, afin de les faire éclore au printemps suivant; les œufs étaient déposés dans une cave et placés dans une boîte avec du sable très-fin; l'essai n'a pas réussi; il serait cependant utile que de nouvelles expériences fussent entreprises sous ce point de vue intéressant.

---

## CHAPITRE VI.

### DES PIGEONNEAUX.

Dans nos pays, les pigeonniers ne sont pas très-peuplés, ils renferment en moyenne de vingt à vingt-cinq couples de pigeons, peu dépassent ce nombre, beaucoup sont en dessous. Un amateur, réellement tel, soigne ses pigeons lui-même, il les surveille, il doit être au courant de tout ce qui se passe au colombier ; lorsque ses pigeons reviennent des voyages d'entraînement, il est bon qu'il sache quels sont ceux qui arrivent les premiers, lesquels supportent le mieux la fatigue. Quelques amateurs sont sous ce rapport d'une sévérité excessive, ils ne pardonnent pas à un pigeon de se laisser habituellement en retard, de déloger lorsque ses compagnons arrivent le jour de la mise en liberté ; ils mettront à la réforme le pigeon qu'un trajet peu étendu aura fatigué plus que les autres ; cependant une fois n'est pas coutume, mais si la chose se représente, le pigeon manque de vigueur ou son instinct le dirige mal ; un autre mieux doué prendra sa place. La sévérité

dans ces circonstances, est le meilleur moyen de se former un bon colombier et d'obtenir par la suite des succès marquants.

On conçoit facilement que pour faire ces observations de détail et une foule d'autres qui se présentent à chaque instant dans un colombier, il ne faut pas qu'il soit trop peuplé, autrement la mémoire n'y suffit plus, il devient impossible d'observer avec exactitude, et on finit par ne plus observer du tout; les succès ne sont alors que d'heureux hasards..

Il est de la dernière importance que l'éclosion ait lieu au temps voulu; lorsqu'elle fait défaut, les parents deviennent malades et peuvent contracter une affection grave, souvent mortelle, qu'on a désignée sous le nom de Ladre. C'est la même maladie qui se développe chez les femelles des mammifères, lorsqu'elles sont brusquement privées de leurs petits et que l'on nomme vulgairement un lait répandu. En traitant des maladies des pigeons, j'exposerai les symptômes de cette affection et nous verrons les moyens de la guérir. Il faut néanmoins faire en sorte que l'éclosion ait lieu à l'époque normale: on examinera attentivement les œufs, s'ils commencent à se fendiller, s'ils sont, comme on dit, béchés, on attendra un jour ou deux, il est bien probable que les

pigeonneaux termineront le travail. Si cependant on apercevait qu'ils ne peuvent pas se débarrasser de la coquille, on pourra tenter de les aider ; au moyen d'une pointe mousse, par exemple, une aiguille de tricot, on soulève doucement la coquille, on la fendille en divers points. L'opération réussit très-rarement si l'on veut enlever toute la coque, il est préférable d'en laisser une partie ; le secours que l'on a donné au pigeonneau peut lui suffire, il fera le reste ; à cet âge, il est si délicat que la moindre blessure le tue infailliblement.

Dans le cas où les œufs seraient gâtés ou que les pigeonceaux périraient avant d'éclorre, si les parents sont des pigeons de mérite et que prochainement ils doivent prendre part à un concours, il est indispensable de leur donner d'autres pigeonceaux à nourrir. Ce sont des circonstances très-déliçates et dont dépendent très-souvent le succès d'une campagne ; si l'on n'a pas, à un moment donné, de pigeonceaux à sa disposition, on risque fort de ne pouvoir utiliser ses bons lutteurs, et si malgré tout, on les engage dans un concours, ils ne reviendront que tardivement ou même n'arriveront pas du tout. Dans un pigeonnier bien ordonné, il y a d'ordinaire trois ou quatre couples sur lesquels on fonde de l'espoir, il faut en quelque sorte avoir des doublures

de ces couples, c'est-à-dire d'autres pigeons ne voyageant pas et plus ou moins sacrifiés à leurs compagnons plus aimés. Pour mieux expliquer cette règle, supposons qu'un couple de pigeons de mérite, destinés à prendre part aux grands voyages, vienne à pondre ; et qu'un autre couple de pigeons plus jeunes ou ne voyageant pas, ponde à peu près à la même époque ; on inscrira soigneusement les dates ; les deux couples devront avoir des petits à peu près en même temps ; si ceux du couple préféré viennent à manquer, on lui donnera à nourrir un des deux pigeonceaux de la doublure ; lorsque les voyageurs sont en route, on reprend le petit et on le replace dans son premier nid ; quitte à le déplacer de nouveau au retour de ses parents adoptifs. De cette manière, on n'a à craindre ni le développement du Ladre, ni les pontes réitérées.

Les pigeonceaux n'ont été considérés, jusqu'ici, qu'au point de vue de la santé des parents, ils ont leur importance et doivent faire l'objet d'un examen tout spécial ; c'est l'espoir de l'avenir lorsque les vieux viennent à manquer ; ils auront toutes les qualités nécessaires pour les remplacer avec avantage.

♦ On entend dire dans une foule d'occasions que celui qui n'avance pas, recule ; on pourrait en

dire autant des amateurs de pigeons ; le succès ne peut couronner que des efforts persévérants, de petites choses ont souvent de grandes conséquences : en conservant de jeunes pigeons d'une venue défectueuse, sous prétexte qu'ils se fortifieront plus tard, c'est s'exposer à voir dégénérer une bonne race, les produits qui en résulteront ne vaudront pas mieux que leurs parents. Toujours, on doit avoir en vue le progrès.

Il faut donner son attention au pigeonneau même avant sa naissance ; si la mère a donné plusieurs pontes successives et rapprochées, il est probable que les derniers œufs seront plus petits que les premiers, et les pigeonneaux qui en naîtront, participeront de cet épuisement. Les meilleures pontes sont celles du printemps, lorsqu'elles ont lieu dans de bonnes conditions.

Autant que possible, les jeunes pigeons que l'on se propose de conserver, seront l'objet d'une attention toute particulière : ils se font mieux dans un endroit un peu obscur ; si la case où ils naissent, est trop vivement éclairée, on diminue cette clarté par l'interposition d'une cloison ; ils y sont plus tranquilles et à l'abri des atteintes de jeunes mâles trop ardents, qui les piétinent sans souci de leur jeune âge. On ne doit les prendre du nid, ni les examiner, excepté pour les nettoyer et en-

lever la colombine qui les entoure ; l'humidité de cette dernière et l'odeur pénétrante qui en résulte, leur sont aussi nuisibles l'une que l'autre.

Les parents de ces jeunes pigeons réservés, ne prendront pas part au voyage, aussi longtemps qu'ils auront des petits à nourrir ; les absences réitérées porteraient un préjudice grave à leur bonne venue ; les pigeonceaux ont besoin de beaucoup de nourriture ; lorsque la faim les tourmente, ils sortent du nid, se refroidissent, ils digèrent mal et la diarrhée les épuise ; ou bien, s'ils viennent à tomber de leur case, ils peuvent se tuer du coup ou deviennent l'objet des poursuites des autres pigeons ; ceux-ci les accablent de coups de bec, dirigés surtout vers la tête et qui amènent un gonflement énorme qui les défigure complètement ; cet acharnement inexplicable va quelquefois au point de leur dénuder le crâne en entier ou même de les laisser sans vie dans quelque coin retiré.

Je n'ai pas préconisé, pour les pigeons voyageurs, cette méthode qui consiste à mettre constamment à leur disposition la nourriture dont ils ont besoin ; je préfère les distributions faites deux ou trois fois par jour ; on aura soin cependant quand les nids seront bien garnis de pigeonceaux, de faire la première distribution aussi

tôt que possible; on aura soin de placer dans la case des pigeons qui nourrissent, quelque vase renfermant de la nourriture. Le matin, surtout lorsque les nuits sont encore longues, l'estomac du jeune pigeon, doué d'une force digestive très-rapide, est complètement creux; il faut que les parents rencontrent, au point du jour, de la nourriture mise à leur portée, afin qu'ils puissent combler le vide de cet estomac criard.

Tous les pigeons ne conviennent pas également pour élever des pigeonneaux, les uns sont plus dévoués que les autres; on a fait la remarque que les races à bec très-court, se tirent ordinairement très-mal de cette besogne; celles de petite taille, où l'œsophage est par suite assez étroit, sont dans le même cas. Sous ce rapport, les grandes espèces, et en particulier les pigeons issus du croisement de nos voyageurs avec le messenger anglais, jouissent d'une réputation méritée; quelques amateurs en conservent quelques couples uniquement en vue de l'élève des pigeonneaux.

On peut produire pendant toute la bonne saison; mais les jeunes éclos après le 1<sup>er</sup> juillet ne subiront, selon toute probabilité, qu'une mue incomplète, ils conserveront jusqu'au mois de septembre de l'année suivante les grandes plumes

des ailes et de la queue ; ces plumes sont plus ternes que les autres , elles manquent de lustre, elles n'ont point toute leur longueur ; il en résulte que le pigeon, pendant un an révolu, n'a pas ses proportions régulières, il manque d'élégance, il fait tache au milieu des autres. Ce sont de petits désagréments et non des défauts ; les pigeons nés et élevés en août et septembre, réussissent quelquefois mieux que ceux du printemps ; ils sont plus robustes et de plus belle venue ; si l'on consent à prendre patience jusqu'à ce qu'ils aient subi une mue complète, ils ne seront ni moins beaux, ni moins valeureux que ceux du mois de mai.

On aime que le pigeon, trente jours après sa naissance, soit bien formé, que son plumage soit net et bien serré ; qu'il abandonne sa case, au moment d'une distribution de nourriture, pour venir ramasser quelques graines ; qu'il la regagne avec facilité, à la suite de ses parents , auxquels il vient demander le complément d'un repas que les autres plus actifs ne lui ont pas permis d'achever. On aime de le voir poursuivre d'un vol léger son père nourricier qui se dérobe à ses sollicitations, comme si ce dernier, par un admirable instinct, voulait lui montrer qu'il est temps qu'il se suffise à lui-même.

## CHAPITRE VII.

### DE LA MUE.

Malgré que les phénomènes de la vie du pigeon aient été minutieusement observés, il s'en trouve encore plusieurs dont la connaissance laisse beaucoup à désirer et sur lesquels il est indispensable d'attirer l'attention des amateurs : de ce nombre est la *mue*. Divers auteurs, et entr'autres Boitard et Corbié, ont rangé ce phénomène au nombre des maladies du pigeon. Je ne partage nullement cette manière de voir; la mue est une fonction périodique, dont l'accomplissement normal et régulier a pour première condition un état de santé parfait. Il est bien vrai que le pigeon, lorsqu'il est en pleine mue, a perdu toute ardeur; il est triste, il recherche le repos, l'isolement, il devient irascible, et lorsqu'un autre vient à l'agacer, ou même à passer près de lui, il en vient de suite aux coups d'aile. Cette espèce d'apathie rappelle la paresse qu'oc-

casionne une digestion laborieuse, avec cette différence qu'elle est de plus longue durée.

En règle générale, le pigeon ne mue qu'une seule fois par an et sa mue est complète, c'est-à-dire que toutes ses plumes se renouvellent. Il est cependant une observation qui pourrait induire en erreur : c'est que le pigeon au printemps présente une nuance un peu différente de celle qu'il avait au mois de novembre, lorsqu'il a terminé sa mue. A la première de ces époques, il paraît plus haut en couleur, ses nuances sont plus décidées, sa gorge chatoyante gagne un éclat plus vif; en hiver, son plumage paraît en entier légèrement teinté de gris. Il est possible qu'il se passe chez le pigeon un phénomène analogue à celui qu'on observe dans une foule d'oiseaux de nos pays; ainsi, les oiseleurs savent fort bien que le pinson des montagnes, sous la livrée d'hiver, a la tête et la nuque recouvertes de plumes d'un gris jaunâtre, tandis que ces mêmes parties, au printemps, sont d'un noir profond et brillant; il en est de même de la linotte, dont la couronne écarlate et le croissant pourpré de la gorge sont voilés en hiver sous des fibrilles grisâtres. Ces changements de nuances ne sont pas la suite d'une mue véritable, mais résultant de l'usure

partielle des plumes dont les extrémités sont autrement colorées que le reste.

La mue des pigeons présente plusieurs degrés et est sujette à une foule de variétés : ainsi le jeune pigeon, qui abandonne son nid au mois de février, ou bien au commencement de mars, subira une mue partielle ; les plumes de la tête et du cou tomberont dès le mois d'avril, pour être remplacées par des plumes vivement colorées ; mais à cela se borne cette mue incomplète. De même, ceux qui naîtront dans le courant des mois d'août, de septembre et d'octobre, ne subiront non plus qu'une mue partielle ; en ce sens que les grandes plumes des ailes et de la queue ne changeront pas, et pourront encore se reconnaître au mois de septembre de l'année suivante. Entre ces variétés de mue et la mue complète, normale, on imagine facilement tous les passages. Voyons maintenant comme s'effectue cette dernière.

On pourrait presque dire que le pigeon mue pendant le moitié de l'année ; en effet, dès le mois de mai, un peu plus tôt, un peu plus tard, le pigeon perd sa première plume ; la mue commence par les grands penes des ailes ou rémiges, et c'est la dixième en comptant de dehors en dedans, c'est-à-dire de l'extrémité de l'aile vers son origine

qui se détache ; environ un mois après, c'est celle qui la précède, c'est-à-dire la neuvième. Vers ce même temps, la dixième a presque repris tout son accroissement ; la neuvième est à la moitié de sa longueur, lorsque la huitième tombe à son tour ; les autres plumes se détachent successivement à des époques qui varient de huit à quinze jours ; lorsque l'aile possède encore quatre à cinq rémiges anciennes, la mue semble marcher plus vite et avec une rapidité d'autant plus grande qu'elle se porte sur des plumes plus petites. Les pennes fixées à l'humerus, celles de l'épaule ou scapulaires tombent bientôt, les couvertures des ailes suivent à peu d'intervalle. La mue devient générale. Du jour au lendemain, la tête se trouve presque complètement dépouillée, non qu'elle apparaisse nue, mais seulement recouverte de petites tiges couchées, formées par les tuyaux renfermant les plumes roulées sur elles-mêmes. La mue envahit successivement le cou, le jabot, la poitrine.

Le renouvellement de la queue se fait aussi d'une manière très-régulière ; j'omettrai à dessein de parler de ces cas exceptionnels où la queue se détache presque en entier, ou d'une manière anormale ; on ne doit considérer que le mode le plus commun et que l'on peut, par conséquent, considérer comme la règle. La queue du pigeon

voyageur se compose de douze pennes, six de chaque côté, symétriques les unes avec les autres ; la première qui se détache est la cinquième en comptant de dehors en dedans ; elle grandit et arrive aux trois quarts de sa longueur, lorsque la sixième, celle du milieu se détache ; celle-ci se montre déjà, lorsque la quatrième, puis la troisième tombent à leur tour ; la dernière à se détacher est la deuxième. La queue, de même que l'aile, est un organe du vol de haute importance ; par la chute successive et intermittente de chacune des pennes qui la composent, le pigeon n'est en aucun temps privé de l'usage qu'il en retire ; ainsi, si l'on examine la queue du pigeon vers la fin de septembre, voici ordinairement ce que l'on trouve : la rectrice médiane est renouvelée et atteint aux quatre cinquièmes de sa longueur ; celle qui la suit en dehors, ou la cinquième, est nouvelle et complète ; la quatrième mesure déjà la moitié de sa longueur ; la troisième, le tiers seulement ; la deuxième est encore une rectrice ancienne non détachée, enfin la première commence à se dégager des petites plumes qui forment les couvertures de cet organe.

Le renouvellement des plumes ne change pas, en règle générale, la couleur du plumage. Il est inutile de rappeler à cette occasion que les premières plumes, les plumes du nid, comme on les

appelle, ne possèdent aucun éclat, et sont remplacées à la première mue par des plumes plus longues, plus larges, plus vivement colorées. A côté de ce changement normal et habituel, on doit cependant signaler ce phénomène bizarre, que l'on rencontre chez quelques pigeons de couleur jaune ou rougeâtre, qui prennent à la suite de la première mue, un plumage blanc ou seulement moucheté de blanc. Des changements partiels de couleur s'observent encore chez certains mâles de couleur claire, soit grise, soit rougeâtre et qui sont marqués de traits noirs, en fines stries disposées parallèlement à la direction des barbes; après chaque mue, ces traits obscurs gagnent de l'accroissement en longueur et en largeur; de sorte qu'après cinq ou six mues successives, ces pigeons paraissent mouchetés de noir; plus tard encore, des plumes entières affectent cette nuance et il paraît probable qu'elle finirait par dominer dans un âge plus avancé. Ces traits noirs sont un bon caractère sexuel, ils apparaissent dès que les plumes commencent à se développer, de sorte qu'il est possible par ce moyen de déterminer avec certitude le sexe du pigeon, même avant sa sortie du nid.

Diverses causes peuvent entraver la mue du pigeon; c'est toujours à son préjudice; et comme

ces causes dépendent le plus souvent de l'amateur, il doit soigneusement les faire disparaître.

Des pigeons mal nourris n'auront qu'une mue défectueuse. Ainsi, si le pigeon vient à avoir des petits quand sa mue est commencée, elle s'arrête brusquement, et ne reprend son cours qu'à l'époque où les jeunes peuvent se suffire à eux-mêmes. Cet arrêt peut même se prolonger assez longtemps, pour qu'un pigeon, à mue tardive, ne renouvelle pas complètement son plumage, si les froids surviennent de bonne heure. Au printemps, il est probable qu'il reprendra la mue qu'il n'a pu achever, mais en même temps la dixième et la neuvième rémige peuvent tomber, de sorte que le pigeon muera dans deux endroits de l'aile différents ; dans de telles conditions, il est peu propre à prendre part aux grandes luttes. Cette même irrégularité, d'une mue double de l'aile, s'observe fréquemment chez les pigeons tardifs nés aux mois d'août et de septembre ; dans le courant de l'été de l'année suivante, la mue interrompue reprend son cours et une nouvelle mue commence.

Nous avons déjà vu que beaucoup d'amateurs de nos pays, ont l'habitude de ne plus donner de nourriture à leurs pigeons, dès la fin du mois d'août et pendant les mois de septembre et d'octobre, c'est-à-dire pendant la récolte des mois-

sons. Ce changement dans les habitudes du pigeon ne s'effectue pas facilement, et pendant un temps plus ou moins long, il souffre de la faim ; que l'amateur examine son colombier à cette époque, il s'apercevra bientôt que la mue s'interrompt, jusqu'à ce que le pigeon, habitué à sa vie nouvelle, ait trouvé des campagnes qui lui fournissent une nourriture suffisante.

Un fait qui appuie cette manière de voir, que le défaut de nourriture entrave la mue, c'est celui-ci : un pigeon avait été lâché au mois de juillet, au Midi de la France ; il s'égara et ne reparut au colombier que dans le courant du mois de mai de l'année suivante. Il fut constaté, que ce pigeon n'avait subi qu'une mue incomplète, les cinq grands rémiges n'avaient pas été renouvelées. Ce fait peut s'expliquer par cette observation, que le pigeon désireux de regagner son colombier se nourrissait incomplètement, ou bien se trouvait arrêté dans un pays qui ne fournissait pas à ses besoins.

On observe parfois que vers l'époque de la mue, le pigeon devient malade, il vole avec difficulté ; si sa case est élevée, il se décide difficilement à prendre son essor pour y atteindre, ou bien il cherche un moyen d'y arriver sans de grands efforts. L'amateur doit en cette occurrence, le sur-

veiller attentivement et rechercher si quelque cause n'entrave pas sa mue. S'il en était ainsi, il agira sans perdre de temps afin de décider la mue à commencer : le moyen le plus sûr est de renfermer le pigeon dans une loge, dont le fond sera recouvert de graines de foin légèrement humides ; au bout de quelques jours, on est certain que la mue va commencer, et le pigeon pourra être remis au colombier. — Cette manière d'agir est empruntée à celle des oiseleurs qui veulent forcer la mue. On sait que vers le commencement de juillet, ces derniers placent leurs oiseaux chanteurs dans l'obscurité et autant que possible dans un endroit un peu frais ; au bout de quelques jours l'oiseau cesse de chanter, et bientôt il se dépouille de son plumage ; dès le mois d'août ou de septembre, sa mue sera terminée. L'oiseau est remis au jour et comme la température est encore chaude, il ne tarde pas à reprendre de l'ardeur et à chanter. Le but de cette pratique est d'avoir des oiseaux chanteurs pour la tenderie ; en effet, lorsqu'en automne les oiseaux exécutent leurs migrations périodiques, on leur fait une chasse assidue ; les oiseaux captifs attirent ceux de leur espèce et les font, à leur insu, tomber dans le piège qui leur est préparé.

Mais s'il est facile d'accélérer la mue d'un oiseau et de décider un pigeon à subir la sienne, il n'est pas aussi facile de la retarder ; c'est cependant un résultat auquel sont arrivés de bons observateurs, et un point capital pour réussir dans les concours de pigeons. Ces concours, ainsi que chacun le sait, ont ordinairement lieu dans le courant du mois de juillet ; vers cette époque, le pigeon en est arrivé à un point déjà assez avancé de sa mue ; en général, il a encore quatre grandes plumes des ailes à renouveler, et quelquefois trois seulement. A cet instant, les couvertures des ailes vont tomber, si déjà elles n'ont commencé de le faire. On conçoit que le pigeon est peu propre à la lutte ou au moins se trouve dans des conditions plus défavorables que celui dont la mue est plus tardive, c'est-à-dire, chez lequel, les couvertures des ailes sont fermes, et dont les ailes sont encore armées de cinq à six rémiges. On a remarqué que le pigeon souffrait d'autant plus que sa mue se rapprochait du bord externe de l'aile, et lorsqu'il perd la dernière ou même l'avant-dernière plume, il vole avec difficulté ; il est probable, même qu'il ne pourrait soutenir longtemps son vol ; c'est en quelque sorte un moment critique, et tous les amateurs savent que c'est une époque dangereuse pour

voir survenir des maladies, et notamment l'arthrite, appelée vulgairement maladie des ailes.

Comme conséquence, on a tâché de retarder la mue du pigeon et il en est résulté un double avantage : d'abord ses ailes sont en bon état pour lutter contre les vents et soutenir le vol, et en second lieu, il conserve plus d'ardeur, car à mesure que la mue s'avance, le pigeon perd son feu. Mais pour arriver à retarder la mue, il faut des soins attentifs et très-assidus; d'anciens colombiphiles, très-expérimentés d'ailleurs, n'ont jamais pu y parvenir, faute d'attention et de persévérance. Le point essentiel est d'empêcher le pigeon de ressentir trop tôt les influences du printemps. Certains amateurs, par un mauvais système de nourriture, ont des pigeons qui couvent toute l'année; d'autres, pressés d'avoir de nouveaux produits, ou de posséder des pigeons de l'année plus avancés que ceux de leurs concurrents, laissent couver dès le mois de janvier. Il arrive nécessairement que les bons voyageurs, que les pigeons sur lesquels ils comptent pour réussir dans les concours, ont commencé trop tôt à faire l'amour; dès la fin de juin, ils ne tarderont pas à baisser, et la mue les dépouillera de leurs moyens de lutte. On doit donc, autant que possible, modérer l'ardeur naturelle du pigeon, en re-

tarder la manifestation hâtive. J'ai déjà indiqué qu'on arrive à ce résultat en diminuant la nourriture, en donnant seulement le strict nécessaire. Mais remarquons bien que le but ne sera pas atteint dès la première année, il faut continuer les mêmes soins pendant trois ou quatre ans; les pigeons en prendront l'habitude et cesseront de faire l'amour pendant la saison froide.

De l'avis des amateurs les plus expérimentés, on peut donner carrière au pigeon du 15 au 20 mars. Passé cette époque, il est difficile de les contenir plus longtemps, et on aurait le désagrément de voir les femelles déposer leurs œufs sur le plancher du colombier, de les abandonner pour aller pondre ailleurs, ce qui est très-désavantageux. Par ce procédé, le pigeon perdra sa première plume, c'est-à-dire la dixième de l'aile, vers le mois de mai seulement, la neuvième au commencement de juin, la huitième vers le 20 et ainsi de suite; de sorte que, à l'époque des grands concours, il aura encore au moins cinq grandes plumes à l'aile, quelquefois six ou davantage. C'est le résultat auquel on désirait atteindre.

Il en est si bien de la sorte, que dans un colombier, il arrive fréquemment qu'un mâle n'a pas trouvé de compagne libre d'engagements, il est resté forcément célibataire; ses passions

n'ayant pu être satisfaites, ont conservé toute leur vigueur ; il n'est pas du tout disposé à déposer sa livrée d'été et à commencer sa mue. On a observé de ces pigeons condamnés au célibat, avoir seulement perdu une ou deux rémiges, de sorte qu'ils étaient, toutes choses égales d'ailleurs, dans les meilleures conditions pour prendre part aux luttes.

On pourrait objecter, qu'il serait très-facile d'avoir des pigeons célibataires. C'est vrai, la chose a été tentée, mais elle n'est pas si aisée qu'on le pense : d'abord, pour les femelles, l'expérience serait impossible ; elles paraissent plus ardentes que les mâles, et semblent pouvoir moins se passer de leur société ; si elles ne trouvent pas au colombier ce qu'elles désirent, il y a grand danger qu'elles n'aillent au voisinage et ne désertent complètement. Quant aux mâles, ils tiennent plus à leur domicile, et un amateur peut facilement conserver cinq ou six mâles non accouplés, sans crainte de les voir partir ; mais d'un autre côté, celui qui possède un bon pigeon, aime d'en perpétuer l'espèce, et par conséquent, il doit lui donner une compagne. Le mieux est de suivre la règle qui a été développée ; mais il faut bien en être persuadé, on n'amènera le résultat désiré, qu'après plusieurs années de soins assidus.

## CHAPITRE VIII.

### MALADIES DES PIGEONS.

Il est admis et reconnu que tous les animaux réduits en domesticité sont sujets à un plus grand nombre de maladies que ceux qui vivent à l'état sauvage ; et quoique nos pigeons jouissent d'une demi-liberté, quoique l'on n'épargne aucun soin, que l'on ne recule devant aucune dépense pour les conserver sains et vigoureux, la liste de leurs maladies est encore bien longue. Plusieurs états morbides peuvent les atteindre sans qu'il y ait de notre faute, mais souvent nous péchons par excès de zèle ou par défaut de prudence.

C'est le moment de rappeler que, pour conserver son colombier en bon état, il faut le surveiller attentivement pendant toute l'année, et ne pas suivre l'exemple de ces prétendus amateurs qui, pendant la saison des concours, ne savent qu'imaginer d'absurde et de ridicule pour forcer leurs pigeons ; tandis que ce moment passé, ils les né-

gligent en tous points ; doit-on s'étonner de voir, dans de telles conditions, des maladies porter leurs ravages dans un colombier et anéantir toute chance de réussite. L'assiduité et la persévérance seules peuvent être couronnées de succès.

Les maladies des pigeons sont peu connues et les remèdes à leur opposer le sont moins encore ; néanmoins j'exposerai le mieux possible ce qui a été observé ou ce que j'ai appris de bons observateurs. La méthode à suivre est toute tracée ; on verra d'abord, les maladies des organes digestifs, respiratoires, génitaux, puis celles du système cutané, enfin quelques maladies générales qui envahissent les divers systèmes de l'organisme des pigeons.

### *I. Maladies des organes digestifs.*

1° *Indigestion.* Il y a deux espèces d'indigestion : l'une résultant de la qualité, l'autre de la quantité des aliments ingérés.

Il arrive fréquemment que le pigeon avale des substances nuisibles, et cela se remarque surtout au mois d'août lorsque les amateurs le forcent à chercher sa nourriture à la campagne. Il se débarrasse facilement de ces substances pernicieuses, parce que le pigeon, par sa manière de

nourrir ses petits, vomit avec la plus grande facilité. Cette indigestion n'entraîne pas d'accident, à moins que les substances ne soient vénéneuses, comme la chose se présente assez souvent au printemps lorsque les grains destinés à être semés, ont été traités par des préparations insecticides.

L'indigestion qui résulte de la quantité des alimens contenus dans le jabot, est beaucoup plus dangereuse et le plus souvent mortelle, si l'on n'y porte remède. Elle résulte d'ordinaire de ce que le pigeon, après une abstinence prolongée, peut manger autant qu'il veut; il absorbe alors une telle quantité de grains que le jabot s'en trouve fortement distendu; les sucs gastriques ne suffisent pas à la ramollir et à la digérer; la gêne augmente par le gonflement des graines, la distension est portée au plus haut degré et paralyse les muscles du jabot; le pigeon ne peut vomir, il est même le plus souvent impossible de faire remonter les alimens par la pression du doigt; dans la plupart des cas, l'oiseau ne peut être soulagé que par une opération. Cette dernière consiste à fendre la peau et la muqueuse du jabot, dans un point plus rapproché de la partie supérieure que de l'inférieure; on extrait aussi bien que possible les alimens et on ferme

l'ouverture au moyen d'un aiguille et d'un fil de soie; il faut avoir soin, pour exécuter cette suture, de piquer de dedans en dehors, de la muqueuse vers la peau; par cette précaution la guérison est plus rapide, des plumes ne se trouvent pas prises entre les bords de la plaie, ce qui empêcherait la cicatrisation. On a vu que l'incision, faite au moyen de bons ciseaux aigus ou d'un bistouri, devait se trouver sur la partie supérieure du jabot, c'est dans le but d'éviter l'écoulement de l'eau par la plaie, lorsque le pigeon viendra à boire.

2° *La ladre*. On sait que pendant les quatre à cinq premiers jours qui suivent l'éclosion, les pigeonneaux reçoivent de leurs parents une espèce de bouillie jaunâtre. En effet, avant l'éclosion des œufs, les follicules muqueux qui tapissent la face interne du jabot, se gonflent, deviennent turgescents et secrètent en abondance ce liquide qui va former la première nourriture des pigeonneaux. Lorsque par quelque cause, les parents ne peuvent pas nourrir leurs petits, cette sécrétion n'est pas utilisée et séjourne dans le jabot; elle s'y accumule, se condense et finit par se durcir au point qu'on peut la percevoir par le toucher. On comprend facilement que ce produit concret empêche la macération, la digestion

des graines que le pigeon prend par la suite, les sucs gastriques ne sont pas excrétés et le pigeon devient malade; c'est une espèce de lait répandu. Il reste immobile, sa gorge est gonflée, comme s'il avait fait un repas copieux, ses plumes se hérissent, il ne mange plus et finit par périr. Les auteurs disent, que dans le cours de cette maladie, il se développe sur toute la peau une éruption analogue à la gale et appelée *ladre*, ou bien cette éruption n'a lieu que partiellement, et il se forme intérieurement des dépôts qui amènent le dépérissement du pigeon. Je n'ai jamais observé cette éruption, mais souvent j'ai constaté ces dépôts fort bien décrits par Boitard et Corbié. Je ne doute pas qu'ils ne puissent se former dans le cours de cette maladie, l'analogie avec ce qui se passe chez d'autres animaux, dans de semblables conditions, le prouve suffisamment; cependant ces dépôts sont bien plus fréquents dans une autre affection que je qualifierai d'*arthrite*, et nous verrons à l'occasion de cette dernière comment et dans quelles circonstances ils se développent. Quoiqu'il en soit, il est parfaitement reconnu que le pigeon devient malade, et est sujet à périr, lorsqu'il ne peut pas nourrir ses petits et ceci est surtout vrai pour la femelle.

C'est une maladie à laquelle sont bien plus ex-

posés les pigeons voyageurs que les pigeons de volière, précisément à cause de leur destination. En effet, lorsque l'on expédie des pigeons au loin et qu'ils doivent séjourner deux ou trois jours dans les loges, les œufs n'étant plus couvés, les petits, à moins de circonstances tout-à-fait exceptionnelles, doivent périr dans leur coquille ; par conséquent, les parents ne pourront se débarrasser de la bouillie que vont sécréter les follicules du jabot, lorsque le jour de l'éclosion arrivera ; la ladre en sera la suite probable. Combien de bons pigeons s'égarer en route, ou ne peuvent fournir le trajet qu'on exige d'eux, par cette seule cause que l'amateur les a expédiés dans de mauvaises conditions et principalement dans les jours qui précèdent ou suivent l'éclosion de leurs œufs.

Cette affection provenant, dans la majorité des cas, de la faute du propriétaire, il est plus facile de la prévenir que de la guérir. J'ai déjà recommandé à l'amateur de s'habituer à inscrire la date de la ponte, de manière à connaître, à jour fixe, le moment de l'éclosion. La veille de ce jour, on examinera les œufs, avec précaution ; si les jeunes sont formés et vivants la coquille de l'œuf commencera à se fendiller, et dans ce cas on doit laisser faire la nature. Si, au contraire, l'amateur n'aperçoit pas de ces fissures, si, en secouant

l'œuf, on reconnaît qu'il renferme un liquide, les jeunes ne se sont pas formés, il faut pourvoir à ce que les parents ne deviennent malades, et leur donner un nourrisson étranger. On choisira celui-ci le plus jeune possible, et on l'insinuera tout doucement près des œufs, à la tombée de la nuit, lorsque la femelle sera occupée à couvrir. En suivant rigoureusement ces diverses indications, il y a toute probabilité que les parents adopteront le nourrisson. On laissera les œufs, d'abord pour ne pas trop déranger la couveuse et, en second lieu, pour lui donner le moins possible l'idée d'un changement; vingt-quatre ou quarante-huit heures après, on doit les enlever.

Il peut se faire que l'on n'ait pas de pigeonneau disponible, ou bien que les vieux ne veulent pas l'adopter, ou enfin qu'ils cessent de couvrir, parce que le temps de l'éclosion est passé. Il est prudent d'enlever mâle et femelle du colombier et de les renfermer dans une loge. Pendant vingt-quatre heures, on ne leur donnera aucune nourriture, seulement de l'eau fraîche; le lendemain on peut relâcher le mâle au colombier, s'il paraît bien portant, et retenir encore la femelle pendant un jour, lui donner seulement quelques grains de froment. Si elle ne paraît pas indisposée après deux ou trois jours de captivité, on la rend à son

compagnon. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si elle a perdu sa gaité, si elle néglige la nourriture, c'est un indice qu'elle est atteinte du mal. Il est encore temps d'enrayer la maladie : il faut priver la malade de toute nourriture et la purger, soit avec un peu d'huile d'olive, soit en lui donnant deux ou trois pilules de poudre de rhubarbe. Comme ces pilules sont très-commodes, qu'on les fait avaler facilement aux pigeons et qu'on peut les leur donner sans crainte, on doit toujours en avoir sous la main ; voici leur composition : on râpe un morceau de racine de rhubarbe, on mêle cette poudre avec de la mie de pain et de l'eau gommeuse ; on pétrit le tout pour en faire une pâte homogène, ensuite on en fait des pilules grosses comme des pois, et on les dessèche afin de pouvoir les conserver. Si ces moyens échouent, que le pigeon reste triste, il faut palper son jabot ; si l'on perçoit des grumeaux durcis, des alimens indigérés, il reste une ressource, c'est de faire l'opération dont il a été parlé à propos de l'indigestion. Lorsqu'on aura bien vidé et nettoyé le jabot, il sera bon de laver la muqueuse, avec une légère solution d'alun afin de diminuer la congestion et l'inflammation dont les cryptes sécréteurs sont le siège.

3<sup>o</sup> *Muguet jaune*. Quoique cette dénomination

soit nouvelle, le mal qu'elle désigne n'est pas nouveau; il a été décrit par divers auteurs qui se sont occupés des maladies des pigeons, des gallinacés, des oiseaux de volière; il est désigné sous le nom de chancre. Mais cette dénomination me paraît devoir être changée; d'abord parce qu'elle est impropre, et en second lieu parce qu'elle a été appliquée à tant d'états morbides divers, aussi bien en pathologie végétale qu'en pathologie humaine et animale, qu'on ne sait plus bien le sens qu'on doit attacher à ce mot, ou plutôt le sens qu'on y attache généralement emporte l'idée d'un mal spécifique, d'une lésion de mauvaise nature. En parlant des pigeons, il est impossible de conserver cette signification au mot chancre; il est donc impropre en ornithologie et la désignation de muguet jaune, tout en indiquant le symptôme le plus frappant de la maladie, donne déjà une idée de l'état morbide qui précède son apparition.

En effet, arrivée à un certain degré, l'affection se caractérise par le développement sur la muqueuse du bec et de l'œsophage, de productions jaunâtres; isolées d'abord, elles grandissent rapidement, se touchent par leurs bords et finissent par faire saillie de chaque côté, à la commissure du bec. En même temps le pigeon bave, une sanie

fétide, filante, colorée par de petits flocons jaunâtres, lui découle constamment du bec, et souille les plumes de la gorge, Si l'on ouvre le bec, aussi loin que l'œil pénètre, l'œsophage est tapissé de ces productions; elles existent dans le jabot et plus ou moins loin dans les intestins; elles sont parfois si abondantes, qu'elles se détachent et forment, en parcourant les intestins de petites boules arrondies plus ou moins durcies et qui sont rejetées avec les excréments. On conçoit facilement que dans un tel état, le pigeon ne résiste pas longtemps; la digestion est suspendue, le mal augmente avec la faiblesse et l'oiseau ne tarde pas à périr.

Le signe caractéristique de la maladie, cette sorte de végétation jaune, n'est pas toujours visible; elle peut se développer à l'intérieur et entraîner la mort du pigeon très-rapidement sans qu'elle ait eu le temps de faire son apparition à l'intérieur du bec.

Les auteurs regardent cette maladie comme contagieuse et Boitard et Corbié lui assignent comme cause une mue incomplète ou une fausse mue.

Ces deux assertions paraissent contestables. Quant à la dernière, c'est-à-dire la cause prétendue du muguet jaune, la mue incomplète et la

fausse mue me semblent plutôt un résultat de la maladie; car si le mal est de lui-même assez pernicieux pour entraîner la mort de l'oiseau, il est naturel que toutes les fonctions et entr'autres la mue, soient entravées et suspendues. Que le développement de la maladie soit plus fréquent à l'époque de la mue, cela s'explique encore par l'état de débilité où se trouve alors le pigeon. La cause positive du muguet jaune n'est pas facile à reconnaître; je suis très-porté à le considérer comme le résultat de mauvaises conditions hygiéniques et en particulier d'une nourriture vicieuse, parce que la maladie est rare dans les colombiers bien tenus, où le sel ne manque jamais, où une nourriture variée est donnée avec mesure et régularité.

En assignant cette cause au muguet, on ne sera pas étonné de le voir se développer simultanément sur plusieurs individus et en peu de temps envahir tout un colombier; en effet, si le mal résulte d'une mauvaise nourriture, tous les pigeons étant soumis au même régime, devront plus ou moins en ressentir les effets délétères; c'est ce qui arrive ordinairement. Bien plus, des parents affectés de muguet, le communiquent en peu de jours à leurs nourrissons. Ces faits bien constatés portent naturellement à croire que la maladie est con-

tagieuse, cependant la preuve n'est pas évidente; pour lui donner ce caractère de certitude, il faudrait qu'un pigeon atteint de muguet, transporté dans un autre colombier, dont les habitants fussent bien sains, communiquât la maladie à ses nouveaux compagnons. Cette expérience si facile à tenter, n'a pas encore été faite.

Quoiqu'il en soit de la cause et de la contagion du muguet jaune, voyons ce qu'on doit faire pour le guérir.

Lorsque les productions jaunâtres se montrent dans le bec et le pharynx, il faut les enlever au moyen d'une petite tige en bois recouverte d'un linge, et passer sur toutes les parties un pinceau imbibé de vinaigre très-fort ou d'une solution d'alun, ou bien encore d'une faible solution de nitrate d'argent. Pour les parties inaccessibles à l'œil, comme l'œsophage, il faut prendre une plume de l'aile ou de la queue, la tremper dans l'une ou l'autre solution et la plonger hardiment dans l'œsophage en lui imprimant un mouvement de rotation. En répétant la même opération tous les jours, les productions cesseront de paraître. Malheureusement dans la majorité des cas, le mal est plus profond et ne peut être atteint par ce procédé. Il sera utile de purger les pigeons, soit en leur administrant à chacun deux ou trois pilu-

les de rhubarbe, soit en dissolvant une cuillerée à café de sel anglais dans un litre d'eau qu'on versera dans leur abreuvoir ; au bout de trois ou quatre heures tous les pigeons auront bu et on peut leur rendre de l'eau pure. Cette légère purgation sera reprise le surlendemain. Comme nourriture, on leur donnera la moitié de leur ration habituelle d'une bonne qualité de vesces et quelques poignées de graines de navette. S'ils ont manqué de sel ordinaire, on s'empressera d'en mettre à leur portée ; un peu de verdure, fraîche et hachée menu, comme du mouron, de l'ortie, de la salade et surtout de l'oseille, complètera le traitement.

Si deux ou trois pigeons seulement se trouvaient malades, il serait bon de les enlever du pigeonnier et de leur faire subir à part le traitement indiqué. Cependant par prudence on prendra quelques précautions vis-à-vis des autres et on recherchera la cause qui a pu développer la maladie.

*4° Dévoiement.* Cette affection s'observe assez souvent dans les colombiers ; les pigeonceaux en sont plus fréquemment atteints que les vieux pigeons, et ils y succombent ou bien restent longtemps chétifs. Elle est le plus souvent amenée par une mauvaise nourriture, comme des vesces humides ou moisies ; quelquefois par un change-

ment brusque de régime ; ainsi le grain nouveau que vont chercher les pigeons à la campagne lors de la récolte du mois d'août, la développe presque toujours ; mais il cesse promptement par l'habitude. S'il dépendait d'une nourriture de qualité inférieure, il faudrait en changer. La maladie peut résister malgré le changement : dans ce cas, il faut essayer de faire manger de l'orge à ses pigeons ; quelques amateurs se sont bien trouvés de l'usage momentané du riz. Enfin le dévoie-ment peut résulter de l'humidité du colombier, chose à laquelle il est facile de remédier.

5° *Vers intestinaux*. Il est bien positif que les pigeons nourrissent des parasites et peut-être de diverses espèces. Boitard et Corbié, dans leur belle monographie, disent que les vers qui attaquent les pigeons ont à peu près un pouce et demi de longueur, un quart de ligne d'épaisseur, le corps cylindrique, finissant en pointe par les deux bouts, d'un blanc livide ; qu'ils sont réunis en paquet, plus ou moins gros, dans le rectum, près de l'orifice de l'anus. Cette espèce de parasite est inconnue chez nous, mais on en voit une autre, qui mesure plusieurs mètres de longueur et qui présente de l'analogie avec les tœnia. Les occasions d'observer ces parasites sont très-rares ; nous engageons les amateurs à en profiter

lorsqu'elles se présentent, et nous serions charmé d'obtenir des renseignements à ce sujet.

## II. *Maladies des organes respiratoires.*

6° *Toux.* La toux n'est qu'un indice d'un état accidentel passager ou le symptôme d'une maladie plus profonde. Ainsi, dans le premier cas, la toux ressemble à un éternuement réitéré et arrive lorsque le pigeon a respiré de la fumée, une odeur piquante, ou bien encore si quelque corps étranger a pénétré dans la glotte; dans un cas à ma connaissance, la toux était occasionnée par une barbe de froment qui s'était engagée dans l'ouverture postérieure des fosses nasales. Lorsqu'un pigeon commence à tousser, il faut examiner les narines, aussi bien à l'extérieur que dans l'intérieur du bec. Lorsque la toux est le symptôme d'une maladie plus profonde, elle dure beaucoup plus longtemps, elle est accompagnée d'autres signes, comme le râlement, les palpitations; le pigeon ne peut soutenir longtemps son vol et lorsqu'il rentre au colombier, il arrive pour ainsi dire hors d'haleine. On ne connaît pas, du reste, la maladie qui occasionne la toux, mais le plus souvent le pigeon se trouve hors de service pour les concours et se guérit difficilement.

**7<sup>e</sup> Râlement.** On dit que le pigeon râle, lorsque l'on entend à chacune de ses aspirations une espèce de craquement intérieur ; ce bruit est occasionné par le passage de l'air au travers de mucosités accumulées soit dans la glotte, soit dans la trachée-artère. En même temps que le pigeon râle, il est oppressé, c'est-à-dire que la respiration est accélérée, et afin que le passage de l'air soit plus facile, il entr'ouvre ordinairement le bec. On serait tenté de voir dans ce râlement l'indice d'un état catarrhal des voies respiratoires, ou plutôt la suite d'un état analogue, car il est le plus souvent chronique et il est rare que l'oiseau s'en guérisse parfaitement. Cependant si l'on attachait beaucoup de prix au pigeon affecté de râle, on pourrait essayer de le guérir en lui donnant des boissons légèrement stimulantes, comme les infusions de tilleul, de véronique, d'hyssope, et de temps à autre deux ou trois pilules de rhubarbe.

**8<sup>e</sup> Asthme.** L'asthme est caractérisé par une respiration courte et précipitée ; comme le râlement est accompagné d'une respiration semblable, on confond presque toujours les deux maladies, cependant l'asthme peut exister sans râlement, ce qui indique une affection de nature différente. L'asthme n'est pas ordinairement continu, lorsque le pigeon est en repos, sa respiration paraît nor-

male, mais s'il est effrayé, ou s'il a volé, ce qu'il ne fait pas ordinairement volontiers, la maladie reparait avec une intensité plus ou moins grande. Les observateurs pensent que l'asthme résulte le plus souvent d'une frayeur: l'entrée d'un chat dans le colombier, la poursuite de l'épervier, peuvent rendre un pigeon asthmatique. Il peut encore être la conséquence d'un épuisement, comme celui qui résulte de ce qu'un pigeon a nourri un trop grand nombre de pigeonneaux; lorsqu'un pigeon vient de dégorger de la nourriture à l'un de ses petits, surtout si ce dernier est déjà d'une certaine taille, on remarque qu'il est fatigué, il s'éloigne de son nourrisson pour reprendre haleine; du reste, il est hors de doute que la regurgitation ne se fait pas sans de pénibles efforts; outre la fatigue musculaire qui en est la suite, ces efforts portent spécialement leur action sur les poumons et l'on conçoit bien que cette fonction trop souvent répétée, puisse finir par développer l'asthme.

Comme conséquence immédiate de cette observation, les amateurs ont l'habitude de ne jamais laisser nourrir qu'un seul jeune par les pigeons qui doivent exécuter de longs voyages. On peut même ajouter qu'il serait prudent d'enlever le nourrisson dès qu'il quitte le nid et qu'il peut se suffire à lui-même, surtout si l'on ne tient pas à

le conserver ; parce qu'à ce moment la femelle est ordinairement occupée à couvrir et le mâle seul est chargé du soin de nourrir les petits.

Quant au traitement de l'asthme, il faut d'abord rechercher quelle cause a pu le développer ; s'il provient d'épuisement, on devra supprimer toute nourriture échauffante, tâcher de faire prendre au pigeon du biscuit trempé dans du lait, de temps à autre un peu de verdure ; on lui donnera une nourriture de bonne qualité. Plus tard s'il vient à avoir des jeunes, on ne lui en laissera qu'un seul, qu'on pourra même supprimer après dix à douze jours, lorsqu'on n'aura plus à craindre le développement de la ladre.

L'asthme qui a été occasionné par une frayeur, et celui qui résulte de la vieillesse, doivent être abandonnés aux efforts de la nature ; le premier pourra disparaître avec le temps, le dernier est incurable.

9° *Pneumatose*. Ce n'est pas à proprement parler une maladie, mais plutôt un état morbide accidentel, qui se développe chez le pigeon après de grandes fatigues. On sait que chez les oiseaux en général, et surtout chez ceux dont le vol est puissant, les os sont creux et ne renferment pas de moëlle ; les cavités des os sont tapissées par de grandes cellules ou poches remplies d'air ; cet air se

renouvelle et se trouve en communication directe avec celui qui pénètre incessamment dans les poumons. Outre ces cellules des os, il y en a d'autres sous la peau, d'autres encore qui s'insinuent entre les organes.

Dans le pneumatose, le corps des pigeons est gonflé dans son entier, et ce gonflement se montre particulièrement sur les flancs et sur la poitrine. En écartant les plumes, la peau paraît soulevée et détachée des chairs ; elle est élastique et en déprimant une partie, une autre se gonfle. Cette bouffissure disparaît rapidement par l'effet de quelques piqures d'épingle, qui permettent à l'air de s'échapper et qui ne sont pas accompagnées d'hémorrhagies. La distension de la peau est parfois portée au point, que l'air sort des piqûres avec un sifflement très-distinct.

L'explication de ce phénomène nous paraît assez naturelle au moyen des cellules aériennes dont nous avons parlé plus haut. Le pigeon qui vole à tire d'ailes soit pour s'échapper à l'oiseau de proie soit pour regagner son colombier, gonfle instinctivement ses poumons d'air, afin de donner plus de puissance aux efforts qu'il exécute. Cet air condensé se répand dans les cellules aériennes ; l'état de surexcitation où se trouve l'oiseau amène une congestion sanguine vers les organes périphéri-

ques, en même temps la chaleur interne augmente et l'air se dilate. Dans ces conditions, les communications de l'air des cellules avec celles des poumons peuvent être plus ou moins obstruées et l'air se trouver emprisonné. Il gonfle d'une manière permanente les cellules aériennes, il s'insinue sous la peau qu'il distend outre mesure. Cet accident pourrait, selon toute probabilité, se guérir seul, mais le remède à employer est si inoffensif, qu'il ne faut pas tarder de soulager le pigeon.

### III. *Maladies des organes génitaux.*

10. *Avalure.* Le terme dérive de l'ancien mot *avaler*, aller *en aval*, aller en descendant, et la maladie, dont il est question a reçu la désignation d'*avalure*, par suite de cette idée des anciens amateurs d'oiseaux de volière, de pigeons ou de gallinacés, qui supposaient que le gésier de l'oiseau était descendu et refoulait les intestins en arrière. En effet, la maladie est caractérisée par le gonflement et la saillie de l'abdomen, et le toucher y fait reconnaître une tumeur dure de la grosseur d'un œuf.

On a surtout observé cette affection chez les femelles, parce que, lorsqu'elles en sont atteintes,

tes, elles cessent de pondre. Mais la même maladie se montre bien plus fréquemment chez les jeunes encore au nid ; elle se développe chez eux avec des caractères plus marqués à cause de l'absence de plumes : le ventre est énormément gonflé ; la peau est chaude, luisante, les veines sont distendues et remplies de sang, les intestins tuméfiés repoussent les poumons, la respiration est difficile, précipitée ; la diarrhée qui a précédé ces symptômes locaux, augmente, les excréments se collent, se dessèchent au pourtour de l'anus, et bientôt en ferment l'ouverture. L'oiseau ne tarde pas à périr.

L'avalure qui affecte les femelles serait-elle différente de celle des pigeonneaux ? Ce n'est pas probable et l'on conçoit fort bien qu'une femelle déjà malade ne puisse pas pondre. Il en résulte, ainsi que le savent tous les amateurs, que le mâle la poursuit sans relâche, ne lui accorde aucun moment de répit ; elle ne peut se nourrir, par suite la maladie fait de rapides progrès et le pigeon y succombe.

Boitard et Corbié pensent qu'un mâle trop ardent peut développer l'avalure chez une femelle. Je serai plus porté à croire qu'une femelle, qui dans sa jeunesse a été atteinte, à un certain degré, d'avalure, pourra une seconde fois engendrer

cette maladie, si par quelque cause, elle se trouve exposée à des pontes successives et rapprochées.

On a vu qu'une femelle avalée ne pouvait pas pondre ; en effet, les viscères abdominaux sont gonflés, enflammés, ils exercent une pression sur les oviductes et ne permettent pas le passage de l'œuf ; eu supposant toutefois que l'organisme du pigeon n'ait pas été assez profondément atteint pour empêcher sa formation. Ainsi, il peut arriver que l'œuf se forme, qu'il se revête de sa coquille, mais il ne peut franchir ; dans ce cas, l'amateur peut aider la nature ; il est bon de lubrifier les parties où l'œuf doit passer avec un peu d'huile d'olive, et puis de presser légèrement sur l'œuf d'avant en arrière, sans trop se hâter.

Si la coquille est bien constituée, l'œuf sortira avec facilité, mais si elle est trop mince et qu'elle se brise dans l'oviducte, l'opération est manquée et l'insuccès entraînera probablement la mort de l'oiseau.

Quand on est parvenu à extraire l'œuf, il ne faut pas exposer le pigeon à une nouvelle ponte, il sera prudent de le séparer de son mâle. On attendra que l'avalure soit dissipée sous l'influence d'un régime doux, composé de vesces, de pois, de

quelque verdure et d'eau fraîche, rendue de temps en temps légèrement laxative par l'addition de quelques cristaux de sulfate de soude.

11° *La Harde*. On dit qu'un œuf est hardé lorsqu'il n'est pas revêtu de coquille dure, solide, cassante, mais d'une enveloppe membraneuse, parcheminée, à surface plus ou moins recouverte de granulations calcaires. Il y a des femelles qui n'en pondent pas d'autres ; il existe, dans ce cas, chez elles un vice de conformation des organes génitaux, et spécialement de cette partie de l'oviducte qui sécrète la substance calcaire qui doit former la coquille de l'œuf. Ce vice est ordinairement incurable ; cependant si l'on tient beaucoup à la femelle affectée de harde, on peut essayer de la guérir, en plaçant à sa portée un vase contenant du gros sable, du sel, et des fragments d'écaillés d'œufs.

C'est un essai que l'on doit tenter avant de la mettre à la réforme et d'autant plus qu'une femelle peut être accidentellement affectée de harde. Le cas se présente, par exemple, lorsqu'elle est épuisée par plusieurs pontes successives et rapprochées, ou par quelque autre maladie ; dans ces conditions le remède est facile à trouver : c'est de séparer cette femelle et de lui donner le temps de se refaire. Mais on trouve quelquefois des œufs hardés, et cependant la femelle qui les a

pondus ne paraît pas malade ; en recherchant la cause, on trouvera ordinairement qu'un élément de nutrition lui a fait défaut, comme le gravier, le sel ou les écailles d'œufs ; la chose arrive plus souvent chez les femelles privées de leur liberté, parce que celles qui sont libres savent très-bien chercher à la campagne ce qui leur convient. Ceci me rappelle un fait qui parle en faveur de l'instinct et de la mémoire du pigeon : Un amateur avait donné à l'un de ses amis une femelle ; elle paraissait se plaire dans sa nouvelle demeure et ne reparaissait à son ancien domicile qu'à certaines époques : l'amateur observa que lorsque la femelle revenait, c'était uniquement pour rendre visite au vase où il déposait son menu gravier mélangé de sel et d'écailles d'œufs. Informations prises, il fut établi que ces réapparitions coïncidaient avec les pontes, et que cette femelle venait chercher à son ancien domicile ce qu'elle ne trouvait pas dans le nouveau.

#### *IV. Affection du système nerveux.*

12° *Torticolis*. Boitard et Corbié regardent cette maladie comme héréditaire et lui assignent pour cause une très-grande faiblesse dans la vue ; parce que dans le fait, disent-ils, les pigeons

affectés de torticolis ont les yeux d'une couleur rose et transparente.

C'est probablement parce que le torticolis est une maladie héréditaire, que nous avons si rarement l'occasion de l'observer dans nos pays. Les amateurs, en vue des concours, conservent uniquement les pigeons qui ont toutes les apparences d'une bonne organisation; le torticolis ne peut se dissimuler longtemps, et les pigeons qui en sont atteints sont promptement éloignés.

Dans cette maladie, qui affecte surtout les jeunes pigeons quelque temps après leur sortie du nid, le cou est sans cesse tordu à droite et à gauche, non d'une manière lente, mais par saccades et en quelque sorte par des mouvements convulsifs. Cet état ne tarde pas à s'empirer; le pigeon ramène la tête vers le dos et parfois au point de tomber en arrière; des convulsions plus ou moins marquées se montrent ensuite, et bientôt des véritables attaques épileptiques s'emparent de l'oiseau.

Ces divers phénomènes, la marche de la maladie indiquent une lésion cérébrale profonde; la faiblesse de la vue qui l'accompagne souvent, ne peut pas être regardée comme cause, mais seulement comme conséquence, comme un symptôme de la lésion du cerveau.

*V. Maladies de la peau.*

13° *Verrues*. Ces productions épidermiques se montrent sur les parties nues à la commissure du bec, sur les membranes des narines et des yeux, sur les pattes ; les parties revêtues de plumes courtes et rares, comme celles qui avoisinent le bec, en sont plus rarement le siège. Elles se développent parfois au point qu'elles gênent la vue ou empêchent le pigeon de manger. Les sujets atteints du muguet jaune, m'ont paru plus exposés que d'autres à contracter cette affection cutanée. Les verrues pullulent et grossissent avec une grande rapidité ; aussi doit-on se hâter d'en débarrasser le pigeon ; cela se fait facilement, il suffit de tordre la verrue et de l'arracher ; il faut agir avec précaution, si elle se trouve sur la membrane palpébrale. Après l'arrachement, on cautérise la plaie avec la pierre infernale ou bien par une forte solution de sulfate de cuivre au moyen d'un pinceau.

Il est à remarquer que les verrues se développent surtout en automne. Cette observation porterait à croire qu'elles sont les suites des coups de bec que se portent mutuellement les pigeons dans leurs querelles journalières et celles-ci sont

bien plus fréquentes en été qu'en hiver. Il faut noter encore que pendant cette saison les pigeons ont été, à l'occasion des voyages, fréquemment renfermés, entassés dans des loges, et que les batailleurs ont beau jeu pour se laisser aller à leur humeur querelleuse et distribuer à leurs voisins force coups de bec. Nous engageons les amateurs à faire quelques recherches sous ce rapport.

Ce serait le moment de parler de cette éruption pustuleuse qu'on appelle la petite vérole, mais cette affection, très-commune dans les pays méridionaux, et surtout en Italie, n'a jamais, que je sache, été observée en Belgique.

On pourrait aussi, à l'occasion des maladies cutanées, rappeler ce pigeon bizarre, né au pigeonnier d'un amateur des environs de Waremme et décrit par M. le baron de Sélys-Longchamps : chez ce pigeon il y eut atrophie presque complète des grandes pennes, il était seulement revêtu d'un duvet entremêlé de quelques plumes et analogue à celui qui recouvre les jeunes oiseaux de proie.

A propos de la mue, j'ai indiqué les précautions à prendre non-seulement pour ne pas l'entraver mais encore pour qu'elle s'exécute d'une manière régulière ; à défaut de ces soins, la mue peut se suspendre d'une manière complète et dans ce cas il y a fausse mue ; ce que nous en avons dit,

suffira pour la reconnaître et y apporter le remède convenable.

## VI. Affections générales.

14° *Apoplexie*. Il arrive parfois qu'un pigeon, d'ailleurs bien portant, paraît subitement anéanti; ses ailes sont pendantes, ses pattes ne peuvent le soutenir, il chancelle et tombe sur le côté, les ailes entr'ouvertes, sa tête s'incline et, souvent une salive mêlée de sang lui sort des côtés du bec; la mort peut s'ensuivre dans un moment plus ou moins rapproché. Il faut se hâter de lui couper immédiatement un ongle à chaque patte, assez près de sa base, pour qu'il s'en écoule du sang; on plonge ensuite les pattes dans de l'eau tiède pour en faciliter l'écoulement. C'est la seule chose qu'il y ait à faire dans ce moment; le plus souvent le pigeon meurt; s'il résiste, on le tiendra à la diète, on lui donnera seulement de l'eau pure.

Cet accident est vulgairement appelé apoplexie; c'est possible, mais quel en est le siège? la chose est assez difficile à préciser; l'apoplexie est-elle pulmonaire ou cérébrale?

Un jour, un pigeon rentrait au colombier vers onze heures du matin, à la suite d'un voyage peu

éloigné, de trente à quarante lieues; le temps était sec, le soleil brûlant. A sa manière de faire, je m'aperçus que le pigeon était comme ébloui, il n'y voyait plus ou seulement d'une manière confuse; il dut chercher à tâtons pour trouver l'abreuvoir, et ne put prendre les graines qu'il avait à ses pieds. Cet état dura jusqu'au lendemain; je suis porté à croire, qu'à sa rentrée au colombier, il fut atteint d'une forte congestion cérébrale, par suite des efforts de vol qu'il avait faits, dans des circonstances de vive lumière et de chaleur accablante.

Si le mal avait été élevé d'un degré, il eut été frappé d'apoplexie et c'est ce qui arrive probablement à beaucoup de pigeons voyageurs. On apprend quelquefois que tel ou tel concurrent a été trouvé inanimé dans un champ, sur un toit; mais combien d'autres disparaissent sans que l'on sache jamais ce qu'ils sont devenus.

A cette première cause d'apoplexie, il faut en ajouter une autre, signalée par Boitard et Corbié, et qui serait l'abus des plaisirs de l'amour; par exemple chez les mâles qui ont deux femelles; abus qui pourrait lui-même provenir d'une nourriture trop échauffante comme la graine d'alpiste ou de chenevis.

**14<sup>o</sup> Arthrite.** C'est la maladie la plus à redou-

ter pour les pigeons voyageurs, parce qu'elle les met hors de service, ou qu'elle entraîne leur dépérissement, ou enfin parce qu'elle occasionne des ravages tels qu'un colombier peut être entièrement dépeuplé.

Cette affection paraît n'avoir pas été observée de tout temps, au moins les anciens amateurs affirment ne l'avoir jamais vue avant l'année 1848, époque où le choléra sévissait dans nos contrées. Son début fut réellement terrible et certains colombiers perdirent les neuf dixièmes de leurs habitants.

La maladie se déclare tout-à-coup au milieu des apparences d'une bonne santé, elle se fixe dans une patte et le pigeon boîte, ou bien dans une aile et la frappe d'impuissance; il arrive parfois que le pigeon ne peut s'élever à un demi mètre de hauteur.

En recherchant le siège du mal, on trouve un endroit où la chaleur est plus intense, la rougeur plus vive, où les artéριοles battent avec force; en peu de temps survient de l'engorgement, puis une tumeur dure, tendue se dessine de plus en plus et peut atteindre la grosseur d'un œuf de pigeon. Elle n'est pas exactement limitée comme le serait un kyste; aussi lorsqu'on vient à l'ouvrir, on y trouve une humeur transparente, jaunâtre, qui

entoure les os, les tendons et se poursuit dans les parties environnantes; plus tard, cette humeur se condense et devient opaque, elle paraît adhérer à l'os et s'enlève avec difficulté.

Cette tumeur a son siège le plus ordinaire aux articulations ou au moins vers l'extrémité articulaire des os longs. C'est ce qui m'a engagé à lui donner le nom d'arthrite. Elle se voit plus fréquemment à l'aile qu'à la patte, et la tumeur est plus volumineuse à la première qu'à la seconde. Il arrive un moment où l'aile est tout-à-fait hors de service et traîne à terre.

Lorsque la maladie est abandonnée à elle-même, elle peut guérir spontanément; l'aile reprend peu à peu ses mouvements et se rétablit plus ou moins bien; si le mal a siégé à la patte, le pigeon reste souvent boiteux.

Mais il arrive bien souvent que le mal fait des progrès, le pigeon languit quelque temps et finit par succomber.

On a tenté une foule de moyens pour guérir cette affection : on a appliqué des sangsues sur la tumeur, on y a passé des sétons, on l'a incisée et cautérisée. Nous croyons que quand le mal est arrivé à un certain degré, il est impossible de le guérir; il faut se hâter d'agir dès que le premier symptôme se déclare; plusieurs amateurs

assurent avoir arrêté le mal par des lotions journalières avec l'alcool camphré, avec l'eau de Cologne ou l'eau ammoniacale ; j'ai réussi à guérir un pigeon de mérite, avec cette dernière combinée avec l'usage des pilules purgatives.

La contagion de l'arthrite est généralement admise : la persistance avec laquelle elle se montre dans certains colombiers, les ravages qu'elle y produit, tendraient à faire admettre cette opinion ; cependant il faut attendre des faits plus positifs, d'autant plus que depuis 10 ans, j'ai vu deux ou trois cas seulement d'arthrite dans mon colombier ; fait isolé, mais qui parle beaucoup en faveur de la non contagion.

Ce ne sont pas là toutes les maladies qui peuvent affecter les pigeons ; il y en a d'autres encore, mais les renseignements que l'on possède sur leur nature, sur leur développement, sont trop vagues et ne permettent pas d'en exposer aujourd'hui les symptômes.

Je n'ajouterai que quelques mots touchant les blessures que reçoivent les pigeons du fait de l'oiseau de proie, du chat, ou du chasseur maladroit qui revient bredouille. La plaie doit être lavée à l'eau froide, il faut enlever les plumes qui pourraient être collées aux chairs dénudées,

examiner s'il n'est pas resté quelque plomb; enfin rejoindre les bords de la peau par quelques points de suture; la nature fera le reste; les pigeons guérissent bien et en peu de jours.





## SECONDE PARTIE.

---

### CHAPITRE IX.

#### DE L'ORIGINE DES SOCIÉTÉS COLOMBIPHILES.

La domesticité du pigeon remonte à la plus haute antiquité; on en retrouve des preuves chez les Egyptiens, chez les Hébreux et chez les Grecs, et il est probable que le pigeon, à cause de son naturel doux et sociable, a été l'une des premières conquêtes de l'homme. Chez les Hébreux, la loi ordonnait le sacrifice des pigeons, tous les jours ils étaient offerts dans le temple de Jérusalem; le législateur ne pouvait prescrire ces offrandes, si déjà auparavant les pigeons n'avaient été faciles à se procurer et s'ils n'avaient fait l'objet d'un commerce important.

Les poètes et les historiens de la Grèce font souvent mention de la colombe, elle était pour eux l'emblème de la douceur et de la constance; son attachement aux lieux qui l'ont vu naître était reconnu et lui avait valu d'être considérée comme la messagère la plus fidèle et la plus rapide.

Par la conquête de la Grèce, les Romains ren-

contrèrent une civilisation plus avancée que la leur, des goûts plus raffinés, et ainsi qu'il arrive d'ordinaire dans cette circonstance, les vainqueurs adoptèrent en grande partie les mœurs des vaincus; entr'autres choses ils gagnèrent rapidement le goût des pigeons. Ces derniers devinrent en peu de temps tellement en vogue, qu'ils se vendaient à des prix extravagants; il n'était pas rare de voir une seule paire de pigeons se vendre trois à quatre cents francs et même jusqu'à huit cents; les colombiers immenses qu'on leur construisait, coûtaient des sommes fabuleuses et pouvaient renfermer jusqu'à cinq mille pigeons. Du reste, cet engouement ne surprend pas, lorsqu'on sait ce qui se passe à notre époque en Angleterre, où la valeur des pigeons de race, ne le cède en rien à celle qu'elle avait acquise chez les Romains.

Depuis ces époques reculées jusqu'au siècle actuel, les amateurs de pigeons n'avaient en vue que de rassembler ces admirables variétés de forme et de plumage, que l'on est convenu de désigner sous le nom de pigeons de volière. Nulle autre espèce parmi les êtres vivants ne présente autant de ressources d'agrément que le pigeon; les soins qu'il réclame sont si peu nombreux qu'ils deviennent un plaisir et non une charge; il mul-

tiplie avec la plus grande facilité, et la captivité semble si bien lui plaire, qu'il y propage en plus grande abondance qu'à l'état de liberté ; par l'intervention de l'homme, il a donné une incomparable variété de formes et de couleurs, toutes plus admirables les unes que les autres ; enfin ces races nombreuses produisent facilement ensemble et ménagent ainsi au maître le plaisir de l'imprévu. A côté de ces avantages, dont on pourrait augmenter la liste, le pigeon présente en réalité peu d'inconvénients, ils sont de peu d'importance et jamais ne peuvent devenir la source de regrets.

A ces prérogatives, on doit ajouter la fidélité que le pigeon a toujours montrée pour les lieux témoins de ses premiers ébats ; cette qualité précieuse est devenue pour les amateurs une nouvelle source de jouissances et constitue le point de départ des luttes pacifiques qui se sont établies entr'eux.

C'est au commencement de ce siècle qu'ont dû se former les premières réunions d'amateurs de pigeons voyageurs ; cependant, quoique nous n'ayons dépassé que de quelques années la première moitié de ce siècle, il est assez difficile de savoir au juste où et comment la première société a été fondée. Les renseignements les plus authentiques que j'aie pu recueillir à ce sujet, remontent à l'année 1818.

Avant cette date, on connaissait l'attachement du pigeon pour son colombier, puisque sa fidélité a été constatée dès la plus haute antiquité ; on avait déjà éprouvé cet attachement par quelques voyages peu lointains ; cependant, c'est en 1818 qu'eut lieu le premier essai un peu important. Des amateurs de Herve se réunirent et expédièrent des pigeons à Francfort-sur-le-Mein ; je tiens le fait de la personne même qui fut chargée d'accompagner les voyageurs ailés. A peu près à la même époque, il devait se trouver dans la ville de Liège une société établie au faubourg d'Amersœur, où les amateurs se réunissaient dans le but d'expédier leurs pigeons au lointain et d'accorder des primes aux premiers arrivés. Un témoin oculaire, M. G. Devaux, de Verviers, m'a rapporté le fait suivant : Pendant l'été de l'année 1820, un pigeon appartenant à l'un des sociétaires, était revenu de Paris et avait gagné le premier prix. La chose avait paru tellement étonnante, que le pigeon, renfermé dans un panier, fut porté en triomphe par toute la ville ; il était précédé de deux joueurs de violon, qui célébraient sa victoire, et suivi de deux petites pièces de canon dont les décharges, à l'entrée de chaque rue, annonçaient le passage du vainqueur.

Pendant ces mêmes années, les amateurs de

Herve, de Verviers, exerçaient leurs pigeons ; différents voyages, dont le souvenir précis s'est perdu, avaient lieu pour les villes d'Anvers, de Gand, de Givet. Les Herviens, les premiers, tentèrent le trajet de Paris, et en 1823 leurs compétiteurs de Verviers expédièrent leurs pigeons à Londres ; on connaît les amateurs qui gagnèrent le premier et le second prix ; le hasard m'a fait découvrir le portrait du troisième pigeon avec la date authentique du concours. Enhardis par ces succès, les amateurs de Verviers se proposèrent de faire un voyage qui dépassât tout ce qu'on avait fait antérieurement et choisirent la ville de Lyon pour but du concours. Il paraît que la réussite fut complète et fit grande sensation ; des amateurs de Liège se rendirent à Verviers, uniquement pour contempler ces intrépides voyageurs et s'assurer par eux-mêmes des preuves que le trajet indiqué avait été parcouru. On peut voir encore aujourd'hui chez un amateur, les portraits de quatre de ces pigeons de Lyon ; ce sont quatre femelles de la plus pure race du pays et de la plus belle venue, à plumage d'un noir maillé brillant, à petit bec et à jabot. J'ai eu l'occasion de voir un autre souvenir de ces premières tentatives : c'est une coupe à sculptures dorées et portant pour inscription : « *Concours d'Angers* » avec la date de 1826.

La renommée des pigeons de la province s'étendait au loin et les amateurs d'Anvers envoyèrent, dès l'année 1824, un des leurs pour acquérir des produits de cette race si distinguée. Ils les connaissaient du reste depuis plusieurs années; les personnes, qui étaient chargées de transporter nos pigeons à Anvers pour y être mis en liberté, s'arrêtaient ordinairement une journée pour laisser reposer les voyageurs. Leur arrivée à l'enseigne de la *Pomme de Grenade* était bientôt connue des amateurs qui s'empressaient de venir voir les pigeons du pays de Franchimont.

Je n'entends pas dire par là que les Anversois ne possédaient pas déjà de bons pigeons voyageurs, qu'ils n'eussent fondé, à cette époque, des sociétés ou au moins des réunions d'amateurs. Nullement, il me paraît au contraire plus probable qu'ils avaient déjà fait voyager leurs pigeons, mais moins hardis peut-être que les colombiphiles de Verviers et de Herve, n'avaient-ils pas tenté des épreuves aussi décisives; ou bien encore, obéissant à un penchant inné chez l'homme, désiraient-ils de posséder ce qu'ils ne rencontraient pas chez eux et avaient-ils tourné les yeux vers une race, dont la renommée en passant de bouche en bouche, avait grandi le mérite. Quoiqu'il en soit, vers l'année 1828, les pigeons voyageurs acquirent

tout-à-coup à Anvers une vogue extraordinaire : non précisément dans un but d'agrément, mais pour assouvir la soif de l'or qui agitait alors les spéculateurs. Nous ne pouvons mieux faire pour peindre cette époque, que de citer une page des belles recherches que le sensible Félix Bogaerts a consacrées à l'histoire civile et religieuse de la colombe.

« C'est en 1828, on le sait, que les fluctuations des fonds espagnols, exploités par un agiotage astucieux et déhonté, donnèrent naissance à un fatal et frénétique espoir de s'enrichir du jour au lendemain, et la fureur avec laquelle on se livra à cette fièvre brûlante, renouvela l'épisode des malheureux Mississipiens, mystifiés par le trop fameux Law. Chacun se flattait de se réveiller, quelque matin, riche comme Rothschild, tout au moins. Pour arriver à ce résultat, la condition principale, la seule pour mieux dire, consistait à avoir connaissance, avant tous les autres adorateurs du Veau d'or, de la hausse et de la baisse que ces fonds éprouvaient à chaque instant dans les grandes villes d'Europe, à Paris surtout. On comprend qu'aussi longtemps qu'un heureux privilégié demeurerait seul possesseur de ce secret, il pouvait exploiter à son aise et à coup sûr, les craintes ou les espérances des crédules victimes,

à qui la nouvelle des changements survenus brusquement dans la valeur conventionnelle de ces traitres papiers, ne devait arriver que plusieurs heures plus tard, par la voie ordinaire de la poste.

» Pour se procurer cet inappréciable avantage, plusieurs spéculateurs eurent recours aux pigeons; chaque jour, ils en faisaient porter à Bruxelles, à Londres, à Paris; et ce fut ainsi que notre oiseau acquit tout-à-coup une importance extraordinaire, dont nos colombiphiles surent profiter habilement en vendant ou en louant leurs pigeons à des prix très-élevés. »

Du reste, il ne paraîtra pas étonnant que des renseignements positifs nous fassent défaut sur les premières sociétés colombiphiles, lorsqu'on saura comment les choses se passaient dans le principe. Ainsi, à Verviers, où des amateurs firent positivement voyager des pigeons bien avant l'année 1818, il n'existait pas, à proprement parler, de société; les colombiphiles passaient ensemble leurs soirées et causaient pigeons et voyages. Lorsque l'un ou l'autre avait une occasion d'expédier des pigeons dans une ville étrangère, il en faisait part à ses amis, qui, le plus souvent, joignaient quelques-uns de leurs voyageurs à cette expédition.

Le commerce des draps se faisait à cette époque autrement qu'aujourd'hui : beaucoup de fabricants envoyaient leurs produits dans les villes du pays, aux foires de l'Allemagne et principalement à Francfort; souvent ils les conduisaient eux-mêmes, et à diverses reprises ces occasions ont été mises à profit pour faire transporter des pigeons au lointain. On luttait uniquement pour l'honneur, des primes n'étaient pas accordées aux premiers pigeons arrivés, et chose curieuse, il était d'usage que le propriétaire du pigeon qui rentrait le premier au colombier, était considéré comme le président des réunions pendant toute l'année.

Bien des amateurs de nos jours ont perdu le souvenir ou n'ont pas eu connaissance de la manière primitive dont les pigeons étaient expédiés, et, selon toute apparence, ce souvenir se serait bientôt perdu dans l'oubli du passé, si une personne déjà très-âgée ne l'avait ravivé. Lorsqu'il s'agissait d'envoyer des pigeons dans quelque ville voisine, comme à Maestricht, à Spa, à Aix-la-Chapelle, (à cette époque on n'osait guère se hasarder à de plus fortes distances) les amateurs de Verviers ou de Herve se cotisaient, louaient une charrette, un cheval et un conducteur. Sur la charrette, on disposait des cerceaux formant

voûte et le tout était recouvert d'une toile hermétiquement fermée ; pour la commodité des voyageurs ailés, des perchoirs étaient fixés intérieurement, un abreuvoir, des graines de choix se trouvaient à leur portée pour dissiper les ennuis du trajet. Arrivé à destination, le conducteur enlevait la toile et les pigeons prenaient leur vol. Cette manière de voyager était bien agréable et certainement si nos pigeons avaient le droit de pétition, ils demanderaient à être traités comme le furent jadis leurs ancêtres.

A la charrette succéda la hotte. Cette hotte d'assez grande dimension, était divisée, sur sa hauteur, en quatre ou cinq compartiments, pouvant contenir chacun de six à dix pigeons. Dans les premiers voyages d'entraînement, qui ont lieu à de faibles distances, les pigeons étaient quelquefois au nombre de deux cents ; ce qui nécessitait l'emploi de quatre hottes et d'autant de porteurs, car la charge d'un homme est plus que suffisante avec cinquante pigeons ; elle serait trop forte, s'il devait employer plusieurs jours pour arriver à son but. Lorsque les voyages devenaient plus longs, le nombre des pigeons se réduisait rapidement, et un seul porteur suffisait lorsqu'il s'agissait du voyage de concours. Le plus souvent, il partait avec trente ou trente-cinq concurrents,

ses étapes étaient en moyenne de huit ou dix lieues par jour, lorsque l'état des routes le permettait ; de sorte que pour des voyages relativement peu lointains, les pauvres oiseaux étaient cahotés pendant quinze jours et attendaient avec impatience le moment de leur mise en liberté.

De ces réunions tout-à-fait libres naquirent bientôt les Sociétés ; le nombre des amateurs s'était rapidement accru, les frais de matériel, d'annonces de concours devenaient en même temps plus considérables ; on reconnut qu'il était indispensable que chacun contribuât pour sa part dans les dépenses générales. Des réglemens furent discutés et imposés à tous les membres, une cotisation annuelle servit à couvrir les frais de matériel et le surplus fut destiné à l'établissement de primes pour les pigeons les plus rapides. Les amateurs n'eurent plus besoin d'attendre des occasions pour expédier leurs pigeons au lointain, ils choisirent une ville à leur gré comme terme de concours. En même temps un homme salarié par la Société était chargé de porter les pigeons, de les soigner en route et de leur donner la liberté à jour fixe dans la ville qui lui avait été assignée comme but de voyage. Des certificats délivrés par les autorités locales attestaient qu'il avait fidèlement rempli son devoir.

## CHAPITRE X.

### DES SOCIÉTÉS COLOMBIPHILES ACTUELLES.

L'établissement des voies ferrées a donné une extension extraordinaire aux lutttes de pigeons voyageurs, le nombre des Sociétés s'est beaucoup accru et aujourd'hui, dans certaines provinces, il n'est guère de village qui ne possède la sienne. Chaque société a ses statuts et est régie par une commission administrative qui élabore les programmes des concours et établit le budget annuel.

Depuis cette époque primitive, où les pigeons étaient portés à dos dans une hotte divisée en compartiments, de grandes améliorations ont été réalisées. On a apporté les soins les plus minutieux à la construction des loges ou paniers dans lesquels les pigeons sont expédiés : Les paniers ont ordinairement un mètre quarante centimètres de long, sur un mètre de large et vingt-cinq à trente-cinq centimètres de hauteur : une ouver-

ture de trente à trente-cinq centimètres de longueur, fermée par une cloison mobile, se trouve au milieu de l'un des longs côtés; le fond de la loge est recouvert d'une toile épaisse, à mailles peu serrées. Ces loges sont façonnées d'osiers résistants, dépouillés de leur écorce et disposés à claire-voie, à trois ou quatre centimètres l'un de l'autre; de cette manière, ils sont assez distants pour que le pigeon puisse y passer la tête, lorsqu'il veut boire, et assez serrés pour qu'une main déloyale ne puisse dérober de pigeons. Avant d'y introduire les concurrents, le fond est garni d'une mince couche de tan parfaitement desséché; on y substitue quelquefois de la paille hâchée ou simplement de la paille disposée en long; cette dernière ne remplit pas le but, la colombine se dessèche difficilement et les pigeons se salissent promptement; d'un autre côté, la paille hâchée est trop légère, au moindre mouvement du panier, elle se tasse dans un coin et le reste est dépourvu de litière; le tan est de beaucoup préférable, il s'accroche en quelque sorte à la toile du fond, sa poussière se colle à la colombine et en absorbe l'humidité.

Dans d'autres provinces, les loges sont façonnées sur un autre modèle : elles ne sont pas à claire-voie, les osiers sont étroitement serrés les

uns contre les autres, et laissent seulement entr'eux quelques ouvertures carrées sur l'un des côtés afin que le pigeon puisse se désaltérer dans un abreuvoir oblong retenu en place par un revêtement d'osier. Ces loges ont le grand avantage d'être parfaitement closes, d'empêcher la soustraction frauduleuse des pigeons et de les garantir des chats et d'autres animaux carnassiers; mais elles sont assez lourdes et le transport en est plus onéreux.

La différence de construction des paniers, trouve en quelque sorte sa raison d'être, dans la manière différente dont on expédie les pigeons.

Dans la province de Liège, les pigeons que l'on envoie au loin, sont toujours accompagnés d'une personne entendue, chargée de les surveiller en route, de leur donner à manger et à boire. Dans les autres provinces, les loges renfermant les concurrents, sont adressées soit au chef de gare, soit au maire de la ville que l'on a choisie pour terme de voyage; un écriteau fixé à ces loges prie les employés du chemin de fer de vouloir bien, aux temps d'arrêt, fournir de l'eau aux pigeons et leur distribuer quelques poignées des graines contenues dans un sac placé sur l'un ou l'autre panier.

C'est une dépense considérable que celle oc-

occasionnée par le convoyeur des pigeons : il faut d'abord lui payer ses journées et ses frais, ce qui se monte à 7 francs par jour ; il faut ensuite lui rembourser ses coupons de chemin de fer à son départ et à son retour, enfin il reçoit de la Société des gratifications en rapport avec la valeur des primes en jeu, et tous ces frais réunis atteignent en moyenne pour chaque campagne la somme de six à sept cents francs ; soit environ 12 à 15 francs par tête pour une réunion de cinquante amateurs.

Ces dépenses importantes sont évitées dans le second système, dans celui des provinces des Flandres et du Brabant. En outre, le transport des pigeons se fait d'une manière plus rapide, parce qu'on peut les expédier par des trains plus directs, tandis que chez nous, on attend d'ordinaire des trains mixtes, pour réaliser quelques économies sur le voyage du convoyeur et de ses paniers. Un autre avantage, c'est que deux ou trois amateurs peuvent, lorsque la chose leur convient, se réunir pour faire un voyage supplémentaire à leurs volatiles ; s'ils devaient se servir d'un convoyeur, la chose deviendrait plus difficile à organiser et les frais seraient trop élevés.

Ainsi, d'un côté, économie, célérité, de l'au-

tre, garanties de toute espèce dans le transport, dans les soins accordés aux pigeons, dans l'heure du lâcher.

On a expérimenté les deux systèmes, on a pesé les avantages et les inconvénients de l'un et de l'autre, la question paraît élucidée et la balance, au moins pour nos pays, semble pencher en faveur de l'emploi du convoyeur.

Lorsque les pigeons sont adressés au chef de gare, il est bien rare qu'ils soient lâchés à l'heure voulue; un retard de plusieurs heures impatiente l'amateur qui attend, le plaisir qu'il se promettait devient une contrariété. Les paniers renfermant les voyageurs ailés restent abandonnés dans les gares; qu'il survienne de la pluie, les pigeons se mouillent, la colombine qui recouvre le fond des loges se délaie, ternit leur plumage et peut coller les ailes à ce point, que la moitié des pigeons se trouve dans l'impossibilité d'exécuter aucun trajet.

A certains dimanches de la bonne saison, il arrive que trois à quatre cents paniers doivent s'arrêter à la même station; ce surcroît de besogne met les employés en mauvaise humeur, le déchargement se fait avec impatience, les paniers sont bousculés, s'ils tombent de champ, ils y restent et les pauvres pigeons sont tassés dans

un coin les uns sur les autres. Ce n'est pas encore le moindre inconvénient de l'encombrement ; dans le nombre, quelques paniers ont une destination plus éloignée, ils passent inaperçus et sont déchargés avec les autres. N'a-t-on pas eu même des exemples de paniers de pigeons complètement égarés, perdus ? Le propriétaire a beau réclamer ! les réclamations sont renvoyées d'Hérode à Pilate, la lenteur calculée des formes administratives lui fait perdre courage, il préfère encore subir sa perte que de poursuivre une restitution hérissée de tant de difficultés.

Non, la dépense occasionnée par le convoyeur ne sera pas inutile, aussi longtemps que les transports par chemin de fer ne seront pas plus sûrs. Mais ce qui étonne, c'est qu'une maison de roulage, qu'un commissionnaire-expéditeur n'ait pas encore, en vue des pigeons, organisé un service régulier ; la chose est assez importante par elle-même et ne serait pas bien difficile. Toutes les sociétés à peu près, suivent les mêmes voies d'entraînement, ou bien les adopteraient en vue de l'organisation dont nous parlons ; le commissionnaire aurait, par exemple, des correspondants à Maubeuge, à S<sup>t</sup>-Quentin, à Compiègne, à Paris, etc. ; il ferait parvenir dès le printemps, à chacune des trois cents sociétés du royaume le

nom et l'adresse de son correspondant à Maubeuge, de celui de St-Quentin, etc. Chaque société tracerait en conséquence l'itinéraire de ses voyages et la veille d'une expédition de pigeons, elle ferait savoir au correspondant qu'elle expédie de telle ville, par tel train, autant de paniers de pigeons. L'arrivée de ces derniers serait attendue, ils seraient déposés dans un endroit convenable, les pigeons bien soignés et mis en liberté à l'heure indiquée. Lorsqu'un panier viendrait à s'égarer, le correspondant en donnerait aussitôt avis à la société expéditionnaire, et le commissionnaire responsable se hâterait de faire les démarches nécessaires pour le recouvrer. Pour les villes plus éloignées, au midi de la France, il y aurait un correspondant à Bordeaux, comme centre et ce correspondant, à la réception des pigeons leur donnerait d'abord les soins nécessaires et ensuite les expédierait, accompagnés d'un convoyeur, pour la ville désignée, soit Montauban, Toulouse ou Bayonne. Que les sociétés s'entendent et un service pourra s'organiser ; en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, l'union fait la force.

## CHAPITRE XI.

### DE L'ENTRAÎNEMENT DES PIGEONS.

Lorsque pendant la belle saison, on a élevé quelques jeunes pigeons destinés à combler les vides que peuvent faire au colombier les maladies ou les mauvaises réussites, il est bon de faire leur éducation première par quelques voyages d'essai. Quoiqu'un pigeon paraisse, à la vue, bien conformé, il peut néanmoins être atteint de quelque vice d'origine, qui le rende inapte à atteindre le but auquel il est destiné ; l'observation peut faire reconnaître si les ailes d'un jeune pigeon sont vigoureuses et bien conformées, elle ne nous apprendra pas si sa vue est suffisante, et son instinct développé ; les premières épreuves auxquelles il sera soumis, nous donneront toute satisfaction à cet égard.

Un pigeon de deux ou trois mois, comptés à partir du moment où il a pu se suffire à lui-même,

peut déjà faire quelques voyages ; mais on préfère attendre qu'il ait cinq à six mois et d'habitude ce sont les jeunes nés en mars, en avril, et en mai que l'on soumet à ces épreuves. Elles ont lieu vers la fin d'août ou pendant le courant de septembre. On commence par un voyage de deux à trois lieues ; le deuxième, effectué trois ou quatre jours après, mesurera le double ; de cette manière on peut en cinq ou six étapes arriver à la distance de cinquante à soixante lieues.

L'épreuve est suffisante. Les pigeons incapables sont restés en route ; les mieux organisés ont montré leur rapidité et leur excellence ; un trainard, qui à chaque épreuve et dans de bonnes conditions, se laisse constamment distancer, ne doit pas être conservé. Il est possible qu'il s'améliore ; il arrive parfois qu'un pigeon, pendant plusieurs années, ne se distingue nullement et obtienne tout-à-coup plusieurs succès ; on fait beaucoup de bruit de ces exceptions, mais en général, il vaut mieux faire son choix après ces épreuves ; un pigeon hors ligne révèle son excellence aussi bien dans sa jeunesse que dans un âge plus avancé ; en conservant de ces pigeons très-ordinaires, on manque de points de comparaison et on ne perfectionne pas une race.

Dans certaines localités, on exerce bien davan-

tage les jeunes pigeons : à partir du mois de juillet, des luttes commencent; on en augmente progressivement l'importance, jusqu'à forcer les pigeons à des trajets de cent à cent vingt-cinq lieues. Que cette manière d'agir, en multipliant les luttes, augmente le plaisir, c'est incontestable, mais qu'une race en devienne meilleure, c'est très-problématique. Le pigeon n'est formé qu'à l'âge de trois ans, si dans sa jeunesse on le soumet à des labeurs trop rudes, il s'épuise facilement; à l'âge de quatre à cinq ans, où il devrait posséder tout la plénitude de sa vigueur, il commence à décliner, un trajet de moyenne longueur l'épuise, et s'il ne reste en route, à peine peut-il suivre l'arrière-garde.

A ce système, je préfère beaucoup celui de certains amateurs qui, la première année soumettent leurs jeunes pigeons à quelques épreuves insignifiantes, les laissent se former et se développer pendant la seconde; à la troisième seulement leur font faire un voyage de cent cinquante lieues. Leur colombier renferme alors des concurrents solides qui peuvent avec avantage prendre part aux luttes de long cours.

Si les coutumes pour l'entraînement des jeunes pigeons de l'année, varient selon les Sociétés colombiphiles, il n'en est pas de même pour celui

des vieux, c'est-à-dire, pour les pigeons de quatre à cinq ans ou davantage que l'on se propose d'engager dans les concours. Il est de règle à peu près générale, que ces derniers après trois ou quatre étapes progressives doivent faire le voyage de Paris avant d'être expédiés au loin. Cette règle n'est cependant pas sans exception, et quelques amateurs expérimentés ont rayé de leur entraînement le voyage de Paris. Ce dernier, lorsque le temps est favorable, est un jeu pour les pigeons, mais si le vent est contraire, si les circonstances sont défavorables, il les fatigue beaucoup et peut leur être préjudiciable lorsque viendra le jour du combat ou chacun doit jouir de la plénitude de ses forces instinctives et physiques.

Cette considération nous amène à rechercher dans quelles conditions doit se trouver un pigeon pour prendre part aux concours.

On a déjà vu dans un chapitre précédent, quelles étaient les règles à suivre pour retarder la mue; nous avons dit que les grands concours ayant lieu dans la seconde moitié du mois de juillet, il était à désirer que la mue fut aussi tardive que possible. En effet, d'ordinaire à cette époque, on voit beaucoup de pigeons qui n'ont plus aux ailes que trois ou quatre rémiges à perdre; cette condition est fâcheuse à un double point de vue: d'abord

l'absence d'une grande penne est plus défavorable que celle d'une petite, les rémiges gagnent de longueur des internes aux externes, de sorte que la deuxième est plus importante que la troisième et ainsi de suite ; en second lieu, lorsque le pigeon en est arrivé à ce point de sa mue, qu'il ne lui reste plus que trois à quatre penes, il est sur le point de perdre les plumes scapulaires et les couvertures des ailes ; la chute de ces dernières se fait habituellement d'une manière rapide, elle peut encore être accélérée par la captivité momentanée du pigeon dans les loges, de sorte que, lorsque viendra le moment de la mise en liberté, il se trouvera dépourvu d'un instrument de vol important. Le hasard peut bien faire triompher des pigeons chez lesquels la mue est assez avancée, mais ce sont des exceptions et elles seront d'autant plus rares que le trajet sera plus laborieux. Un pigeon qui commence sa mue et n'a perdu que trois à quatre rémiges possède une aile sans lacune et se trouve dans les meilleures conditions. Les bons observateurs le savent parfaitement et règlent leur conduite en conséquence.

La majorité des colombiphiles a plus de confiance, pour la lutte, dans les pigeons mâles que dans les femelles ; les premiers forment d'ordi-

dinaire les trois quarts d'un transport ; non que les secondes soient moins fidèles et moins rapides que les mâles, mais parce qu'elle se trouvent moins souvent dans de bonnes conditions. Par exemple, on sait qu'à l'approche de la ponte, ou bien les deux ou trois jours qui la suivent, il est dangereux d'engager une femelle ; si elle pond ses deux œufs dans les loges, pendant le transport, l'état de faiblesse où elle se trouve causera sa perte, ou au moins ne lui permettra pas de lutter de vitesse. De même, la femelle couvant beaucoup plus que le mâle, s'aperçoit plus tôt des mouvements du pigeonneau dans l'œuf, elle sent que le moment de l'éclosion approche et se prépare en conséquence ; les glandes muqueuses du jabot se gonflent et secrètent cette bouillie qu'elle va donner à ses petits, dans les premiers jours de leur naissance. Que dans ce moment, on l'arrache à ces soins maternels pour l'enfermer huit à dix jours dans un panier, elle deviendra malade, cessera de manger et selon toute probabilité ne pourra regagner son colombier. Cette dernière circonstance est aussi défavorable pour le mâle, parce qu'il dégorge cette même bouillie à ses petits et peut comme sa compagne engendrer la ladre. Il faut aussi veiller à ce que les pigeons sur lesquels on fonde quelque espoir, ne s'é-

puisent pas en élevant trop de petits ; en règle générale, il ne faut laisser qu'un seul petit aux parents que l'on destine aux voyages de long cours.

Ainsi, pendant les deux ou trois jours qui précèdent ou suivent la ponte, ou bien l'éclosion des petits, il ne faut pas exposer la femelle ; il ne faut pas exposer le mâle pendant les trois ou quatre jours qui suivent l'éclosion. Il dépend le plus souvent de l'amateur d'éloigner ces circonstances défavorables ; comme le jour du départ est connu longtemps à l'avance, il peut, en enlevant des petits, rapprocher l'époque d'une ponte nouvelle, ou bien, un jour ou deux avant l'éclosion, il peut glisser un pigeonneau âgé de trois à quatre jours dans le nid, afin que les parents puissent dégorger la bouillie que renferme leur jabot.

En dehors des époques indiquées ci-dessus et qu'un amateur ne doit jamais perdre de vue, on a beaucoup agité la question de savoir s'il est préférable d'engager un pigeon lorsqu'il couve ou bien lorsqu'il a des jeunes âgés d'au moins huit jours. S'il y a une différence, elle n'est pas grande et les raisons données pour ou contre ne paraissent pas décisives.

Enfin, le grand jour arrive ; il s'agit de prendre les pigeons que l'on destine à la lutte, afin de les remettre à la société où ils doivent recevoir les

empreintes constatant leur engagement définitif. Cette opération de prendre des pigeons dans un colombier fermé, paraît bien simple et le vulgaire ne s'imaginerait pas qu'elle puisse faire l'objet de discussions. J'ai déjà signalé cette méthode, qui consiste à s'emparer des pigeons au vol, au moyen d'une épuisette; nos pigeonniers sont trop petits pour user de cet instrument et fussent-ils même plus grands, je doute beaucoup qu'il fut jamais adopté.

En règle générale, on obtient bien plus des animaux par la douceur que par la brutalité, et les pigeons ne font pas exception. Lorsqu'un amateur les soigne lui-même, lorsqu'il a l'attention de ne jamais les effrayer par des mouvements brusques et précipités, les pigeons le connaissent et se laissent prendre avec la plus grande facilité. Ils s'habituent à tout; nous avons vu le chien du maître pénétrer dans le colombier, sans qu'aucun pigeon manifestât la moindre inquiétude; bien plus, ce chien venait flairer les couveuses et loin de s'en effrayer, celles-ci lançaient un coup d'aile au visiteur importun.

Mais tous les amateurs n'ont pas le talent ou le loisir d'appivoiser à ce point leurs voyageurs. Les uns pour s'en emparer avec facilité, ont imaginé de diviser leur colombier par une cloison

mobile ; ils amènent leurs pigeons dans l'espace étroit fermé par cette cloison, et en quelques minutes leur choix est fait. D'autres ferment les jours de leur pigeonnier, de manière à produire une obscurité telle que les pigeons se tiennent immobiles. Il est possible alors de s'en emparer sans risque d'arracher des plumes, ni même de les déranger.

On ne peut pas user de trop de précautions dans cette opération, parce qu'il suffit de briser une ou deux rémiges importantes pour mettre un pigeon hors d'état de lutter.

Lorsque les concurrents sont renfermés dans une loge, il est bon de les passer en revue et de vérifier l'état des ailes. On portera aussi son attention sur les pattes afin de les débarrasser des crottes durcies qui pourraient y adhérer. Les pattes et surtout les grosses pattes des pigeons croisés, ramassent parfois de la colombine qui se durcit au point que l'oiseau, dans le pigeonnier, fait le même bruit que le campagnard aux gros sabots, sur un plancher ciré. On conçoit que cette surcharge puisse gêner un lutteur dans son vol, aussi les amateurs attentifs passent le doigt imbibé d'huile à la face inférieure de la patte, afin que les excréments ne puissent y adhérer.

Voilà nos pigeons entraînés et tout disposés à la lutte.

## CHAPITRE XII.

### DES VOYAGES DE LONG COURS.

Il est un fait bien digne de l'attention des observateurs, c'est le degré de développement instinctif ou intellectuel auquel le pigeon voyageur est arrivé de nos jours (\*). Il y a quarante ans, lorsqu'il fournissait le trajet de Paris ou de Londres, il était porté en triomphe, son propriétaire recevait des sérénades, sa renommée s'étendait au loin, l'oiseau était l'objet de l'admiration générale. On parle moins aujourd'hui du pigeon qui, mis en liberté le matin sur le sol espagnol, traverse à tire d'aile la France entière, et parvient le soir sur le sol belge, où il retrouve son gîte. On ne doit cependant pas attribuer ces résultats surprenants au seul perfectionnement de la race,

---

(\*) Cet instinct remarquable et les modifications qu'il a pu subir, sont en ce moment l'objet de mes recherches; si elles aboutissent, j'en publierai le résultat.

les améliorations réalisées dans le mode de transport y contribuent pour une bonne part. Ainsi dans le principe, les pigeons renfermés dans des loges étroites étaient portés à dos, et enduraient pendant quinze jours, un cahotement pénible, tandis que de nos jours, la marche rapide et douce d'un convoi les transporte en deux fois vingt-quatre heures à leur destination lointaine.

Quelques amateurs pour expliquer l'admirable instinct du pigeon, ont prétendu qu'il se dirigeait toujours vers le nord, que son instinct n'était pas différent de celui des oiseaux migrateurs, qui, dans leurs voyages périodiques, suivent une direction analogue. Il est bien vrai que le pigeon, à l'état sauvage, est doué de cet instinct, qui, en automne, lui fait abandonner les pays tempérés pour des climats plus chauds, qu'il quitte au printemps suivant pour reparaitre dans les lieux qui l'ont vu naître ; cet instinct a disparu à la longue sous l'influence de la domesticité. Jamais on n'observe chez nos pigeons la moindre tendance à abandonner en automne le colombier, où ils ont élu domicile ; ils n'éprouvent pas cette agitation que l'on remarque chez le rossignol privé de sa liberté depuis plusieurs années, et qui, lorsque ses pareils plus heureux quittent nos bois, est en proie

à une vive inquiétude. On ne peut pas assimiler l'instinct du pigeon à celui des oiseaux migrants, ce sont deux forces, ou deux facultés tout aussi admirables l'une que l'autre, mais d'une nature différente. Le pigeon sait regagner son colombier non-seulement en dirigeant son vol du midi vers le nord mais encore de toutes les directions possibles ; l'expérience en a été faite : les villes de Milan et de Rome ont été choisies pour les concours ; dans une direction tout-à-fait opposée, les villes de Liverpool, de Birmingham, de Hull en Angleterre, ont eu les leurs ; on a lancé des pigeons à Dresde, en Saxe. Si de nos jours, on préfère la direction du midi et spécialement celle de Bordeaux, c'est grâce à la facilité et à la rapidité des expéditions ; nous ajouterons même, que les pigeons reviennent mieux de Bordeaux et de Bayonne que de partout ailleurs ; cela tient, non à la situation méridionale de ces villes, mais à d'autres causes dont il est facile de se rendre compte.

De ces causes, l'une tient à la direction du vent, les autres, à la configuration du sol.

Dans nos contrées et sur tout le littoral de la France, les vents les plus fréquents sont les vents d'ouest, soit du nord-ouest, soit du sud-ouest. Or, ces vents sont éminemment favorables au vol des

oiseaux. Le succès des voyages, lorsque ces vents règnent, tient non-seulement à ce que les voyageurs ailés sont secondés par leur direction, mais encore à ce que ces vents sont imprégnés d'un certain degré d'humidité et qu'ils charrient des nuages, qui, sans produire l'obscurité, tempèrent l'éclat du soleil. Ainsi, il est à croire que des pigeons lancés au nord reviendront mieux par un vent modéré du sud que par une forte bise, qui semblerait devoir les rapporter au colombier. Cette opinion est confirmée par ce fait, que les oiseaux choisissent pour quitter nos pays et se diriger vers le sud, les vents qui s'opposent à leur vol; tandis que, lorsque soufflent les vents du nord, ils se cachent dans les bois ou dans les moissons. Ainsi, les vents d'ouest, les plus fréquents, sont doublement utiles à nos voyageurs, par leur direction et par leur qualité.

En jetant les yeux sur la carte de la France, on reconnaît aisément que de Bayonne à la frontière belge, s'étend une vaste plaine, à peine entrecoupée par les montagnes très-peu élevées du Poitou et de la Normandie. Il paraît extrêmement probable que le pigeon, même à la hauteur à laquelle il soutient son vol, n'aime pas à franchir les montagnes, ni à passer dans leur voisinage; lorsqu'elles se dressent devant, il dévie à droite

ou à gauche de la direction qu'il a choisie ; cette direction peut lui faire faire fausse route ; il peut même rebrousser chemin, si l'expérience lui a appris que les forêts et les rochers des montagnes, sont la demeure habituelle des oiseaux de proie.

Du reste, les essais qui ont eu lieu, confirment cette manière de voir ; tous les amateurs reconnaissent que les voyages de Perpignan, de Marseille, de Toulon donnent des résultats moins bons que ceux des villes de l'ouest.

Il est du reste un fait qui le prouve à l'évidence : deux concours remarquables ont été donnés le même jour, l'un à Saint-Sébastien, en Espagne, par la *Société de la Concorde*, de Liège ; l'autre à Perpignan, par la *Société du Saint-Esprit*, de Verviers. Le 7 août 1862, les pigeons ont été lâchés, à peu près à la même heure, les uns à Saint-Sébastien, les autres à Perpignan. Le même jour, un pigeon de Saint-Sébastien rentrait à son colombier et son arrivée était certifiée par la *Société de la Concorde* ; le lendemain, c'est-à-dire pendant la journée du 8 août, quinze concurrents emportaient toute la série des prix. A ce résultat extrêmement remarquable et sur lequel nous reviendrons plus loin, comparons celui du concours de Perpignan. Quoique l'éloignement de cette dernière ville soit moindre de plus de vingt

lieues, le premier pigeon arrive seulement le 8 août, à 8 heures du matin, et il faut attendre jusqu'au 14 pour constater l'arrivée de quinze à seize pigeons. Dans l'un et l'autre concours, les lutteurs étaient de force égale, et personne n'élèvera le moindre doute à ce sujet ; seulement leur nombre était plus considérable d'un tiers pour le concours de Saint-Sébastien ; mais, en rétablissant même les proportions, un avantage important reste à la société de Liège. L'explication de cette différence ne présente d'autre solution possible que la configuration du sol ; d'un côté, une plaine immense de la frontière espagnole au sol belge, de l'autre, un trajet hérissé de difficultés par la présence des Montagnes noires, des Monts de l'Épinousse, des pics élevés de l'Auvergne.

Considérée sous un autre point de vue, la configuration du pays peut encore contribuer au succès des voyages qui ont pour point de départ les villes du sud-ouest de la France. Lorsque les pigeons sont mis en liberté, ils s'élèvent ordinairement très-haut dans les airs et décrivent, en troupe serrée, de larges circonvolutions, comme s'ils voulaient reconnaître tous les points de l'horizon ; parfois un pigeon malade ou une femelle épuisée par la ponte, abandonne la bande et revient au point de départ se poser sur quel-

qu'habitation. Un ancien convoyeur m'a raconté avoir été témoin à diverses reprises du fait suivant: pendant le transport, les mâles sont séparés des femelles afin qu'il n'y ait pas mélange de race; si, lors de la mise en loge, un mâle pressait avec ardeur sa femelle et qu'il vienne à la reconnaître dans la bande lorsqu'on leur donne la volée, il s'acharne à elle et la force de s'abattre sur quelque toit; les plaisirs de l'amour leur font oublier le colombier et leurs compagnons de voyage ont disparu depuis longtemps, avant qu'ils s'aperçoivent qu'ils sont sur une terre étrangère. Mais abandonnons ces amoureux pour revenir à la troupe plus fidèle qui explore tous les points de l'horizon; après avoir décrit quelques cercles, l'essaim se débande, les uns vont à droite, les autres à gauche, en quelques instants ils disparaissent à tous les regards. Quelquefois un petit peloton, après une demi-heure, une heure quelquefois, se montre de nouveau et vient tourner au-dessus de l'endroit où ils ont été lâchés; ce sont des pigeons qui se sont aperçus qu'ils faisaient fausse route et qui viennent se reconnaître pour prendre le bon chemin.

Lorsque les voyageurs ailés sont mis en liberté dans quelque ville du midi de la France, comme Mont-de-Marsan, La Réole, etc., qu'ils se sont

élevés à cette incommensurable hauteur, d'où ils apparaissent gros comme des alouettes, l'Océan doit se dérouler à leur vue perçante dans toute son immensité. Il me paraît indubitable qu'aucun ne tentera de s'aventurer vers la haute mer. Il en résulte que les chances de faire fausse route sont moins nombreuses dans ces villes de l'ouest qu'elles ne le seraient, par exemple, pour un pigeon lancé à Marseille; de ce point de départ, il peut, même en prenant la route du nord, incliner vers l'est ou vers l'ouest et faire fausse route.

En résumé, les succès obtenus dans les concours qui ont pour point de départ les villes du sud-ouest de la France ou de la frontière septentrionale de l'Espagne, sont dûs à ces trois causes : la nature des vents les plus habituels dans ces parages, l'absence de hautes montagnes dans le trajet que les voyageurs ont à parcourir, enfin la présence de l'Océan qui les empêche de s'égarer vers le couchant.

Dans un concours de pigeons, il faut qu'il y ait des difficultés à vaincre, mais non pas des difficultés insurmontables; l'amateur a un double but : l'émulation de la lutte et le plaisir de revoir ses pigeons; il se console d'une défaite, lorsque ses lutteurs, rentrés au colombier, lui donnent l'espoir d'une meilleure réussite à la campagne prochaine.

C'est ce qui a fait renoncer à ces concours lointains et périlleux dont l'insuccès a porté le désastre dans tous les pigeonniers. Il y a quelques années, un transport de cent et cinquante pigeons, de premier choix, a été expédié pour Madrid ; on les croyait tous perdus lorsqu'enfin le premier a fait son apparition ; à de longs intervalles, il a été suivi de six à sept autres au maximum, et les prix qui avaient été proposés pour le concours n'ont jamais été remportés. Des résultats tout aussi négatifs ont suivi les luttes qui avaient Rome pour point de départ ; ce n'est pas la distance qui arrête le voyageur ailé, ce sont les montagnes élevées, les Pyrénées d'un côté, les Alpes de l'autre.

Le vol du pigeon qui regagne son colombier est très-rapide et peut être soutenu pendant longtemps ; en comparant ensemble les résultats de divers trajets, on aura la mesure exacte de la distance que le pigeon peut franchir en un temps donné.

Dans cette recherche, il ne s'agit pas de rassembler un certain nombre de trajets et d'en prendre la moyenne ; cette moyenne ne nous donnerait pas le résultat cherché, c'est-à-dire la vitesse du pigeon. Si l'on possédait un seul voyage, bien observé, donnant exactement le temps pendant lequel le pigeon a volé, le problème serait résolu immédiatement, mais la plupart du temps il

n'y a pas coïncidence entre les horloges donnant l'heure du départ et celle de l'arrivée; de sorte qu'il est indispensable de posséder plusieurs résultats et d'en prendre la moyenne; en outre, puisqu'il s'agit de mesurer la vitesse, il faut choisir les voyages qui ont le mieux réussi, ceux que l'on doit regarder comme ayant été parcourus d'un seul trait et dans de bonnes conditions.

Après avoir compulsé les résultats de plus de trois cents concours, j'ai fait choix d'une vingtaine d'entr'eux qui m'ont paru réunir les conditions demandées, c'est-à-dire, où les pigeons entrant en lice étaient assez nombreux, le temps favorable, les heures de départ et d'arrivée suffisamment renseignées :

1° Concours d'Amiens, par la *Société Union et Progrès*, établie à Bruxelles, le 27 août 1854. Le départ a eu lieu à 6 heures du matin, l'arrivée du premier pigeon, à 9 heures 50 minutes; il avait parcouru 780 mètres par minute.

2° Concours de Paris, par la *Société dinantaise*, le 21 juin 1857. Heure de départ, 5 heures; arrivée du premier pigeon, 8 heures 5 minutes; soit un kilomètre 300 mètres par minute.

3° Concours de Paris, par la *Société d'Eole*, de Namur, le 24 juin 1855; lâcher à 6 heures; arrivée à 10 heures 17 minutes; soit par minute la distance de 922 mètres.

4° Concours de Paris, par la *Société d'Abéona*, de Bruxelles, le 26 août 1855; lâcher à 7 heures; arrivée du premier pigeon à 12 heures 21 minutes; la vitesse a été de 800 mètres par minute.

5° Concours de Paris, par la *Société Union et Progrès*, de Bruxelles, le 2 juillet 1854. Départ des pigeons à 6 heures 50 minutes; arrivée du premier, à 11 heures 10 minutes, dont le vol s'est soutenu à raison d'un kilomètre par minute.

6° Concours de Paris, par la *Société du St-Esprit*, à Verviers, le 1<sup>r</sup> juillet 1855; lâcher à 5 heures; arrivée à 10 heures 3 minutes du premier pigeon qui a parcouru 1 kilomètre 56 mètres par minute.

6° Concours de Paris, donné par la *Société de l'Hirondelle*, à Dison, le 9 juillet 1854; lâcher à 5 heures 30 minutes; arrivée du premier pigeon à 9 heures 50 minutes; soit 1 kilomètre 230 mètres par minute.

8° Concours d'Orléans, par la *Société Dinantaise*, le 2 juillet 1854. Départ des pigeons à 5 heures; arrivée à Dinant, à 10 heures 59 minutes avec une vitesse de 925 mètres par minute.

9° Concours de Nevers, donné par la *Société du Ramier*, de Huy, le 2 juillet 1854; lâcher à 6 heures; arrivée à 2 heures 31 minutes; la vitesse du premier pigeon a été de 789 mètres par minute.

10° Concours de Nevers, par la *Société d'Abéona*, de Bruxelles, le 12 juillet 1857. Le lâcher a eu lieu à 5 heures, et l'arrivée du premier pigeon à 1 heure 34 minutes; il avait voyagé avec une vitesse de 929 mètres par minute.

11° Concours de Blois, par la *Société de l'Hirondelle*, de Dison, le 3 juin 1860; lâcher à 5 heures 30 minutes; arrivée du premier pigeon à 10 heures 16 minutes avec la vitesse extraordinaire de 1 kilomètre et 620 mètres par minute.

12° Concours de Châteauroux, par la *Société Union et Progrès*, de Bruxelles, le 5 juillet 1857. Heure du lâcher des pigeons, 5 heures; arrivée à 12 heures 14 minutes; soit par minute 1 kilomètre et 320 mètres.

13° Concours de Tours, par la *Société de la Colombe*, de Verviers, le 19 juillet 1854. Lâcher à 5 heures; arrivée du premier pigeon à 1 heure 22 minutes, par une vitesse de 1 kilomètre 25 mètres par minute.

14° Concours de S<sup>t</sup>-Maure, donné par la même *Société de la Colombe*, à Verviers, le 22 juillet 1857. Lâcher à 4 heures 45 minutes; arrivée à 1 heure 42 minutes; par minute le premier pigeon parcourait 1 kilomètre et 5 mètres.

15° Concours de Châtellerault, donné par la *Société du S<sup>t</sup>-Esprit*, à Verviers, le 16 juillet 1856.

Lâcher à 5 heures 35 minutes; arrivée du premier pigeon à 12 heures 42 minutes; soit 1 kilomètre et 325 mètres par minute.

16° Concours de Poitiers, par la *Société de la Colombe*, à Verviers, le 25 juillet 1855. Lâcher à 5 heures; arrivée à 1 heure 22 minutes par une vitesse de 1 kilomètre et 195 mètres par minute.

17° Concours de Lyon, donné par la *Société de l'Espérance*, à Malines, le 28 juin 1857. Lâcher à 4 heures; arrivée du premier pigeon à 1 heure 30 minutes; vitesse par minute, 1 kilomètre et 70 mètres.

18° Concours d'Angoulême, par la *Société de l'Hirondelle*, à Dison, le 21 juillet 1860. Lâcher à 5 heures; arrivée à 3 heures 15 minutes, par une rapidité de 1 kilomètre et 109 mètres par minute.

19° Concours de La Réole, donné par la *Société Union et Progrès*, de Bruxelles, le 19 juillet 1862. Heure du départ, 4 heures 5 minutes; arrivée du premier pigeon à 6 heures 3 minutes; vitesse par minute 947 mètres.

20° Concours de La Réole, par la *Société de la Colombe*, à Verviers, le 25 juillet 1857. Départ des pigeons à 4 heures 45 minutes; arrivée du premier pigeon à 5 heures 8 minutes, par une vitesse de 1 kilomètre 72 mètres par minute.

21° Concours de St-Sébastien, en Espagne, donné par la *Société la Concorde* à Liège, le 7 août 1862. En admettant seize heures de vol, depuis 5 heures du matin, jusqu'à 9 heures du soir, le pigeon aurait fait 1 kilomètre par minute.

Il est regrettable que des données plus positives sur un fait aussi remarquable que ce dernier concours ne soient pas connues ; on pourrait savoir l'heure de la mise en liberté des pigeons à St-Sébastien, mais l'heure de l'arrivée sera toujours incertaine. C'est un résultat unique dans l'histoire des pigeons voyageurs, que celui d'un trajet aussi long parcouru en une seule journée, et cent concours pourraient se donner à St-Sébastien qu'il ne se reproduirait peut-être pas. Aussi les amateurs n'attendaient nullement leurs pigeons pour ce jour-là, et il m'a été rapporté, par une personne digne de foi, que M. Félix, de Chénée, se disposait à se coucher, lorsqu'il crut entendre dans son pigeonnier, qui se trouvait au-dessus de lui, le cri d'appel de son pigeon favori ; il ne pouvait en croire ses oreilles ; cependant l'émotion le gagne, et il se rend dans son colombier. Quelle ne fut pas sa surprise en reconnaissant son pigeon, caché dans sa case et appelant sa femelle ! Il se rendit immédiatement à Liège, au local de la Société, où l'arrivée de pigeon fut inscrite à

10 heures et 23 minutes. Evidemment il était de retour depuis longtemps, de sorte qu'il sera impossible de savoir jamais en combien de temps le trajet a été parcouru. Des incrédules supposèrent même que le pigeon s'était échappé ; mais la manière rapide dont les autres concurrents arrivèrent le lendemain au point du jour, fit justice de cette supposition gratuite ; dès cinq heures du matin de nouveaux pigeons furent apportés à la Société et le soir tous les prix étaient enlevés. Pendant les deux journées du 7 et du 8 août 1862, si favorables au vol du pigeon, la température était modérée, le ciel très-clair et cependant à moitié couvert par de légers nuages ; il régnait un fort vent du sud.

Revenons maintenant à la série des concours dont j'ai exposé les résultats, et tâchons d'en tirer quelques conséquences. Après avoir, ainsi que je l'ai dit, compulsé une longue liste de concours donnés par diverses sociétés de la Belgique, j'ai choisi une vingtaine des plus remarquables, afin de pouvoir apprécier d'une manière positive la vitesse cherchée. A propos de chacune de ces luttes, j'ai mesuré en kilomètres et à vol d'oiseau la distance qui sépare le point de départ de celui de l'arrivée ; il a été possible de cette manière d'apprécier la vitesse déployée dans chacun de ces

vingt concours ; si maintenant on additionne ces divers résultats et qu'on en prenne la moyenne, on aura la vitesse précise du pigeon ; on trouve qu'il peut parcourir en une minute la distance d'un kilomètre et une fraction de 66 mètres.

Je ferai remarquer, à ce propos, que la mesure adoptée jusqu'ici par les Sociétés qui offrent généreusement de beaux concours, n'est pas exacte. On a toujours supposé qu'un pigeon pourrait parcourir un kilomètre en trois quarts de minute, ou bien si l'on veut, par minute un kilomètre et trois cent trente-trois mètres. Dans les vingt concours, analysés plus haut, il n'y en a qu'un seul où la vitesse se soit trouvée supérieure, c'est celui de Blois, où le pigeon est censé avoir parcouru un kilomètre six cent et vingt mètres par minute. Quoique j'aie admis ce résultat, pour former la moyenne énoncée, il est permis de douter de son exactitude, non qu'il entre dans ma manière de voir, de soupçonner la véracité de la personne honorable qui m'a fourni les renseignements, mais j'admets la possibilité d'une erreur, soit que le convoyeur ait mal noté le moment du départ, soit que l'heure de la *Société de l'Hirondelle* fut en avance sur celle de Blois. Quoiqu'il en soit, il ressort de ces observations que pour des recherches de ce genre, il faut comparer un

grand nombre de résultats et alors seulement on peut espérer que la moyenne trouvée se rapprochera beaucoup de la réalité.

Une autre conséquence qui résulte de ces faits, c'est l'ardeur inimaginable avec laquelle le pigeon recherche son colombier ; il endure la faim et la soif pour arriver plus tôt à son but. Aucun amateur ne mettra en doute que pour des voyages, comme ceux de Paris, d'Orléans, de Blois, le pigeon, lorsque le temps est favorable, n'arrive d'une seule traite à son gîte. Or, lorsqu'il se trouve à des distances plus grandes comme Poitiers, Angoulême, La Réole, ne doit-on pas supposer qu'il agit de même et qu'il ne suspend son vol ni pour boire ni pour manger. On sait fort bien que le pigeon ne s'arrête pas longtemps pour boire, qu'il peut même comme l'hirondelle se rafraîchir en volant ; mais si l'on se rappelle la rapidité avec laquelle le pigeon suit sa direction, si l'on réfléchit à la hauteur à laquelle il soutient son vol, on sera très-porté à croire qu'il ne s'arrête pas même pour boire et on aura la certitude qu'il ne recherche aucune nourriture. Il est bien probable que dans les conditions favorables qui accompagnent ces voyages rapides, c'est-à-dire lorsque règnent les vents d'ouest ou de sud-ouest, l'humidité de l'air suffit pour rafraîchir le pigeon.

Une observation qui appuie cette manière de voir, c'est l'expérience de ce qui se passe, lorsque le pigeon doit voyager par un temps chaud et lutter contre le vent du nord ou le vent d'est; il se trouve en proie à une soif ardente qui le force à descendre à chaque instant sur le bord des rivières ou des étangs; il boit avidement une telle quantité d'eau, que son estomac en est gêné et que ses forces sont paralysées; il cherche quelque toit, et, triste, désespéré, les plumes hérissées, il attend un moment plus favorable pour continuer sa route. Chaque société conserve le souvenir de ces voyages désastreux, où le pigeon emploie autant de jours à reparaitre, qu'il mettrait d'heures dans des circonstances plus favorables.

FIN.



## TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE . . . . . P. V.

### PREMIÈRE PARTIE.

CHAP. I.	<i>Origine du pigeon voyageur belge</i> . P.	1
	Sa description — Caractères de quelques races du pays: le pigeon fuyard, le pigeon volant, le cravate français, le pigeon camus. — Le pigeon voyageur belge résulte du pigeon cravate croisé avec le pigeon camus.	
CHAP. II.	<i>Du colombier</i> . . . . . P.	9
	Son emplacement. — Sa capacité. — De l'ouverture pour la sortie des pigeons. — De la cage. — Des cases, des nids et des perchoirs. — De l'abreuvoir. — Ustensiles du colombier. — Soins de propreté.	

CHAP. III. *De la nourriture.* . . . . . P. 28

Diverses espèces de graines. — Qualités d'une bonne vesce. — Du sel et de la manière de le donner aux pigeons. — Diverses méthodes de distribuer la nourriture. — Selon les époques de l'année. — De la coutume de faire battre les champs par le pigeon, son utilité, ses inconvénients.

CHAP. IV. *De l'accouplement des pigeons et du croisement des races* . . . . . P. 42

Manières de peupler son colombier. — Comment et dans quelles conditions on doit accoupler les pigeons. — Circonstances dans lesquelles il faut régénérer une race de pigeons voyageurs. — Comment il faut procéder dans les croisements. — Influences du mâle et de la femelle. — Opinions diverses — atavisme.

CHAP. V. *De la ponte et de l'incubation.* . . . P. 61

Production des pigeons voyageurs. — Quand faut-il laisser pondre les pigeons. — Quelques anomalies dans la ponte. — De la fécondité du pigeon. — Observations relatives à la ponte et à l'incubation lorsque les pigeons sont en voyage. — Comment on reconnaît si les œufs sont féconds. — De la conservation des œufs fécondés.

CHAP. VI. *Des pigeonneaux* . . . . . P. 74

Importance de l'éclosion par rapport aux parents. — Précautions à prendre lorsque les œufs sont clairs. — Soins spéciaux à donner aux pigeonneaux de choix. — Quels sont les meilleurs et quelles doivent être leurs qualités.

CHAP. VII. *De la mue* . . . . . P. 82

La mue est une fonction. — Quelques cas de mue partielle. — Marche normale de la mue. — Des changements de couleur à la suite de la mue. — Causes qui entravent la mue. — Moyens de faire commencer la mue. — Moyens de la retarder. — Avantages d'une mue tardive.

CHAP. VIII. *Maladies des pigeons* . . . . . P. 95

- I. Maladies des organes digestifs : indigestion, ladre, muguet jaune, dévoiement, vers intestinaux.
- II. Maladies des organes respiratoires : toux, râlement, asthme, pneumatose.
- III. Maladies des organes génitaux : avalure, harde.
- IV. Maladie du système nerveux : torticolis.

- V. Maladie de la peau : verrues.  
VI. Maladies générales : apoplexie,  
arthrite.

SECONDE PARTIE.

- CHAPITRE IX. *De l'origine des Sociétés colombiphiles.* . . . . . P. 129  
Le pigeon dans l'antiquité. — Qualités du pigeon. — Des premiers voyages et des moyens de transports employés primitivement.
- CHAPITRE X. *Des Sociétés colombiphiles actuelles.* . . . . . P. 140  
Des différentes espèces de loges servant au transport des pigeons — en rapport avec les méthodes différentes usitées en Belgique. — Inconvénients et avantages de l'une et de l'autre méthode. — Considérations sur une nouvelle organisation des transports.
- CHAPITRE XI. *De l'entraînement des pigeons.* p. 147  
Des jeunes pigeons. — Diverses méthodes. — Entraînement des pigeons de concours. — Conditions dans lesquelles doit se trouver un pigeon pour prendre part aux luttes: par rapport à la mue, à la ponte, à l'incuba-

tion, à l'éclosion des petits. —  
Manière de prendre les pigeons.  
— Vérification des ailes et des  
pattes.

CHAPITRE XII. *Des voyages de long cours* . . . p. 156

Quelques mots sur l'instinct du pigeon voyageur. — Il sait regagner son gîte de tous les points cardinaux. — Pourquoi on préfère les voyages qui ont pour point de départ les villes du sud-ouest de la France. — Influence des vents, des montagnes, du voisinage de la mer. — Appréciation de la rapidité du vol du pigeon.

---